

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

À LA CROISÉE DES VOIX LA CÔTE-NORD.  
UNE CARTOGRAPHIE LITTÉRAIRE DES SYNTAGMES EN USAGE  
POUR ÉCRIRE LE TERRITOIRE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
MARC-OLIVIER LAVOIE

FÉVRIER 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier d'abord Daniel Chartier, mon directeur, qui a su m'inculquer la rigueur nécessaire à la réalisation de ce mémoire. Merci pour l'acuité de tes remarques et de tes commentaires, merci également de m'avoir accordé le temps qu'il fallait aux moments opportuns.

Merci à mes amis, François-Charles Lévesque, Trevor Luengo, Mariane Fournier, Maxime Lévesque, Simon Ouellet, Samuel Ménard, Alexis Paquin et Vincent Mandeville. Merci particulièrement à Émilie Tron, ma conjointe, qui a su, habilement, accueillir mes doutes et mes questionnements. Merci pour l'écoute, les suggestions et le soutien.

Enfin, merci à Cécile Bardon qui a semé le germe des questionnements qui allaient circonscrire ce mémoire.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
INTRODUCTION .....	1
Une approche multidisciplinaire du territoire.....	7
CHAPITRE I LE TERRITOIRE. L'ÉLOIGNEMENT. LA CÔTE-NORD.....	15
1.1 La distance : un éloignement relatif et inégal.....	17
1.1.1 Éloignement et proximité .....	20
1.1.2 Indétermination du territoire : le territoire vue de de l'extérieur.....	23
1.1.3 (D)écrire la nature pour s'affirmer : le territoire vu de l'intérieur.....	27
1.2. Écrire l'éloignement .....	29
1.2.1 Le chez-soi et l'ailleurs : illustrer la distance .....	32
1.2.2 Les connaissances nécessaires pour écrire le territoire d'origine.....	35
1.2.3 Une superposition des expériences.....	38
1.3 Altérité de la distance : ce qui est de l'intérieur <i>et</i> de l'extérieur.....	41
1.3.1 Le sujet tiers : où l'intérieur et l'extérieur se rencontrent .....	42
1.3.2 La mémoire : du collectif au personnel .....	45
1.3.3 Ne pas s'oublier : transmettre une connaissance du quotidien.....	48
CHAPITRE II UNE PRATIQUE DE L'ESPACE : FRONTIÈRES, LIMITES ET CORPORALITÉ.....	52
2.1 L'espace combinatoire : un lieu dans un autre .....	55
2.1.1 Le territoire dans le corps .....	57
2.1.2 Le corps dans le territoire .....	59
2.1.3 Divergences culturelles et historiques : Innu et Québécois.....	62
2.2 Écrire à partir d'un chez soi.....	65
2.2.1 Le chez-soi : frontières malléables .....	67
2.2.2 Les limites de la cohabitation .....	70
2.2.3 Les limites du territoire : vue de l'extérieur .....	72

2.3 Une intériorisation des limites et des frontières : le territoire sensible.....	76
2.3.1 L'intériorisation du rapport au lieu.....	77
2.3.2 L'émancipation du collectif.....	80
2.3.3 La multiplicité des points de vue .....	82
<b>CHAPITRE III LE PARCOURS NORD-CÔTIER .....</b>	<b>87</b>
3.1 Linéarité et nom de lieu .....	90
3.1.1 L'inventaire du parcours.....	92
3.1.2 Le micro : le sens du récit dans le détail.....	95
3.1.3 Le macro : le sens du récit dans le général .....	97
3.2 Des parcours différents et divergents .....	101
3.2.1 La linéarité mise en question .....	103
3.2.2 Recomplexifier le territoire (et en accroître le détail).....	105
3.2.3 La divergence des pôles.....	109
3.3 Le territoire comme autorité syntaxique.....	112
3.3.1 L'accord positif : confronter le territoire .....	114
3.3.2 L'accord négatif : se défendre .....	117
3.3.3 L'autorité et la délinquance .....	120
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>125</b>
<b>ANNEXE A Tableau sommatif des lieux nommés en titre de chapitres et de poèmes</b> .....	<b>134</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>135</b>

## RÉSUMÉ

L'indétermination historique, topographique et sémantique de la Côte-Nord (Dorion, 1966), tel qu'elle se révèle être aujourd'hui la somme des écritures et des lectures du territoire marque, dans l'espace littéraire contemporain, les limites poreuses d'un lieu hétérogène plutôt qu'homogène, pluriel et dont l'existence discursive est le produit d'une expérience sensible, personnelle et culturelle d'un territoire multiculturel (Rouxel, 2021). Dans ce mémoire, l'étude de notre corpus visera à montrer cette multiculturalité. L'analyse portera sur les œuvres suivantes : *Ueish. Quelque part* (Joséphine Bacon, 2018), *Shuni* (Naomi Fontaine, 2020), *Bleuets et abricots* (Natasha Kanapé Fontaine, 2012), *Toutes isles* (Pierre Perrault, 1963), *La patience du lichen* (Noémie Pomerleau-Cloutier, 2021), *Récits du Labrador* (Henry de Puyjalon, 2007 [1894]) *Poèmes* (Gilles Vigneault, 2017 [2013]) et *La route bleue* (Kenneth White, 2017 [1983]). Face au deuxième plus grand territoire administratif du Québec, en plus d'être le second moins peuplé, l'approche littéraire de la Côte-Nord nécessite l'apport de notions constitutives de l'imaginaire du Nord (Chartier, 2018). En effet, à travers un corpus reflétant la multiplicité des cultures, des langues et des expressions régionales, il sera possible de comprendre comment le territoire influence la structure des œuvres en littérature contemporaine. Cette analyse générale des formes utilisées par les auteurs de notre corpus pour (d)écrire la Côte-Nord témoignera de la capacité d'adaptation à ce territoire, à sa topographie et à ses cultures – produit d'une curiosité culturelle, géographique et esthétique.

En scindant notre corpus en deux de manière à situer l'ensemble des œuvres à l'intérieur ou l'extérieur du territoire selon deux perspectives distinctes, mais complémentaires, intérieur/extérieur (Chartier, 2018), nous chercherons à étudier l'impact de l'écriture sur le territoire pour dévoiler un respect des frontières ou, inversement, une dissolution de celles-ci (De Certeau, 1980). La pratique de l'espace doit ainsi être comprise à travers l'hétérogénéité et le parcours qu'implique, par sa construction linéaire, l'écriture de la Côte-Nord. En promouvant ainsi l'appréhension sensorielle et culturelle de la nature nord-côtière dans les œuvres par le truchement des groupes de mots employés par les auteurs, nous proposons une étude multidisciplinaire du rapport entre le sujet littéraire et le territoire de la Côte-Nord qui vise à complexifier le territoire de sorte à percevoir ce dernier comme un discours dont l'immutabilité apparente nécessite pourtant une certaine mutabilité.

## MOTS-CLÉS

Côte-Nord, Québec, Nord, imaginaire du Nord, Premières Nations, littérature innue, littérature québécoise, poésie québécoise, territoire, idée du lieu, Gilles Vigneault, Natasha Kanapé Fontaine, Naomi Fontaine, Kenneth White, Joséphine Bacon, Rita Mestokosho, Henry de Puyjalon, Yves Thériault, Jean-Baptiste-Antoine Ferland, Pierre Perrault.

## INTRODUCTION

Direction le bout du monde, découvrir cette côte tant imaginée,  
cette côte du nord qui m'a vu marcher pour la première fois,  
il y a plus de cinquante ans.  
Cette Côte-Nord qui a animé mon imaginaire enflammé.

Michel Vézina, *Pépins de réalités*.

Le canot de Michel se dirigeait vers une pointe rocheuse  
au fond d'un grand lac sauvage au nord de Mingan;  
l'après-midi d'été était magnifique.

Serge Bouchard, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*.

La région administrative de la *Côte-Nord*<sup>1</sup> s'étend sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, de Tadoussac (au sud-ouest) jusqu'à Blanc-Sablon (au nord-est), et recouvre 299 315 kilomètres carrés<sup>2</sup>. À cet égard, il s'agit du deuxième plus grand territoire administré du Québec après celui du *Nord du Québec*<sup>3</sup>. Distingué du Labrador sur le plan politique à partir de 1966<sup>4</sup>, le nom de la région et sa topographie furent néanmoins sujets à plusieurs changements et interprétations qui ont déplacé, « selon les époques comme selon les auteurs<sup>5</sup> », ses frontières. À cet égard, la région recouvrait, au XIX<sup>e</sup> siècle, les territoires actuels de la Côte-Nord et de Terre-Neuve-Labrador<sup>6</sup>. Or, sur le plan social, la Côte-Nord est une région fragmentée (on y retrouve la Haute-Côte-Nord,

---

<sup>1</sup> Dans ce mémoire, la Côte-Nord est analysée comme un discours. Pour cette raison, il est nécessaire de témoigner des perspectives communes aux cultures présentes sur le sol nord-côtier, ce qui conduit à ne pas valoriser l'analyse en détail des œuvres au corpus.

<sup>2</sup> Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les 9 régions du Québec », 1996, p. 25.

<sup>3</sup> Voir *Organisation territoriale, Nord-du-Québec*, en ligne, <<https://www.mamh.gouv.qc.ca/organisation-municipale/organisation-territoriale/regions-administratives/nord-du-quebec/>>, consulté le 15 juillet 2022.

<sup>4</sup> Voir Bureau de recherches économiques. Division des études régionales, *Division du Québec en dix régions et vingt-cinq sous-régions administratives*, Gouvernement du Québec : études régionales, 1967.

<sup>5</sup> Henri Dorion, *La frontière Québec – Terre-Neuve*, cité par Mgr René Bélanger, « Le comte Henry de Puyjalon, 1840-1905 [sic] », *Saguenayensia*, vol. 8, no 5, 1966, p. 99.

<sup>6</sup> Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 576.

la Basse-Côte-Nord, le Nitassinan, le Labrador et le Nunavik) bien que ne soit que récemment, comme le précise Pierre Frenette dans son *Histoire de la Côte-Nord*, au « début des années 1990 [que] les multiples “côtes nord” sont devenues la Région de la Côte-Nord<sup>7</sup>. » En effet, ces Côte-Nord étaient, jusqu’alors, administrées indépendamment et répondaient à des réalités différentes qui renvoyaient à des obligations sociales et politiques locales. Alors qu’à Sacré-Cœur l’agriculture représentait une activité de subsistance possible<sup>8</sup>, des Escoumins à Sept-Îles, c’était l’exploitation forestière qui caractérisait le développement économique et démographique de la région et constituait une activité viable<sup>9</sup>. Sur la Basse-Côte-Nord, c’était plutôt la pêche<sup>10</sup> – une réalité encore d’actualité puisqu’aucune route, au-delà de Kegaska, n’est reliée au réseau national.

La Côte-Nord, si elle correspond ainsi à une seule entité géopolitique, reste, néanmoins, ce que Frenette appelle « une région articulée, car on [peut] facilement reconnaître l’existence de plusieurs côtes-nord, et ce même à l’intérieur de la Haute, de la Moyenne et de la Basse Côte-Nord<sup>11</sup>. » À cet égard, la Côte-Nord est aujourd’hui fragmentée en municipalités régionales de comté qui représentent, juridiquement, l’idée suggérée par Frenette d’un territoire articulé. On y retrouve six municipalités régionales de comté (MRC) : Haute-Côte-Nord, Manicouagan, Caniapiscau, Sept-Rivières, Minganie, Golfe-du-Saint-Laurent<sup>12</sup> et neuf communautés innues : Pessamit (1862), Essipit (1892), Uashat (1906), Mani-utenam (1949), Natashkuan (1953), Unamen-Shipu (1956), Ekuanitshit (1963) et Matimekush (1968)<sup>13</sup>.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 579.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 393-394.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 576.

<sup>12</sup> <https://statistique.quebec.ca/fr/vitrine/region/09>, consulté le 9 mai 2023.

<sup>13</sup> Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur : hommage à mes amis Innus*. Montréal, LUX, 2017, p. 271.



Or, cette unification de la Côte-Nord, malgré le pouvoir administratif accordé aux MRC, engendre deux conséquences par rapport aux représentations (littéraires) du territoire. De même, ce sont ces conséquences qui justifient, comme cela sera démontré, l'hypothèse générale de ce mémoire. D'abord, la Côte-Nord apparaît, en raison de son unification administrative, comme un territoire homogène. Toutefois, cette entité homogène peut être, pour certains, plus vaste encore que le territoire politiquement associé à la région administrative de la Côte-Nord. Ainsi, pour Kenneth White, auteur de *La route bleue*<sup>14</sup>, la Côte-Nord, le Labrador et le Nunavik répondent unanimement au vocable *Labrador*, même s'il s'agit d'entités politiques différentes. Or, les côtes nord-côtières, qui s'étendent à elles seules sur 1300 km, témoignent de réalités végétales, animales et culturelles variées<sup>15</sup>. Néanmoins, la Côte-Nord est souvent représentée de manière cohérente comme le sont généralement les territoires nordiques. À ce titre, Daniel Chartier précise, dans son ouvrage *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord?*, que les représentations du Nord sont le

fruit d'un imaginaire principalement allemand, français, anglais, puis états-unien, [qui] distinguent peu les différents espaces culturels du territoire et portent leur regard haut vers l'Arctique et les pôles, avec peu de considération pour les cultures (inuites, sâmes, cries, innues, scandinaves, etc.) qui en sont issues<sup>16</sup>.

En ce sens, les représentations occidentales (ou, extérieures) de la Côte-Nord, par opposition aux discours des diverses cultures qui habitent le territoire nord-côtier, témoigneraient de deux réalités différentes à propos d'un même territoire : l'une homogène et l'autre diversifiée. Cette approche littéraire de la géographie nécessite, à cet égard, une certaine mise à plat des genres et des époques des œuvres afin de dégager les ressemblances et dissemblances à travers l'ensemble du corpus. Ainsi,

---

<sup>14</sup> Kenneth White, *La route bleue*, Marseille, Le mot et le reste, 2017 [1983].

<sup>15</sup> Pierre Frenette, « Le milieu naturel », *op. cit.*, 1996, p. 23-72

<sup>16</sup> Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Montréal, Imaginaire | Nord et Harstad (Norvège), Arctic Arts Summit, coll. « Isberg », 2018, p. 10.

l'homogénéisation du territoire, véhiculée, en littérature, surtout par des représentations simplifiées ou extérieures de la Côte-Nord, engendrerait une homogénéisation de la culture. En effet, les représentations « canoniques » des lieux nordiques (froid, vide, hostile, etc.) marginalisent les cultures présentes sur le territoire<sup>17</sup>. S'il arrive, néanmoins, que la nature nord-côtière soit représentée dans toute son immensité comme une « paysage universel et englobant le monde, avec ses rivages, ses plages, ses baies, sa route, ses îles, ses rivières, ses forêts, sa neige, son froid, ses “plaines” (les landes nordiques), sa toundra, son Nord<sup>18</sup> », les communautés (de diverses cultures autochtones et allochtones) présentes sur le territoire, quant à elles, sont confrontés aux préjugés et aux stéréotypes qui servent, souvent, à les discréditer<sup>19</sup>. Pour cette raison, Natasha Kanapé Fontaine, issue de la communauté innue de Pessamit, cherche à inscrire sa parole dans le territoire afin d'y affirmer sa présence (physique et discursive), comme en témoignent ces vers : « mes blessures / soignées par / les herbes de ma terre<sup>20</sup> ». Le sujet, dans ce cas, entre en relation directe, par le biais de son corps, avec le territoire. Par conséquent, les représentations de la Côte-Nord, multiples et multiculturelles, dépeignent un territoire successivement inhabité puis habité et dont l'importance et la signification changent. En effet, pour Gilles Vigneault, le village de Natashquan est lié à la mémoire de ceux qui y vivent alors qu'il évoque, « [m]ordorés de passé / [l]es joies et les travaux/ [l]es peines et les amours / [d]es gens de ce village<sup>21</sup> ». Les représentations de la Côte-Nord produisent donc des tensions dans le discours de deux manières différentes, mais complémentaires. D'abord, elles sont liées à des données mesurables et quantifiables comme le sont, pour White, les différentes entités territoriales du Québec. Ensuite, les représentations de la Côte-Nord en littérature répondent à des réalités et à des héritages

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Jérôme Guenette, « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier. », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 154, 2019, p. 36.

<sup>19</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 10.

<sup>20</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et bricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « poésie », 2016, p. 49.

<sup>21</sup> Gilles Vigneault, *Poèmes*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « compact », 2017 [2013], p. 296.

culturels distincts en fonction desquelles les auteurs représentent la Côte-Nord à leur manière (les discours provenant des cultures internes à la Côte-Nord étant les cultures innue, québécoise, acadienne et de langue anglaise). En ce sens, l'écriture du territoire se rapporte, chez Vigneault, aux émotions et aux expériences des gens qui l'habitent.

Or, qu'est-ce que la Côte-Nord, en littérature, si elle provoque des représentations différentes et divergentes? À ce propos, la Côte-Nord permet, selon Mgr René Bélanger, d'étudier les œuvres littéraires qui en proviennent ou qui portent sur elle « en fonction de l'histoire et de la géographie<sup>22</sup>. » En ce sens, « l'Histoire et la géographie ont fait de la Côte-Nord et du Labrador une grande voie de passage, une tête de pont ou un point de départ<sup>23</sup> » susceptible d'engendrer maints récits. Les représentations de la Côte-Nord, dans un corpus historique et multiculturel, sont donc variées. Comme en témoigne la discontinuité discursive qui caractérise l'imaginaire du Nord tel que développé par Chartier,

les « représentations du Nord » créées de l'extérieur et les « cultures nordiques » issues des territoires du « Nord » se rencontrent peu, se posant souvent comme des couches discursives différenciées, bien qu'elles soient toutes deux liées au même territoire de référence<sup>24</sup>.

En ce sens, il est possible d'observer dans la production littéraire nord-côtière, deux types de productions discursives différentes : un discours interne au lieu, celui de ses habitants (qu'ils y soient nés ou non, la Côte-Nord étant une région de migration), et un discours externe, celui des gens qui n'y habitent pas (qui possèdent ou qui ne possèdent pas ou peu l'expérience du lieu). Dès lors, une relation de complémentarité entre les différentes pratiques discursives affiliée à la Côte-Nord s'instaure en fonction des expériences (subjectives et collectives) des sujets qui combent, renversent et

---

<sup>22</sup> Mgr. René Bélanger, *La Côte-Nord dans la littérature/Anthologie*, Québec, Bélisle Éditeur, 1971, p. 5.

<sup>23</sup> Mgr. René Bélanger, *L'avion à la conquête de la Côte-Nord*, Québec, Les Éditions Laliberté, 1977, p. 43.

<sup>24</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 10.

corrige le discours externe (qui use davantage de l'idée reçue pour représenter, en littérature, la Côte-Nord). En raison de cette dichotomie, le corpus étudié est constitué d'œuvres dont les genres sont variés et il vise à montrer la pluralité discursive propre à cette région. Les œuvres étudiées appartiennent respectivement au genre de la poésie, du roman, du récit de voyage (incluant un rapport de mission du XIXe siècle) et de la nouvelle. Notre corpus se compose des œuvres suivantes : *Uesh. Quelque part*<sup>25</sup> (Joséphine Bacon), *Uashtessiu/Lumière d'automne*<sup>26</sup> (Jean Désy et Rita Metsokosho), *Shuni*<sup>27</sup> (Naomi Fontaine), *Bleuets et abricots*<sup>28</sup> (Natasha Kanapé Fontaine), *La patience du lichen*<sup>29</sup> (Noémie Pomerleau-Cloutier), *Poèmes*<sup>30</sup> (Gilles Vigneault), *Toutes isles*<sup>31</sup> (Pierre Perrault), *Récits du Labrador*<sup>32</sup> (Henry de Puyjalon) et *La route bleue*<sup>33</sup> (Kenneth White) – ce dernier constituant le discours-modèle extérieur à la Côte-Nord en raison du rapport conflictuel qu'il entretient avec le Nord<sup>34</sup> : son écriture est motivée par une fascination pour le Nord et ce qu'il nomme le « le bleu de la glace<sup>35</sup> », les réalités régionales dépeintes dans son récit servent, ainsi, une quête esthétique « poussé[e] par [un] désir, par [une] vision poétique et mythique<sup>36</sup> » davantage que par une curiosité culturelle qui vise à représenter les enjeux communautaires des lieux nordiques. *La route bleue* servira donc de contre-discours de l'extérieur dans ce mémoire<sup>37</sup>. Ce récit de voyage sera observé conformément aux principes interprétatifs

<sup>25</sup> Joséphine Bacon, *Uesh, Quelque part*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2018

<sup>26</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *Uashtessiu/Lumière d'automne*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2010.

<sup>27</sup> Naomi Fontaine, *Shuni*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019.

<sup>28</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016.

<sup>29</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *La patience du lichen*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2021.

<sup>30</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013].

<sup>31</sup> Pierre Perrault, *Toutes isles*, Montréal, Éditions LUX, 2021 [1961].

<sup>32</sup> Henry de Puyjalon, *Récits du Labrador*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 2007 [1894].

<sup>33</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983].

<sup>34</sup> La région, pour lui, est un but souhaité plutôt qu'atteignable – il cherche à la traverser plutôt qu'à l'habiter. Elle est, à la fois, désertique (la terre de Caïn) et lieu de multiples fascinations. *Ibid.*, p. 15.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>36</sup> André Marissel, « La route bleue par Kenneth White », *Esprit*, no 86, 1984, p. 204-205.

<sup>37</sup> Le récit de White est précurseur de ce qu'il appelle la *géopoétique*. Inspiré du *nature writing* de Walt Whitman et Henry David Thoreau, son apport y est important et « nous invite à aller dehors, à l'affût des signes du vent, de la terre, des vagues, de tout ce qui compose notre environnement ». Rachel

de la Côte-Nord que nous allons développer en tant qu'apport à un *discours*. Conséquemment, ce corpus est justifié par la volonté de rassembler des auteurs provenant d'horizons culturels différents (québécois, innu, français et franco-écossais), d'époques différentes et dont les héritages collectifs multiples permettront d'exposer des divergences, mais aussi des convergences dans la manière d'écrire le territoire (en français, innu-aimun et anglais, avec certaines particularités linguistiques régionales). De cette manière, la Côte-Nord en littérature serait corollaire d'une capacité d'adaptation des auteurs de mon corpus face à cette région, à ses cultures, à ses communautés, à ses langues et à sa topographie. Pour cette raison, je suppose que la Côte-Nord, en littérature, est un lieu de tension dans le discours, ce que l'on peut percevoir à travers les groupes de vocabulaire utilisés dans les œuvres à l'étude.

Pour démontrer cette hypothèse, je diviserai mon mémoire en trois chapitres.

#### Une approche multidisciplinaire du territoire

Le premier chapitre visera à étudier les œuvres de mon corpus à travers la notion d'éloignement. Pour ce faire, mon corpus sera séparé en deux, selon que les auteurs proviennent ou ne proviennent pas de la Côte-Nord, conformément aux principes analytiques de l'imaginaire du Nord développés par Chartier<sup>38</sup>. Précisément, cela signifie, dans mon corpus, une oscillation entre les impressions d'éloignement et de proximité puisqu'il y a, à travers les œuvres étudiées, deux manières d'aborder la notion d'éloignement. Elle caractérise, d'une part, une proximité culturelle – par opposition au reste du territoire québécois qui est, selon ce point de vue, loin de la Côte-Nord –, comme en témoigne Fontaine alors qu'elle précise, à propos de ses ancêtres, que « [c']était partout chez eux<sup>39</sup> » sur ce territoire. D'autre part, l'impression

---

Bouvet et Kenneth White, *Le nouveau territoire : l'exploration géopoétique de l'espace*, Cahiers Figura, no 18, 2008, p. 7.

<sup>38</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 10.

<sup>39</sup> « Chaque rivière, chaque montagne du nord, ils les appelaient par leur nom. » Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 101.

d'éloignement peut être amplifiée par un manque de connaissances à propos du territoire, notamment chez White, alors que la Côte-Nord se réduit à un ensemble de caractéristiques stéréotypées qui « ont pour noms roche, vent, pluie, neige, lumière<sup>40</sup>. » Ces deux représentations du territoire correspondent, respectivement, aux discours de l'intérieur et de l'extérieur. Ainsi, pour les auteurs de l'extérieur, l'impression d'éloignement repose sur une indistinction lexicale par laquelle ils n'arrivent pas à circonscrire l'idée (qu'ils se font) de la Côte-Nord; celle-ci étant reléguée à une forme d'*inconditionné* et d'*indéterminé*, conformément aux principes d'interprétation de l'absolu en philosophie qui dénote que « toute connaissance [...] n'est effective que si elle est distincte et concerne, par conséquent, ce qui est limité et se laisse définir, circonscrire par opposition<sup>41</sup>. » Les représentations de la Côte-Nord par les auteurs de l'extérieur renvoient, à cet égard, au silence, à l'infini et au vide. Pour les auteurs de l'intérieur, en revanche, la Côte-Nord est corollaire d'une proximité discursive qui répond à l'interprétation personnelle d'une condition collective<sup>42</sup>. Le sujet doit, en ce sens, communiquer certains facteurs circonstanciels (contenu dans la description du lieu) pour pouvoir s'y dire *je*.

L'idée de l'éloignement se trouve ainsi être constitutive de la prise de parole nord-côtière alors qu'elle suscite des interprétations du territoire différentes selon que les auteurs sont de l'intérieur ou de l'extérieur. Cette distinction, reposant sur des expériences (personnelles et culturelles) différentes, permet, pour les auteurs qui proviennent de la Côte-Nord, d'écrire le lieu d'origine. Comme en témoigne Fontaine, la connaissance du territoire, ce lieu « sans clôtures, sans frontières<sup>43</sup> », déclenche,

---

<sup>40</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 13.

<sup>41</sup> Claude Bruaire, « Absolu », dans *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Albin Michel, coll. « Encyclopaedia universalis », 2006, p. 11.

<sup>42</sup> Keith Basso, *Wisdom Sits in Places: Landscape and Language Among the Western Apache*, Albuquerque, University of Mexico Press, 1996, p. 43. Cité par, Neil McLeod, *op. cit.*, 2018, p. 84.

<sup>43</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 19.

comme l'écrit Pierre Rouxel dans son article « Fuir ou habiter la Côte? », des images<sup>44</sup> liées à une réalité personnelle ou collective ou à une connaissance de la faune régionale en fonction desquelles le territoire est (d)écrit dans l'espace littéraire. Par conséquent, l'idée d'éloignement semble caractéristique d'une cohabitation des champs d'expérience dans l'espace littéraire puisque l'utilisation de termes liés à des réalités communautaires et personnelles précises permet, comme le fait Kanapé Fontaine lorsqu'elle témoigne de « l'exil »<sup>45</sup> qu'elle a vécu, la convergence d'éléments référentiels liés à différents champs d'expérience (le lieu d'exil et la Côte-Nord)<sup>46</sup>.

Par conséquent, la distance liée à l'écriture nord-côtière pourrait également être perçue en fonction d'une forme d'altérité. La notion d'altérité, définit en philosophie comme une opposition physique, symbolique et psychique entre deux sujets<sup>47</sup>, réunirait les différents points de vue constitutifs de mon corpus au sein d'une parole ambivalente qui correspondrait aux discours extérieurs et intérieurs à la Côte-Nord comme c'est le cas chez Pomerleau-Cloutier. À ce titre, la poétesse décrit la réalité sociale des villages de la Basse-Côte-Nord en rapportant, commentant et complétant le discours de ses interlocuteurs de manière à créer une successivité entre les différents modes opératoires du discours, l'intérieur et l'extérieur : « fille d'un travailleur / de l'usine de transformation / mariée à un pêcheur / *the sea has pretty much been feeding me / all my life*<sup>48</sup> ». La Côte-Nord serait, ainsi, accessible en littérature par un acte de transmission des savoirs (possible en fonction de la mémoire collective), ce

---

<sup>44</sup> Pierre Rouxel, « Fuir la Côte ou l'habiter? », dans Jan Borm et Daniel Chartier [dir.], *Le froid. Adaptation, production, effets, représentations*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2018, p. 229-230.

<sup>45</sup> La citation complète sera analysée à la sous-section 1.2.3 du chapitre 1. Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 17.

<sup>46</sup> Nathalie Sarthou-Lajus, « L'exil », dans *Études*, S.E.R, tome 412, 2010, p. 233.

<sup>47</sup> Claude Bruaire, *op. cit.*, 2006, p. 62.

<sup>48</sup> Les discours rapportés sont en italique. Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 132.

dont témoignerait une polyphonie par laquelle cohabitent soi et l'autre, la proximité et la distance, l'intérieur et l'extérieur.

Le deuxième chapitre de mon mémoire visera à démontrer, ensuite, comment les sujets littéraires des œuvres étudiées repensent le rapport au territoire par le truchement des notions de limites et de frontières développées par Michel de Certeau. Ces concepts répondent, distinctement, à la séparation d'un élément et d'un autre ainsi qu'à une porosité permettant l'échange d'information entre différents espaces<sup>49</sup>. Or, cette distinction étant tributaire d'une pratique de l'espace, De Certeau précise qu'il y a pratique de l'espace « dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable de temps<sup>50</sup>. » Puisque mon corpus reproduit des tensions discursives aux fondements géographiques, selon une dynamique intérieure ou extérieure à la Côte-Nord, il répondrait aux critères effectifs à une pratique de l'espace littéraire selon De Certeau, puisque les discours étudiés possèdent un sens (une direction), qu'ils rapprochent des lieux éloignés (une vitesse) et qu'ils prennent place dans un temps (d'énonciation) particulier.

D'abord, la présence du sujet dans le territoire répond, dans les œuvres de mon corpus, à une forme d'altérité qui se comprend comme une orientation (du regard, une focalisation, et du corps) du sujet dans l'espace littéraire. Le corps permettrait, en ce sens, d'établir des espaces morphologiques et géographiques autres selon une sélection d'éléments géographiques, personnels et culturels qui, selon De Certeau, ont un rôle de « médiateur<sup>51</sup>. » Comme en témoigne ce vers de Kanapé Fontaine : « femme-terreau<sup>52</sup> », le sujet fait corps avec le territoire de manière à s'écrire en filiation avec celui-ci. Ainsi, les termes employés dévoileraient un sens qui renvoie à un *ici* (lieu

---

<sup>49</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « essais », 1980, p. 173.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> Ils permettent l'échange d'information entre les différentes composantes de ces espaces. *Ibid.*

<sup>52</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p.25.



d'énonciation) à partir d'un *ailleurs* (à propos duquel le sujet s'exprime), en l'occurrence le corps du sujet et la Côte-Nord. Ensuite, la capacité des sujets à produire des morphèmes à partir de leur corps et du territoire permettra d'observer, dans l'espace littéraire, une reconfiguration territoriale qui répond à la notion de vitesse de la pratique de l'espace. Cette notion de *vitesse* correspondrait, dans le corpus étudié, à la capacité des sujets littéraires à rapprocher des lieux éloignés. Comme c'est le cas chez Vigneault, les sujets font cohabiter au moins deux espaces éloignés, le plus souvent la ville et la nature nord-côtière. Ainsi, « [j]usqu'aux veines / [d]élicates / [d]e la ville<sup>53</sup> », le poète entrevoit « la neige et l'herbe / [qui] [c]hacune leur tour / [p]rendront [...] [u]ne éclatante revanche<sup>54</sup> ». Ce rapprochement étant corollaire d'un *chez-soi* discursif – c'est-à-dire un lieu d'appartenance par lequel le sujet s'exprime<sup>55</sup> –, le langage se poserait comme une limite à la cohabitation des formes géographiques : celle-ci n'est possible que par l'écriture qui impose une successivité aux éléments (d)écrits. À cet égard, mon corpus dévoile une incapacité chez certains auteurs (de l'extérieur) à reconfigurer le territoire par le geste discursif. En effet, la Côte-Nord, pour White, est une « rumeur<sup>56</sup> », une « vaste beauté qui dort<sup>57</sup>. » D'une manière analogue, les anses décrites par Thériault dans son roman *La Passe-au-Crachin* sont représentées comme « désertes<sup>58</sup> ». En ce sens, White et Thériault ne possèderaient pas les codes spatiaux et sociaux nécessaires à une reconfiguration littéraire du territoire puisqu'ils n'y ont pas de points de repère. Pour eux, la Côte-Nord s'apparenterait un lieu vide<sup>59</sup>, inaccessible et inconcevable pour qui ne s'y trouve pas.

---

<sup>53</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p.53.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>55</sup> Renate Eigenbrod, « Colmater les brèches ou résoudre la quadrature de cercle? Une rétrospective », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éds.], *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 141.

<sup>56</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 17.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Yves Thériault, *La Passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc, coll. « Les cahiers du Grénoc », 2012 [1972], p. 16.

<sup>59</sup> Le terme Labrador, pour White, fait indistinctement référence à la Côte-Nord, à la péninsule labradorienne actuelle et au Nunavik.

Enfin, l'impératif du temps prend forme, dans mon corpus, de la manière suivante : il y aurait une intériorisation du rapport qu'entretient le sujet avec le territoire de manière à produire une lecture subjective (mais tributaire de la collectivité) du lieu. Chacun posséderait, ainsi, son propre temps d'énonciation. Comme c'est le cas chez Pomerleau-Cloutier, ce serait l'affirmation du sujet dans un milieu donné qui permettrait une prise de parole personnelle sous-jacente à la parole collective alors que les pronoms des premières personnes du singulier et du pluriel s'alternent : « *I was my own captain / we had our own adventures*<sup>60</sup> ». Les sujets littéraires réactualiseraient, ainsi, des termes stéréotypés ou liés à des procédés techniques locaux qui s'ancrent dans un temps présent ou passé. Ce procédé, qui témoigne d'une sensibilité à l'égard des populations locales, permettrait aux sujets littéraires de s'affirmer à travers un ensemble terminologique lié à l'habitation du territoire<sup>61</sup> et de produire différentes manières d'écrire la Côte-Nord.

Dans le troisième chapitre, il sera question d'observer les parcours effectués sur la Côte-Nord par les sujets littéraires des œuvres à mon corpus. À cet égard, je suppose que la linéarité du territoire influence la structure des œuvres<sup>62</sup>. Pour appuyer cette hypothèse, un inventaire des lieux nommés (dans les titres de chapitres et de poèmes) permettra de démontrer, d'abord, que les lieux visités s'inscrivent dans le discours du sujet littéraire selon ce que De Certeau appelle des sélections organisatrices d'aires sociales et culturelles<sup>63</sup>. Par exemple, White structure son récit en fonction du parcours qu'il fait sur le territoire, du sud-ouest au nord-est<sup>64</sup>. Or, si la moitié des œuvres du

---

<sup>60</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 104.

<sup>61</sup> Selon Daniel Chartier, le stéréotype permet « de comprendre et d'associer des éléments du monde qui nous entoure, au-delà de notre simple expérience personnelle. » « Introduction. Penser le lieu comme discours », Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *L'idée du lieu*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2013, p. 20.

<sup>62</sup> La linéarité du territoire se définit ainsi : la route 138 est l'unique route traversant l'ensemble des MRC du territoire, du sud-ouest au nord-est, et longe la rive nord du Saint-Laurent.

<sup>63</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 181.

<sup>64</sup> Les titres de ces chapitres et leurs effets sur le discours seront analysés en détails à la section 3.1.1 du chapitre 3.

corpus utilisent des noms de lieux pour titrer des chapitres et des poèmes<sup>65</sup>, elles font toutes référence à des lieux identifiables sur le territoire nord-côtier de manière à reproduire, de manière plus ou moins précise et en fonction des réseaux internes et externes de sens qui segmentent l'écriture nord-côtière, la linéarité du territoire.

Les œuvres de mon corpus semblent, ainsi, immuablement liées à la matérialité de la région, ce qui amènerait les sujets à décrire des lieux précis comme un village, ou encore, des endroits précis à l'intérieur d'un village comme le fait Vigneault à propos du Galet de Natashquan dans son poème « Île de pierre<sup>66</sup> ». Par conséquent, les auteurs de mon corpus témoignent d'une capacité à diverger de la linéarité que semble imposer, par voie de conséquence, le territoire à l'œuvre littéraire. Par exemple, Fontaine décrit la réalité communautaire de la réserve de Uashat sans que celle-ci prenne place dans un rapport de successivité avec les villages avoisinants; la référence à la réserve de Uashat suffit pour évoquer « le lieu de rassemblement pour Tshemanipishtikunnuaut, [et] les Innus de la rivière Sainte-Marguerite<sup>67</sup>. » En ce sens, il y aurait, dans les représentations littéraires de la Côte-Nord, une possibilité de déroger à la linéarité imposée par le réseau routier. Celle-ci, bien qu'elle représente, à grande échelle, l'organisation sociale de la Côte-Nord, n'est pas suffisante pour représenter la diversité des parcours possibles dans mon corpus. Comme le précise Jérôme Guénette dans son article « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier », « la Côte-Nord reste une terre de contrastes d'où émerge une vision du monde ambivalente<sup>68</sup> », c'est-à-dire multiple. Il y aurait donc autant de parcours possibles qu'il y a de lectures et d'interprétations possibles du lieu.

---

<sup>65</sup> Il s'agit des œuvres de White, Perrault, Vigneault et Pomerleau-Cloutier – autant d'auteurs considérés comme extérieurs et intérieurs à la région.

<sup>66</sup> « Le “Galet” / [c]omme on dit à Natashquan ». Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 296.

<sup>67</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 15.

<sup>68</sup> Jérôme Guénette, « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier. », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 154, 2019., p. 36.

La linéarité de la Côte-Nord agirait, donc, dans les œuvres comme une autorité (syntaxique) à laquelle les sujets littéraires souscrivent ou, au contraire, s’opposent. À cet effet, il y aurait des tensions dans la représentation du territoire. Alors que le village de La Tabatière est représenté « par la main glacée des aurores boréales<sup>69</sup> », incapable « de migrations<sup>70</sup> », chez Perrault, il est plutôt décrit comme un *chez-soi* riche et suffisant pour un interlocuteur de Pomerleau-Cloutier, puisque « quitter l’anse<sup>71</sup> », c’est mettre les pieds dans le « *outside world*<sup>72</sup> ». Si le discours de Perrault correspond aux représentations canoniques occidentales du Nord qui en font un lieu isolé et peu peuplé<sup>73</sup> et que Pomerleau-Cloutier laisse place, pour sa part, à la parole de ceux qui y vivent, l’un et l’autre décrivent le même endroit. En outre, les termes utilisés témoignent d’expériences différentes du territoire alors que le sujet, chez Perrault, s’inscrit dans un rapport conflictuel avec le territoire. Chez Pomerleau-Cloutier, en revanche, le sujet fait sien le territoire. Ces différentes représentations répondraient, en fonction du caractère hiérarchisant du langage développé par Pierre Bourdieu tel qu’il se caractérise par l’établissement « de variantes pratiquement concurrentes [...] [à] l’établissement d’un marché linguistique<sup>74</sup> », à des réalités différentes inférées par un lieu unique.

---

<sup>69</sup> Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1961], p. 109.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 12.

<sup>74</sup> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 40.

## CHAPITRE I

### LE TERRITOIRE. L'ÉLOIGNEMENT. LA CÔTE-NORD

Lieu de migration continuuel, la Côte-Nord se caractérise par la distance qui la sépare des zones les plus habitées du Québec<sup>75</sup>. Cette caractéristique géographique se transpose en littérature par la notion d'éloignement qui permet de mettre en valeur des lieux nordiques peu habités. Les discours nordiques, impliquant des représentations créées de l'extérieur et de l'intérieur<sup>76</sup>, produisent un ensemble de signes directeurs et concurrents, donc sujets aux changements, par lequel est interprété « le Nord », et bien sûr, « la Côte-Nord ». En littérature, la Côte-Nord apparaît ainsi le plus souvent comme un lieu isolé, aride<sup>77</sup> et peu clément à l'habitation humaine. Or, le champ littéraire contemporain propose un angle d'approche différent : les auteurs qui écrivent à propos de la région, non seulement en sont originaires en grande partie, mais « refusent pour ainsi dire toute allusion à ce que l'on s'attendrait à lire<sup>78</sup> » à propos de la Côte-Nord, comme l'écrit Pierre Rouxel – rejetant stéréotypes et lieux communs.

Afin de répondre à l'hypothèse générale de ce mémoire, selon laquelle la Côte-Nord littéraire est un lieu de tension dans le discours, il sera question dans ce premier chapitre de la notion d'éloignement, selon moi constitutive de toute parole littéraire provenant ou portant sur la Côte-Nord. Or, en quoi la distance, alors que les sujets s'inscrivent également *dans* le territoire *et* à l'extérieur du territoire, favorise-t-elle

---

<sup>75</sup> La Côte-Nord est la troisième région administrative du Québec la moins peuplée avec 90 699 habitants en 2019. Voir <https://qe.cirano.qc.ca/theme/regions/ensemble-regions/tableau-demographie-region-administrative-2019>, consulté le 6 juin 2022.

<sup>76</sup> Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Montréal, Imaginaire | Nord et Harstad (Norvège), Arctic Arts Summit, coll. « Isberg », 2018, p. 10.

<sup>77</sup> L'évolution du peuplement sur la Côte-Nord « a été fortement marquée par un développement économique axé sur l'industrie forestière ». Jusqu'au XVIIe siècle, « Européens et Canadiens ont trouvé leur profit à exploiter les ressources de la Côte-Nord sans manifester une véritable volonté de colonisation du territoire. » Voir Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les 9 régions du Québec », 1996, p. 311 et 575.

<sup>78</sup> Pierre Rouxel, « Fuir la Côte ou l'habiter? », dans Jan Borm et Daniel Chartier [dir.], *Le froid. Adaptation, production, effets, représentations*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2018, p. 229-230.

l'affirmation poétique du sujet dans un lieu? Pour répondre à cette question, ce chapitre sera divisé en trois parties. La première permettra d'analyser l'éloignement de manière à démontrer qu'il s'agit d'une notion relative, mais nécessaire à l'écriture nord-côtière : selon que les auteurs possèdent ou ne possèdent pas (ou peu) de connaissances à propos du territoire, la distance est amplifiée, ou encore, diminuée. Alors que les discours de mon corpus se divisent selon qu'ils proviennent de l'extérieur ou de l'intérieur de la Côte-Nord, les discours de l'extérieur, représentés, dans mon corpus par *La route bleue* de Kenneth White<sup>79</sup>, amplifient l'impression d'éloignement par rapport au territoire jusqu'à faire obstruction aux capacités d'énonciation du sujet. À l'inverse, les discours de l'intérieur, notamment par l'énumération d'éléments naturels propres à la topographie nord-côtière, s'inscrivent dans un rapport de proximité avec elle.

Dans la seconde partie, la notion d'éloignement sera considérée en fonction des groupes de vocabulaire qu'utilisent les auteurs pour écrire le territoire. L'idée d'arrachement, sentiment dont témoigne Naomi Fontaine, et d'exil, réalité poétique du recueil de Natasha Kanapé Fontaine, constituent, à cet égard, des caractéristiques propres aux discours de l'intérieur. Contrairement à White et Thériault qui (d)écrivent une Côte-Nord excentrée des lieux d'origine des personnages – chez Thériault la distance se calcule à partir de la Bretagne<sup>80</sup> – chez Fontaine et Kanapé Fontaine, la distance se calcule à partir de la Côte-Nord et s'oppose à un ailleurs. Les syntagmes utilisés (exil, arrachement) se rapportent ainsi à la notion de la distance de la manière

---

<sup>79</sup> Dans son récit, White propose une vision globalisante du Labrador et, plus largement, du Nord – par le terme « Labrador », il ne différencie pas la Côte-Nord du Labrador actuel et du Nunavik. Pour cette raison, il apparaît, dans mon corpus, comme la contrepartie des œuvres littéraires des auteurs provenant de la Côte-Nord qui différencient précisément la Côte-Nord des autres régions du Québec. À cet effet, la quête du narrateur, en provenance de la France, est d'atteindre ce « Labrador » à partir de Montréal. Ce faisant, il effectue une gradation des mots liés à l'imaginaire du Nord (immensité, vide, blancheur, etc.) de manière à amplifier le sentiment d'éloignement du narrateur. Kenneth White, *La route bleue*, Marseille, Le mot et le reste, 2017 [1983].

<sup>80</sup> « Dix ans, oui, constituent une bien longue étape, surtout, songeait-elle, quand on a quitté son pays et ses rivages pour aller jusqu'au Labrador, le pays le plus secret, le plus lointain, le moins accessible, le plus ingrat qui soit... » Yves Thériault, *La Passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc, coll. « Les cahiers du Grénoc », 2012 [1972], p. 8.

suivante : ils reflètent les connaissances et les expériences des sujets à propos du territoire; dispensaire d'une réalité propre à une région, comme l'écrivait au 19<sup>e</sup> siècle l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland, « qu'on abandonne difficilement<sup>81</sup>. » Enfin, la troisième partie abordera la notion d'éloignement de manière à faire ressortir l'altérité qui parcourt le corpus étudié. D'une part, la proximité et l'éloignement sont complémentaires. Le discours de l'intérieur s'affirme au *je* dans l'espace littéraire par la reconnaissance de l'autre dans sa différence et sa présence sur le territoire. Cela a pour conséquence de placer le sujet, comme c'est le cas chez Noémie Pomerleau-Cloutier, aux frontières des deux modes d'écriture de la Côte-Nord (intérieur et extérieur) en utilisant certains procédés narratifs comme le discours indirect. D'autre part, et conformément au concept d'altérité, la proximité et l'éloignement s'opposent<sup>82</sup> et s'incarnent distinctement dans les connaissances personnelles et collectives des sujets. Ainsi, lorsque le narrateur du récit de White — que nous allons prendre comme le discours-modèle de l'extérieur dans cette comparaison — est sur la Côte, il renforce les distinctions entre les modes d'énonciation associés à l'écriture nord-côtière en décrivant de manière impersonnelle le territoire.

### 1.1 La distance : un éloignement relatif et inégal

J'aborderai la notion de l'éloignement de manière à démontrer que celle-ci, si elle est omniprésente et génératrice de discours, demeure relative. Puisqu'il s'agit d'un terme et d'un thème incontournables de l'imaginaire du Nord qui séparent les discours qui portent sur le Nord de ceux provenant des cultures nordiques de la manière suivante, les discours de l'extérieur et ceux de l'intérieur<sup>83</sup>, je suggère que la distance n'est pas représentée de la même manière par tous les auteurs de mon corpus. En ce

---

<sup>81</sup> J[ean]-B[aptise]-A[ntoine] Ferland, *Le Labrador*, Septentrion, Sillery, 2021 [1863], p. 68-69.

<sup>82</sup> Le concept d'altérité implique, d'une part, la reconnaissance d'autrui chez qui le sujet reconnaît son semblable. Dans un second mouvement, c'est dans l'opposition que le sujet peut s'affranchir des ressemblances et affirmer sa subjectivité. Voir Sylvie Courtine-Denamy, « Altérité », dans *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Albin Michel, coll. « Encyclopaedia universalis », 2006, p. 62.

<sup>83</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 9

sens, bien que ces deux modes discursifs portent sur la Côte-Nord et mettent en place un système de signes concurrent pour former un imaginaire plus ou moins stable de ce qu'est le lieu *Côte-Nord*, le thème de la distance se manifeste dans la réalité matérielle du lieu et diffère selon les points de vue.

Il s'agit donc, premièrement, comme le souligne Jean Désy, poète québécois ayant vécu sur la Côte-Nord<sup>84</sup>, de ce territoire de toutes les éternités<sup>85</sup>. L'association entre la Côte-Nord et l'éternité s'explique, d'abord, de manière philosophique : le territoire, représenté dans l'espace littéraire comme « un présent qui se maintient stable, un permanent, un pur “maintenant”<sup>86</sup> » sans bornes, c'est le propre de l'infini, et il semble impossible à circonscrire autrement qu'en le nommant. C'est ce que fait Désy. Il nomme des lieux précis : la baie de Musquaro, la baie des Belles Amours, la rivière Romaine<sup>87</sup>, pour s'inscrire dans un rapport de proximité avec le territoire, malgré son apparente transcendance. À l'inverse, par exemple chez White, l'utilisation de stéréotypes renvoie à l'idée d'un Nord « inconnu, vide, inhabité et éloigné<sup>88</sup> » qui motive l'indétermination territoriale. Pour ce dernier, la Côte-Nord est un *monde vide*, un « espace blanc privé d'enjeux et sans bataille<sup>89</sup> » alors que Désy s'y sent chez lui<sup>90</sup>, près du territoire. La focalisation du sujet implique des variations de la notion d'éloignement : accentuée ou diminuée, mais dans les deux cas génératrice de discours.

Ensuite, l'un ou l'autre de ces discours, qu'il soit de l'intérieur ou de l'extérieur, reprend des connaissances, individuelles ou collectives, qui diffèrent d'un sujet à l'autre. Par exemple, chez White, la Côte-Nord se confond avec ses régions voisines (le Labrador actuel et le Nunavik) en un tout indéfini qu'est le *Labrador*<sup>91</sup>, de manière

---

<sup>84</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *Uashtessiu/Lumière d'automne*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2010, p. 37.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>86</sup> Henry Duméry, « Éternité », dans *Dictionnaire de la philosophie*, *op. cit.*, 2006, p. 710.

<sup>87</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *op. cit.*, 2010, p. 42.

<sup>88</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 10.

<sup>89</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 68.

<sup>90</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *op. cit.*, 2010, p. 42.

<sup>91</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p.17.



à provoquer un effacement du sujet tout comme la Côte-Nord s'efface dans une conception illimitée et indéterminée. Ainsi, l'imprécision géographique se double d'une imprécision linguistique qui répond à l'impression de *vacuité*<sup>92</sup> chez le sujet qui ne possède pas d'héritage culturel ou d'expériences particulières préalables liées à la Côte-Nord. Le territoire échappe au narrateur et, par voie de conséquence, accentue l'impression d'éloignement. Enfin, une expérience de la nature nord-côtière permettrait de relativiser la distance puisque sa représentation témoigne d'une connaissance du territoire. L'expérience qu'en font les sujets littéraires des œuvres étudiées dévoile ainsi des distinctions entre les modes de focalisation (intérieur/extérieur) des écrits nord-côtiers : la proximité avec le territoire, pour avoir lieu, nécessite des connaissances préalables, comme on le constate en opposant les discours de White et de Mestokosho. Chez White, le sujet est imperméable à la nature qui se dresse devant lui. Au Lac des Huttes Sauvages, sur « ce haut plateau à peine sorti de la période glaciaire, avec ses lichens [...] et ses rochers<sup>93</sup> », il souhaiterait apprendre « à écouter le monde à nouveau<sup>94</sup> », mais il ne songe qu'à l'étymologie du mot *yoga*<sup>95</sup> : le territoire, auquel il souhaiterait être « attentif<sup>96</sup> » et « s'ouvrir<sup>97</sup> », se ferme pourtant au narrateur qui le décrit à partir de concepts vastes tels « totalité<sup>98</sup> » et « univers<sup>99</sup> » qui renvoient à une impression de vide inférée aux lieux nordiques. Inversement, chez Mestokosho qui est née dans ce territoire, ce qui est loin revêt *ipso facto* l'apparence de la proximité<sup>100</sup> alors qu'elle est « dans [s]on cœur pas loin d'Ekuanitshit<sup>101</sup> ».

---

<sup>92</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 142.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>96</sup> *Ibid.*

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>100</sup> Laure Morali [dir.], *Aimititau! Parlons-nous!* Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Legba », 2017, p. 58.

<sup>101</sup> *Ibid.*

### 1.1.1 Éloignement et proximité

Lorsque Jacques Cartier longea les côtes du territoire que l'on nomme aujourd'hui la Côte-Nord, il ne vit « *que de la mousse, et de petit bouays avortéz*<sup>102</sup>. » Ce témoignage, d'abord, corrobore l'impression désertique du Nord dans l'imaginaire occidental en simplifiant la topographie. En ce sens, le discours de Cartier fait de la Côte-Nord un lieu de nature austère, difficile à saisir, « comme une conquête inachevée<sup>103</sup>... », un lieu de toutes les rudesses<sup>104</sup>. Or, celui qui prend le temps d'apprendre le territoire, d'en connaître le climat, les rivières et les bêtes, selon Pierre Perrault, peut, inversement, y être chez lui<sup>105</sup> et renverser l'impression d'hostilité et d'éloignement liée à la Côte-Nord. Pour cette raison, la distance semble être un phénomène variable qui dépend des connaissances du sujet. Pour les discours de l'intérieur, le lieu éloigné est perçu dans un rapport de proximité; ils en atténuent la distance, comme on le constate chez Mestokosho et Fontaine. En revanche, le discours extérieur, ici celui de White, n'hérite pas d'un imaginaire propre à la Côte-Nord et amplifie la distance. L'éloignement se caractérise ainsi par « une forme de déracinement qui oblige au déplacement vers un ailleurs<sup>106</sup> » qui dépeint le territoire comme un lieu éloigné ou bien un lieu d'où l'on s'éloigne. Bien que le récit de voyage n'implique pas, dans sa stricte prise en charge de l'éloignement, de déracinement<sup>107</sup>, pour les fins de la présente étude, il est utile d'observer toutes les œuvres du corpus en fonction d'apports communs, puisque la Côte-Nord, qui est constituée en littérature d'un corpus double (qui lui interne et externe), est pensée dans le cas présent comme un « discours », un ensemble de signes qu'il faut interpréter. Les œuvres ainsi étudiées

---

<sup>102</sup> Cité par Pierre Perrault, *Toutes isles*, Montréal, Éditions LUX, 2021 [1961], p. 43. L'auteur met en italique.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>106</sup> Nathalie Sarthou-Lajus, « L'exil », dans *Études*, S.E.R, tome 412, 2010, p. 233.

<sup>107</sup> Genre auquel on peut considérer qu'appartient le récit de White. Voir Rachel Bouvet et Bertrand Lévy, « Littérature et géographie : dialogue autour du récit de voyage », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, no 118, 2018, p. 5-23.

à partir des mêmes paramètres permettront de dégager certaines particularités ou généralités sur le traitement littéraire du territoire et de mesurer leur apport au discours régional.

Pour White, l'idée du *Labrador*<sup>108</sup> incarne en elle-même l'idée de l'éloignement d'une manière analogue à l'usage du même terme, au 19<sup>e</sup> siècle, chez l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland pour qui la région représente l'isolement « sur les sables déserts du Labrador, en face des grandes solitudes de l'océan<sup>109</sup> ». À ce titre, le narrateur du récit de White, tout juste arrivé à Montréal, précise que le but de son voyage est d'« aller aussi loin que possible – jusqu'au bout de soi-même<sup>110</sup> », c'est-à-dire au bout des limites concevables du territoire et de l'être. Faute d'endroit où aller par la suite, une fois le but atteint à la fin du récit<sup>111</sup>, il tente une définition du lieu qu'il nomme tout au plus « cet espace / comme une ivresse<sup>112</sup> » passagère. Inversement, pour Mestokosho, la Côte-Nord est représentée selon une impression de proximité, notamment par des liens personnels qu'évoque l'autrice lorsqu'elle écrit à propos de la rivière Romaine, ce qu'elle fait en des termes familiaux qui la rapprochent du territoire : elle l'appelle ma « grande sœur aînée millénaire<sup>113</sup>. » Or, cette familiarité est possible seulement puisqu'elle intériorise son rapport au territoire : ses expériences, sa culture innue et ses connaissances de la Côte-Nord. En ce sens, la rivière Romaine est également, pour elle, « la route qu'empruntaient mes grands-parents pour retourner chez eux<sup>114</sup>. » Conséquemment, la région peut être écrite de deux manières distinctes, mais élaborées à partir de l'éloignement : pour Mestokosho, le sujet est dans un rapport

---

<sup>108</sup> Chez lui ce terme fait indistinctement référence à la Côte-Nord, au Labrador actuel et au Nunavik

<sup>109</sup> J[ean]-B[aptiste]-A[ntoine] Ferland, *Le Labrador*, Septentrion, Sillery, 2021 [1863], p. 17.

<sup>110</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 16.

<sup>111</sup> L'organisation narrative et géographique de ce périple sera détaillée dans les chapitres 2 et 3.

<sup>112</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 151.

<sup>113</sup> Laure Morali [dir.], *op. cit.* 2017, p. 37.

<sup>114</sup> *Ibid.*

de proximité et de filiation générationnelle avec le territoire. Pour White, la Côte-Nord est un endroit éloigné, absolu et isolé<sup>115</sup>.

C'est donc sans surprise si White, dans la section intitulée « Le vent à Sept-Îles » de son récit, donne l'impression qu'il s'éloigne toujours davantage du monde à mesure qu'il avance sur le territoire. En effet, le manque de connaissances du narrateur à propos du lieu engendre une rupture entre le signifiant et le signifié de manière à dissocier le vocable et le concept. Le toponyme lui semble *vide* : « Si vous deviez décrire Sept-Îles en un mot, que diriez-vous? Vide<sup>116</sup>. » Le vocable « Sept-Îles » ne désignant que l'absence de substance, le lieu perd en précision quand le sujet s'y trouve. C'est ce que Monique Durand synthétise en affirmant que la Côte-Nord est « immuablement associé à l'isolement grandiose d'un espace indéfini, près des dieux et des Muses<sup>117</sup>. » C'est-à-dire un espace *infini*, *indiscernable* qui isole du monde celui qui s'y trouve. Comme l'indique Henry de Puyjalon, il y est « seul, dans le bois, loin des imbéciles et surtout des gens d'esprit<sup>118</sup>. » Alors que chez Mestokosho l'expérience du lieu permettait de se rapprocher psychiquement d'endroits éloignés, l'impression de proximité, contrairement à l'éloignement manifesté chez White, est amplifiée par des référents territoriaux qui produisent un effet de réel. Sans « alimenter la nostalgie d'un passé mythique [qui] permet aux Innus de se redéfinir à partir de leur propre imaginaire et en s'imprégnant de leurs traditions<sup>119</sup> », la connaissance et l'expérience du territoire produisent un effet de proximité, engendré par la distance.

Conséquemment, les discours de mon corpus, selon qu'ils proviennent de l'extérieur ou de l'intérieur de la Côte-Nord, produisent des représentations différentes,

---

<sup>115</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 17.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 66-67.

<sup>117</sup> Monique Durand, « Un pays immuable. Du Labrador de Ferland à la Basse-Côte-Nord d'aujourd'hui », J[ean]-B[abptise]-A[ntoine] Ferland, *op. cit.*, 2021 [1863], p. 120.

<sup>118</sup> Henry de Puyjalon, *Récits du Labrador*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 2007 [1894], p. 57.

<sup>119</sup> Myriam St-Gelais, *Une histoire de la littérature innue*, Montréal et Uashat, Imaginaire | Nord et Institut Tshakapesh, coll. « Isberg », 2022, p. 63.

mais complémentaires, de l'éloignement. Or, si l'un et l'autre se constituent à partir d'une (re)production discursive de l'éloignement, leurs fins sont divergentes. Pour le discours qui provient de la Côte-Nord, la région n'est pas éloignée. Elle représente une proximité discursive par laquelle le sujet peut y être, même s'il en est physiquement éloigné; la Côte-Nord n'est plus exclusivement inatteignable, hostile ou effacée du monde<sup>120</sup>. D'autre part, pour le discours extérieur à la Côte-Nord, représenté ici par le récit de White, ce lieu est le comble de l'éloignement, au-delà de la matérialité de l'être, dans un absolu indéfinissable, imprécis et sans frontières<sup>121</sup>, qui résiste à l'appropriation; ce qu'incarne l'expression vague du *Labrador* qu'emploie White.

#### 1.1.2 Indétermination du territoire : le territoire vue de de l'extérieur

Anciennement nommée Labrador (terme qui désigne aujourd'hui la partie de la péninsule qui appartient à Terre-Neuve), la Côte-Nord est un territoire historiquement imprécis. À ce propos, l'historien Henri Dorion écrit que

le nom *Labrador* est un toponyme imprécis, à tous égards. L'origine en est problématique; son extension est très variable, selon les époques comme selon les auteurs; ses connotations historiques, politiques et physiographiques ont souvent été confondues<sup>122</sup>.

Problématisant, non seulement son identification géographique, mais également son énonciation, l'éloignement provoque une double indétermination de la Côte-Nord : discursive et géographique. Or, si l'imprécision géographique est reléguée à une

---

<sup>120</sup> Lorsque l'écrivain français Henry de Puyjalon s'exila dans la région de Havre-Saint-Pierre, il vécut cette dualité. Ses contemporains disaient « de lui avec des gestes qui exprimaient à la fois la terreur et l'admiration : "Il est allé au Labrador." » Cette marque de stupeur dévoile une constante dans l'imaginaire collectif : les termes utilisés pour dire la Côte-Nord sont liés à l'isolement, au danger, à l'inconnu. Or, la proximité du territoire veille puisque c'est « loin des imbéciles », qu'il peut ressentir cet « étrange bonheur [qu'il] éprouve à [se] sentir seul, dans le bois ». Voir Daniel Chartier, « Introduction. Henry de Puyjalon dans le silence inquiet de la Côte-Nord », dans Henry de Puyjalon, *op. cit.*, 2007 [1894], p. 11-12.

<sup>121</sup> Claude Bruaire, « Absolu », dans *Dictionnaire de la philosophie*, *op. cit.*, 2006, p. 62.

<sup>122</sup> Henri Dorion, *La frontière Québec – Terre-Neuve*, cité par Mgr René Bélanger, « Le comte Henry de Puyjalon, 1840-1905 [sic] », *Saguenayensia*, vol. 8, no 5, 1966, p. 99.

époque dépassée depuis 1966<sup>123</sup> sur le plan politique, elle fait néanmoins écho à l'indétermination perpétrée par la poétique de White. Conséquence de son éloignement culturel et personnel par rapport à la Côte-Nord, le narrateur peine à nommer le territoire et, de même, à y prendre place.

Dans la section intitulée « La lune à Montréal »<sup>124</sup>, White, qui n'a pas encore quitté la métropole, pose la Côte-Nord comme une finalité dont l'intelligibilité et la matérialité demeurent incertaines : alors que la téléphoniste de la Gare Centrale de Montréal n'arrive pas à se représenter la destination demandée par le narrateur<sup>125</sup>, une interlocutrice ultérieure lui redonne espoir alors qu'elle « n'efface pas complètement le Labrador de la carte<sup>126</sup>. » Cette dichotomie, combinant les deux modes opératoires du discours nord-côtier – c'est d'abord un lieu vague et indéfini, ensuite une possibilité tangible –, repose sur une (in)distinction linguistique perpétrée par les discours d'auteurs qui ne proviennent pas de la Côte-Nord. En effet, pour l'abbé Ferland, la Côte-Nord est également insaisissable par la parole : « Quand on observe de loin la verdure [...] on croirait voir de magnifiques prairies, ou de beaux champs de blé encore en herbe; mais de près l'illusion est bien vite dissipée<sup>127</sup>. » En ce sens, pour White et Ferland, le Labrador (la Côte-Nord) est un but assumé sans égard à ce qui l'entoure et dont le mode d'existence premier est phonétique : « Bon, si vous m'avez suivi, phonétiquement et philosophiquement [...], si, donc, vous m'avez suivi : bar, Brador, Labrador... vous saurez que nous approchons du vif du sujet<sup>128</sup>. » En effet, la description de la Côte-Nord en entier, chez White, tient dans un jeu de mots entre *bar*

---

<sup>123</sup> Bureau de recherches économiques. Division des études régionales, *Division du Québec en dix régions et vingt-cinq sous-régions administratives*, Gouvernement du Québec : études régionales, 1967, p. 1. Selon Frenette, du point de vue social, il faut attendre le « début des années 1990 [pour que les] multiples “côte-nord” [deviennent] la Région de la Côte-Nord. » Voir Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 579.

<sup>124</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 17-24.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>127</sup> J[ean]-B[abtpise]-A[ntoine] Ferland, *op. cit.*, 2021 [1863], p. 22.

<sup>128</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 22.

et *Labrador*<sup>129</sup> qui, à défaut de pouvoir définir le lieu, met en question la réalité de la région : « Comment se fait-il que le Labrador ne soit pas une réalité à Montréal<sup>130</sup>? » se demande-t-il. Dès lors, pour le discours de l'extérieur, en l'occurrence White, le sujet n'a pas accès aux connaissances qui balisent le territoire et le discours porté sur celui-ci<sup>131</sup>. La Côte-Nord, un but d'abord visé, puis structuré par la partition de l'espace<sup>132</sup>, ne peut être qu'incomplète et imprécise, car cette partition est incomplète.

Lieu trop loin pour assurer de l'extérieur l'existence de sa matérialité, la Côte-Nord provoquerait, par son caractère conceptuel et géographique incertain, un effacement des limites corporelles du sujet qu'engendre, comme le précise Jérôme Guénette à propos de l'idée de *Côte-Nord* en littérature, « l'espace démesur[é] que la région couvre<sup>133</sup>. » Lors de son voyage vers la Côte-Nord, le narrateur du récit de White a pour objectif, comme cela fut mentionné, d'aller « au bout de [lui]-même<sup>134</sup> ». D'abord, cette condition *sine qua non* du voyage nordique peut être expliquée philosophiquement et donne tout son sens aux idées d'absolu et de démesure auxquelles ont fait référence Désy<sup>135</sup> et Guénette. White veut aller au-delà de l'être : « C'est ce sens *spatial* du moi que j'essaie de développer ici, sur le plateau du Labrador<sup>136</sup>. » Il tente de combler un écart entre l'espace et la manifestation du moi dans le territoire. Or, il doit imaginer l'indéfinissable puisqu'il s'agit pour lui d'un territoire indéfini, donc réfuter toute limite, en être « le corrélat et le contraire<sup>137</sup> », c'est-à-dire l'abstraction, conformément aux principes d'interprétation de l'absolu.

---

<sup>129</sup> La « Brador » était aussi une bière commercialisée par la brasserie Molson entre 1972 et 2002. D'où probablement le jeu de mot entre « bar » et « Labrador ».

<sup>130</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 22.

<sup>131</sup> Henri Mitterand, « L'analyse du lexique littéraire. Perspectives et problèmes. », dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 72, no 4, 1965, p. 543.

<sup>132</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « essais », 1980, p. 181.

<sup>133</sup> Jérôme Guénette, « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier. », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 154, 2019, p. 34-36.

<sup>134</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 59.

<sup>135</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *op. cit.*, 2010, p. 37.

<sup>136</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 117.

<sup>137</sup> Claude Bruaire, *op. cit.*, 2006, p. 62.

Ainsi, lorsque White se trouve à Sept-Îles et précise qu'il « regarde un brouillard froid dérouler ses volutes au-dessus du Saint-Laurent<sup>138</sup> », ce brouillard rend indistinct ce qu'il farde – il complique l'identification des choses<sup>139</sup> jusqu'à en éliminer les contours. Dans *La Passe-au-Crachin*<sup>140</sup> d'Yves Thériault, roman dans lequel un couple breton s'installe sur la Côte-Nord, le territoire s'efface également alors que la Côte n'est qu'un ensemble inégal de « repères à peine visibles le long de la rive et [que] derrière, l'immensité de la forêt s'étendant sur deux mille kilomètres<sup>141</sup>. » Ainsi, il ne peut en découler, par conséquent, qu'une représentation de « l'inconditionné, l'incomposé, l'indéterminé, l'informe<sup>142</sup> » en tant qu'abstraction des limites généralement admises à toute chose comme en témoignent les préfixes de négation utilisés dans l'article du *Dictionnaire de philosophie*. Ainsi, le sujet s'efface tout comme le lieu dans lequel il se trouve de manière à provoquer « une dépense de [...] l'être qui peut aller jusqu'à l'anéantissement extatique<sup>143</sup>. » Conséquemment, le sujet, dans le récit de White, perd, indistinctement, ses limites dans un territoire qu'il n'arrive pas concevoir : « Ici, dans ma chambre, sur la côte Nord de l'être<sup>144</sup>... » le narrateur ne promeut pas sa subjectivité ni la nature environnante, mais plutôt l'incapacité à définir convenablement le territoire. Et s'il laisse entendre se trouver sur la Côte-Nord en utilisant successivement les termes côte et Nord, il ne fait pourtant pas référence à la région. L'idée de cette « côte Nord » de l'être, sans trait d'union, laisse plutôt croire qu'il se trouve, puisque le terme Nord chez White renvoi à l'indistinct, au bord d'un certain vide existentiel.

L'énonciation du sujet, qui s'incarne à travers une pratique de l'espace, est donc limitée aux observations qu'il peut en faire et aux connaissances qu'il en a. S'il en possède peu, le territoire dans lequel il se trouve, ou vers lequel il souhaite aller, comme

---

<sup>138</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 59.

<sup>139</sup> Bertrand Agostini, et Christiane Pajotin, *Jack Kerouac et le haïku. Itinéraire dans l'errance*, Nyons, Éditions des Lisières, 2019 [1998], p. 59.

<sup>140</sup> Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972].

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>142</sup> Claude Bruaire, *op. cit.*, 2006, p. 62.

<sup>143</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 62.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 62.



c'est le cas avec White, apparaîtra comme un ensemble abstrait de caractéristiques géographiques. Le territoire est ainsi inatteignable et prend la forme, dans le récit, d'une impropriété géographique que le narrateur n'arrive pas à rectifier par la production d'un discours organisé<sup>145</sup>.

### 1.1.3 (D)écrire la nature pour s'affirmer : le territoire vu de l'intérieur

Pour les discours de l'intérieur, la notion d'éloignement semblerait plutôt amener le sujet à s'affirmer sur la Côte-Nord selon une dialectique de complémentarité entre le sujet et la nature, ce qu'incarne bien la poésie de Mestokosho. Pour la poétesse, le territoire et le sujet sont liés dans une relation d'interdépendance de sorte que les actions du sujet dépendent de la nature. Lorsqu'en automne la poétesse se promène en rêvant, elle constate, à ce titre, que son « rêve se fait très intime avec le vent / il chuchote les mouvements des arbres / [s]on rêve fait partie de la marche du matin<sup>146</sup> », donc qu'il est immanent au territoire. Pour ce faire, Mestokosho met de l'avant la primauté de la nature sur l'humain qui l'habite, car, justement, elle justifie son écriture de la manière suivante : « Je t'écris [...] pour te parler de la rivière Romaine, celle que j'aime<sup>147</sup> » et qui ancre la parole dans l'espace. Contrairement à White, elle décrit d'abord le territoire pour ensuite s'affirmer *dans* le territoire en fonction de la nature.

Pour White, l'incapacité à trouver les mots adéquats pour écrire le territoire relevait d'abord d'une indistinction sémantique elle-même causée par un manque de connaissances à propos de la Côte-Nord, et c'est ensuite que la conséquence se manifeste, alors que « les identités et les temps s'entremêlent<sup>148</sup>. » L'un et l'autre, ne possédant plus de caractéristiques définies, perdent leurs propriétés respectives. L'être perd en précision, il n'arrive plus à se dire ni à prendre place dans un lieu défini. Chez Mestokosho, en revanche, l'indistinction temporelle, matérielle et corporelle qui

---

<sup>145</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 170.

<sup>146</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *op. cit.*, 2010, p. 69.

<sup>147</sup> Laure Morali, *op. cit.*, 2017, p. 37.

<sup>148</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 149.

caractérise la poétique de White n'est pas présente. À cet égard, le narrateur du récit de White précise qu'il n'avait qu'à « *tent[er] d'apprendre / le langage de ce silence*<sup>149</sup> » qui l'entoure pour défricher dans la « danse blanche<sup>150</sup> » du *Labrador* des bases concrètes pour dire le monde environnant. Or, son effort tombe à plat et « *cette terre [reste] un énorme sanctuaire*<sup>151</sup> » de blancheur. Mestokosho, pour sa part, ranime plutôt « le territoire traditionnel, celui qu'on veut inonder<sup>152</sup> » afin que le sujet ait le « pouvoir de se situer dans le monde<sup>153</sup> » et se dire *je*. Pour Neil McLeod, qui observe dans son article « Retourner chez soi par les histoires<sup>154</sup> » une survivance du lieu grâce à l'écriture dans les littératures autochtones, ce principe d'affirmation du sujet par la forme géographique est possible en tant qu'acte poétique. Ce faisant, lorsque Mestokosho « rêve encore / d'un espace avec des ailes / où la toundra sera si belle / qu'elle volera jusqu'à nous [...] [et] habillera nos corps<sup>155</sup> », elle prend place à travers les éléments naturels et temporels préalablement disposés dans l'espace littéraire puisqu'elle décrit d'abord les éléments naturels puis la corporalité du sujet. Parce que « les actes de paroles sont des manifestations personnalisées d'une perspective commune sur la condition humaine<sup>156</sup> », le sujet chez Mestokosho interprète le lieu de sorte à émaner de ses caractéristiques : quand « [I]a santé de l'automne / est mille fois plus précaire / que la clarté de l'hiver<sup>157</sup> » il fait chaud et la poétesse « sue à même [ses] paroles / qui s'évaporent<sup>158</sup>... » Le lieu, ou plutôt certaines caractéristiques circonstanciées qui le déterminent, précèdent donc le pronom personnel de manière à

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 154. L'auteur met en italique.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 143. L'auteur met en italique.

<sup>152</sup> Laure Morali, *op. cit.*, 2017, p.

<sup>153</sup> Neil McLeod, « Retourner chez soi grâce aux histoires », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éd.]. *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 84.

<sup>154</sup> *Ibid.*

<sup>155</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *op. cit.*, 2010, p. 61.

<sup>156</sup> Keith Basso, *Wisdom Sits in Places : Landscape and Language Among the Western Apache*, Albuquerque, University of Mexico Press, 1996, p. 43. Cité par, Neil McLeod, *op. cit.*, 2018, p. 84

<sup>157</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *op. cit.*, 2010, p. 57.

<sup>158</sup> *Ibid.*

mettre en place un espace clairement défini où le sujet prend parole : « Mer veilleuse / j'ai grandi auprès d'elle / voilà ce que je ressens<sup>159</sup>... »

Sans une dualité complémentaire entre les éléments naturels et l'être humain, ce dernier n'arrive pas à prendre place *dans* le territoire, comme on le constate en comparant les discours de White et Metsokosho. Le discours de White, qui favorise à la description du territoire un but existentiel, problématise la prise de parole du sujet dans la région alors que l'éloignement fait des villages, comme l'écrit Pierre Perrault, un « simple nom sur la carte, un nom sans histoire [...] sans nom d'auteur parmi tant d'îles sans nom<sup>160</sup>. » L'insistance mise sur la négation par Perrault dépeint un espace à peine aménagé et corrobore l'impression présente chez White que la Côte-Nord est tout au plus un lieu de transit. N'ayant plus de limites, le territoire bascule dans l'indéterminisme. Conséquemment, les possibilités d'énonciation du sujet littéraire exigent qu'il communique un ensemble de facteurs circonstanciels qui attesteront de sa connaissance du lieu de manière à ce qu'il puisse ensuite se dire *je* dans le territoire : souvenirs, caractéristiques naturelles, noms de lieux, période de l'année, etc. L'effacement du lieu, et par conséquent du sujet, n'est donc pas assuré, mais possible; et la concurrence des modes de focalisation marque une complémentarité fondée sur l'opposition qui oscille, de part et d'autre, entre proximité et éloignement, entre l'être et le non-être, un équilibre entre l'intérieur et l'extérieur.

## 1.2. Écrire l'éloignement

Pour démontrer comment l'idée du lieu qu'est la *Côte-Nord* prend forme en littérature, je suggère que les tensions dans les discours analysés seraient tributaires de la relativité de la notion d'éloignement. Pour le démontrer, j'observerai les groupes de vocabulaire en usage par les auteurs de mon corpus pour écrire le territoire. Je définis les « groupes de vocabulaire » suivant la pensée de Gaston Bachelard qui étudie des

---

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>160</sup> Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1963], p. 62.

ensembles terminologiques de manière à définir des « milieu[x] dynamique[s] polarisé[s] et orienté[s], susceptible[s] de surprenantes variations [...]»<sup>161</sup>. » À cet égard, puisque l'éloignement agit comme une forme d'ambivalence discursive et ontologique variable par laquelle les sujets autoriaux s'affirment, ou non, dans le territoire, décliner les principaux syntagmes par lesquels s'incarne le territoire induit, comme l'indique Fontaine, l'idée qu'il y a plusieurs manières d'être en relation avec le territoire : « Celle-là tu vois, on ne peut pas la mettre dans une boîte et dire que tous les autres sont comme elle. Ou elle comme eux<sup>162</sup>. » Ce procédé, conforme à l'idée du lieu développée par Daniel Chartier, comprend la Côte-Nord « comme une synthèse collective, issue d'un ensemble de synthèses parallèles et individuelles, qui trouvent leur place dans un processus continu d'accumulation et de concurrence des discours<sup>163</sup>. » En ce sens, la Côte-Nord littéraire serait un ensemble de couches discursives divergentes et orientées, mais complémentaires.

Par exemple, on constate que la charge connotative associée à la distance se renverse dans la poésie de Noémie Pomerleau-Cloutier, dans son recueil intitulé *La patience du lichen*<sup>164</sup>. Autrement dit, ce n'est plus par elle qu'est pensé le territoire comme ce lieu caractérisé par « l'absence de toute humanité<sup>165</sup> », mais à partir du territoire lui-même qui fait de la ville et ses institutions des lieux éloignés. Ce faisant, le sujet qui est loin de la Côte-Nord, lorsqu'il en possède des connaissances et une expérience, la percevra selon un rapport de proximité malgré l'éloignement. De surcroît, ce rapport sera reconduit en des termes qui réfèrent à l'intimité : « là où on dit que le vent et les mouches / font la loi / les jeunes fuient / apprendre les villes [...] *I will*

---

<sup>161</sup> Gilles Hieronimus, « Présentation », dans Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », (2020) [1957], p. 13.

<sup>162</sup> Naomi Fontaine, *Shuni*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, p. 64.

<sup>163</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *L'idée du lieu*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2013, p. 18.

<sup>164</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *La patience du lichen*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2021.

<sup>165</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, 1938, p. 155.

*go back home / ton mantra*<sup>166</sup> ». En enlaçant plus d'une voix (narrative et rapportée) dans le territoire par l'énumération de certains éléments de la réalité régionale (le vent, les mouches et le départ des jeunes vers les villes), Pomerleau-Cloutier provoque un glissement dialectique qui oppose la Côte-Nord, en tant que référent symbolisant la *maison*, à un ailleurs (citadin) éloigné. Distinction holistique entre les deux formes d'expressions nord-côtières : la Côte-Nord devient le centre duquel on s'éloigne. Comme l'observe Henri Mitterand à propos de la distribution des champs lexicaux dans l'œuvre littéraire, ce basculement connotatif se fait à partir « [d']ensembles de mots unis dans l'œuvre par des corrélations spécifiques de contenu, c'est-à-dire des modèles lexicaux par lesquels se traduit, dans l'œuvre, une expérience singulière de la réalité<sup>167</sup>. » Or, le traitement de l'éloignement par les auteurs de l'intérieur puise dans l'expérience et les connaissances, personnelles et collectives, d'un *ailleurs* pour reconnaître dans l'*espace* et le *temps* un *chez-soi* dans l'espace littéraire.

En somme, l'éloignement peut être abordé de trois manières différentes lorsqu'elle est expliquée par les groupes de vocabulaires. Les deux premières façons répondent à des opérations sélectives par lesquelles s'exprime un savoir intime, personnel et collectif de la région : la Côte-Nord est le lieu d'où proviennent les discours de l'intérieur, ce qui leur permet de renverser le rapport à la distance. Elles produisent ainsi une tension dans l'espace littéraire entre divers champs d'expression : le *chez-soi*, la Côte-Nord, et un ailleurs. La troisième, qui provoque un emmêlement des champs d'expérience, mène plutôt à une tension géographique entre des lieux éloignés. Le rapport d'opposition et de concurrence qui en découle permet, ainsi, une cohabitation et une superposition discursive de ceux-ci et produit une simultanéité de l'énonciation selon divers lieux.

---

<sup>166</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 231. Les discours rapportés sont indiqués en italique, conformément à la typographie du recueil.

<sup>167</sup> Henri Mitterand, *op. cit.*, 1965, p. 542-544.

### 1.2.1 Le chez-soi et l'ailleurs : illustrer la distance

Dans l'ensemble discursif du corpus provenant d'auteurs intérieurs à la Côte-Nord, celui-ci se caractérise par une écriture de la proximité, mais est engendré par l'éloignement, les auteurs que j'ai sélectionnés (Fontaine, Bacon, Mestokosho, Kanapé Fontaine, Pomerleau-Cloutier et Vigneault) font du territoire le centre à partir duquel le sujet prend parole. Par exemple, Natasha Kanapé Fontaine, que Pierre Rouxel qualifie d'*exilée* de chez elle puisque le « retour chez elle, ce sera[it] encore l'exil, parce qu'elle est maintenant “de la ville”<sup>168</sup>», écrit : « Je me souviens / la vase / pays mien / ma chair<sup>169</sup> » de manière à illustrer le phénomène suivant : même ailleurs, même à travers une double appartenance, d'abord à la Côte-Nord, ensuite à la ville, le discours est tributaire d'une proximité avec le territoire, d'une intimité charnelle avec celui-ci.

À l'instar du discours de l'extérieur qui amplifie l'impression d'éloignement — que le sujet soit sur le territoire ou non —, les discours de l'intérieur conçoivent cette notion à partir de la Côte-Nord. Lorsque Vigneault s'adresse aux morts dans son poème « Aux morts doux morts » de la section « Natashquan » de son recueil, il le fait en interprétant la mort comme un certain éloignement de la vie qui prend forme à partir du point fixe qu'est Natashquan. Conséquemment, il espère « que du moins ma pensée de vous / [s]oit chaude à vos âmes éparées [...] [e]ntre le Petit Havre et l'Anse-aux-Madriers<sup>170</sup> ». Ce que les noms de lieux, se succédant à la fin du poème, permettent de faire, c'est de produire un effet de réel. Concrètement, ils agissent dans la séquence narrative du poème comme des indicateurs d'espace qui cristallisent une connaissance du territoire chez le locuteur malgré l'éloignement potentiel de certains morts comme l'indique le terme *éparées*. Ensuite, ils centralisent une expérience subjective sur la Côte-Nord. Faisant référence à la matérialité du lieu qu'est la Côte-Nord comme

---

<sup>168</sup> Pierre Rouxel, *op. cit.*, 2018, p. 232.

<sup>169</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et bricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2012, p. 13.

<sup>170</sup> Gilles Vigneault, *Poèmes*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « Compact », 2017 [2013], p. 295.

réfèrent principal du poète, les lieux nommés sont géographiquement identifiables. Ils alimentent la proximité et l'intimité qui s'opposent à un ailleurs imposé par la mort, car « [m]ême de loin [...] [j]e retourne au Galet tous les jours<sup>171</sup> ». Ainsi, les déplacements du sujet à l'extérieur du territoire, à l'extérieur de son existence, hors temporalité, hors géographie, sont orientés vers Natashquan et favorisent un mode d'expression régional par lequel cet endroit *hors du monde*<sup>172</sup> en devient le centre. De manière à provoquer un retour vers le territoire d'origine, l'acuité de la conscience culturelle de Vigneault manifeste une logique discursive qui élargit le champ des productions textuelles. En ce sens, la Côte-Nord, perçue comme éloignée et peu habitée par les discours qui lui sont extérieurs dans mon corpus, est habitée, en littérature, par le discours qui rapproche des imaginaires opposés, mais complémentaires, telles la vie et la mort, la campagne et la ville.

Selon cette logique d'opposition, le territoire d'origine, pour qu'il prenne forme dans l'espace littéraire, doit être le corrélat d'un rapprochement entre la nature et la condition d'éloignement du sujet qui se situe, par exemple chez Fontaine, dans un ailleurs urbain qui n'est pas son *chez lui*<sup>173</sup>. À ce titre, lorsque Fontaine évoque dans son récit *Shuni* la réserve de Uashat, elle le fait justement de manière à y situer, comme le fait Vigneault, l'action (passée et future) dans le présent de l'acte énonciatif pour faire de la Côte-Nord un présent infiniment actualisable dans le langage :

Assise en indien, je te dirai comment les perpétuels allers-retours entre la ville et la réserve ont forgé mon appartenance à ma communauté. Tu me diras que tu comprends. Que toi aussi tu as quitté le fleuve et la forêt

---

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>172</sup> Monique Durand, *op.cit.*, 2021, p. 119.

<sup>173</sup> Ce principe détaillé par Renate Eigenbord implique, en études littéraires des Premières Nations, de « rendre compte d'une volonté d'écrire le "chez-soi" » plutôt que d'« écrire en réaction à » une situation extérieure oppressante pour affirmer une voix littéraire singulière à partir d'un lieu défini. Voir Renate Eigenbord, « Colmater les brèches ou résoudre la quadrature de cercle? Une rétrospective », dans Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éd.]. *op. cit.*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 131-149.

enneigée. Nous avons vécu le même déchirement de partir loin de la maison de l'enfance<sup>174</sup>.

Dans cet extrait, Fontaine témoigne d'un arrachement à la source qu'est pour elle la Côte-Nord. Ce faisant, l'idée de l'éloignement, pour permettre d'accéder au lieu d'origine lorsque le sujet en est loin, doit être affiliée à une action mnémonique qui actualise des caractéristiques naturelles de la région. Le fleuve, la forêt et la neige dans le cas présent, en plus des noms de lieux (re)créent dans son discours la Côte-Nord.

Par la suite, ceux-ci agissent dans le récit comme des thèmes *directeurs* autour desquels s'organise un système de sens fonctionnel<sup>175</sup> pour dire l'éloignement de la région dans l'espace littéraire. Il en va ainsi chez Bacon, pour qui la remémoration des ancêtres ouvre une brèche dans l'espace et le temps : « J'ai souvenir de Shuaushemiss / Grand-père chasseur / Je le revois avec son tambour [...] Il me regarde puis éclate de rire / La femme aux cheveux blancs / C'est sa terre de chasse / Couverte de neige<sup>176</sup> » qu'atteint par le souvenir la narratrice. En effet, l'éloignement (spirituel, géographique et culturel), conjoint à une connaissance et une expérience de la nature, s'affirme pour que l'autrice puisse écrire, se remémorant l'espace qui l'a vue grandir : « Je suis la grande lune / Qui traverse le temps / Tourbillon de neige / Je m'affole / Que vive la tradition<sup>177</sup> ». En ce sens, le territoire est décrit par ses caractéristiques naturelles de manière à échafauder, ensuite, une suite logique d'éléments objectifs, observables et quantifiables vers une pratique culturelle et particulière de celui-ci, une pratique charnelle : l'autrice incarne, dans sa corporalité, les éléments naturels énumérés.

Or, les indications d'espace par lesquelles convergent diverses temporalités transcendent les époques et les états (vie ou mort) et génèrent, conjointement, un espace

---

<sup>174</sup> Naomi Fontaine, *Shuni*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, p. 13.

<sup>175</sup> Henri Mitterand, *op. cit.*, 1965, p. 542.

<sup>176</sup> Joséphine Bacon, *Uiesh, Quelque part*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2018, p. 50.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 40.



de reconnaissance et de diffusion transtemporelle<sup>178</sup> par lequel la tradition survit ou, au mieux, vit et continue d'être transmise aux générations à venir. En ce sens, les trois auteurs, Vigneault, Fontaine et Bacon, orientent leurs productions discursives pour qu'elles prennent forme à partir de la Côte-Nord. Ils dictent, ainsi, une appartenance culturelle et personnelle au territoire que corrobore le nom des lieux évoqués alors que l'éloignement prend la forme d'une intimité temporelle et charnelle avec le territoire.

### 1.2.2 Les connaissances nécessaires pour écrire le territoire d'origine

En s'appuyant sur la pensée de Mitterand, qui conçoit les unités lexicales en place dans les œuvres comme des directions techniques qui englobent un thème narratif ou poétique<sup>179</sup>, il est possible de concevoir l'écriture de l'éloignement par les discours provenant de l'intérieur comme la stratification d'une multiplicité de référents liés à divers moments, mais ayant toujours comme point de départ la Côte-Nord et la nature. À titre d'exemple, le récit de Fontaine et la poésie de Bacon se réfèrent à des époques variées qu'elles traitent sur un pied d'égalité avec le présent de l'acte énonciateur. En ce sens, c'est ce que fait Kanapé Fontaine lorsqu'elle affirme que « [n]os fils et nos filles sortiront des réserves / les aïeux sur le dos / les ancêtres à l'oreille / [et qu'ils] marcheront vers le Sud / retracer le Nord<sup>180</sup> ». Son discours se construit selon une concurrence de termes complémentaires qui oriente le propos de la poétesse et produit une opposition entre le Sud et le Nord, le présent et le passé.

Chez Fontaine, cette complémentarité directrice se dévoile à travers les discours qu'inscrivent dans l'espace les déplacements physiques<sup>181</sup> et psychiques, comme on le constate dans l'extrait suivant :

Je ne crois pas te l'avoir dit déjà et c'est un bon moment pour le faire,  
j'aime ma communauté. J'aime les Innus. Mon peuple. Ma nation [...] Ces

---

<sup>178</sup> Claudio Neri, « La diffusion transpersonnelle », *Le groupe. Manuel de psychanalyse de groupe*, Érès, 2011, p. 187-192.

<sup>179</sup> Henri Mitterand, *op. cit.*, 1965, p. 542.

<sup>180</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 65.

<sup>181</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 170.

grands Indiens d'autrefois à la peau rouge, aux cheveux longs et habits colorés, de la prestance dans le regard. Les Innus d'aujourd'hui, ma famille, mes amis<sup>182</sup>.

Dans cet extrait, la voix narrative du récit de Fontaine transcende les époques alors qu'elle se réfère à un ensemble de caractéristiques physiques qui dénote l'intimité ressentie entre la narratrice et son peuple, mais également à des indicateurs temporels comme *autrefois* et *aujourd'hui*. D'abord, la manifestation littéraire de la Côte-Nord, dans cet extrait, se fait de manière culturelle, c'est-à-dire en faisant écho, de manière plus ou moins précise, à ceux qui habitent le territoire, leurs caractéristiques physiques, l'esthétisme de leurs vêtements, leurs noms. Ensuite, l'écriture de la Côte-Nord se fait de manière temporelle et naturelle, en référant à des époques passées ou contemporaines et aux caractéristiques naturelles de la région. Ainsi, le présent de l'acte d'énonciation côtoie un ensemble de stéréotypes dépassés, soit « ces grands Indiens d'autrefois à la peau rouge » tout en rappelant les effets du territoire sur ceux qui y habite comme en témoigne « [l']odeur de femme des bois qui a passé la journée à tremper la babiche<sup>183</sup> » de la grand-mère de la narratrice. Ces deux portes d'entrée vers le territoire, afin de reproduire une réalité régionale dans l'espace littéraire, amorcent un renversement de perspective par rapport à la distance comme une fonction proprement discursive de la dichotomie littéraire nord-côtière, fuir ou habiter la Côte<sup>184</sup>? En effet, comme l'écrit Rouxel, le rapport entre l'habitation de la Côte-Nord et sa fuite est un « déclencheur de mots, d'images et de récits qui viennent transfigurer les expériences racontées ou imagées, pour les rendre plus denses et plus belles<sup>185</sup>. » Dans cet extrait, il met en lumière l'impératif de l'expérience dans l'écriture nord-côtière auquel s'ajoute, dans le cas de Fontaine, celui du savoir, puisque l'expérience n'est pas à elle seule garante d'une écriture juste à propos du lieu<sup>186</sup>. Il faut en connaître

---

<sup>182</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 85.

<sup>183</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 85.

<sup>184</sup> Pierre Rouxel, *op. cit.*, 2018, p. 217.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>186</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *op. cit.*, 2013, p. 18.

les pratiques culturelles, le nom des gens, la topographie, le climat et ses effets sur le corps.

Dans le cas de Bacon, l'impératif de la connaissance dans l'écriture de la Côte-Nord prend la forme d'une figure d'opposition, l'antithèse. Cette figure rhétorique, par laquelle la voix narrative confronte un interlocuteur incarné dans l'un de ses poèmes par la deuxième personne du singulier, permet d'établir une alternance pronominale qui dévoile successivement différentes manières d'appréhender le territoire. Elle écrit ainsi que si « Tu me parles d'étoiles / Je te parle des rivières / Tu me parles d'astres / Je te parle de lacs<sup>187</sup> ». À cet égard, l'alternance entre la première personne du singulier et la deuxième vise à soutenir sa culture et à mettre en place un espace de reconnaissance où cohabitent les savoirs et les différents registres d'expressions du territoire sans préjugés, ni discrimination. Comme le mentionne Jeanette Armstrong dans son article « Les autochtones d'Amérique du Nord. Dépossession et reconquête de soi par l'écriture<sup>188</sup> » à propos des possibilités réparatrices des littératures autochtones face à la colonisation, les différents registres d'expression du territoire ne s'excluent pas, ils se complètent. En ce sens, les connaissances du territoire de la narratrice visent à se rapprocher de la Côte-Nord (dans son cas, le Nitassinan), là où « [n]os pas ont laissé leurs traces<sup>189</sup> » jadis, car, précise-t-elle, « [q]uand je suis dans la ville / [j]e n'entends plus la rivière<sup>190</sup> ». Ainsi, la voix d'énonciation du poème de Bacon se regroupe en un ensemble d'unités lexicales directrices (le présent et le passé, l'ici et l'ailleurs) qui agissent comme la marque d'une connaissance et d'une reconnaissance du territoire. La sélection d'éléments qui réfèrent à la réalité nord-

---

<sup>187</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 74.

<sup>188</sup> Jeannette Armstrong, « Les autochtones d'Amérique du Nord. Dépossession et reconquête de soi par l'écriture », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éd.], *op. cit.*, 2018, p. 25.

<sup>189</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 102.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 110.

côtière converge ainsi dans l'espace littéraire pour exprimer une appartenance culturelle à la Côte-Nord.

En somme, une complémentarité des groupes de vocabulaires caractérise les discours de l'intérieur, notamment ceux de Bacon et Fontaine, en renversant le rapport à la distance. En ce sens, elles produisent un discours par lequel le *chez-soi* nord-côtier prend forme parallèlement à d'autres conceptions du territoire, à d'autres époques et à d'autres lieux, mais s'affirme d'abord par la Côte-Nord. Elles manifestent une divergence focalisatrice et holistique entre les différents modes discursifs : de l'intérieur, la Côte-Nord est un centre pluriel plutôt qu'un tout vague et indiscernable.

### 1.2.3 Une superposition des expériences

Pour répondre, enfin, à l'hypothèse de cette section de mon chapitre selon laquelle les discours de l'intérieur sont tributaires d'un éloignement assuré, mais variable, par rapport à la Côte-Nord, et pour viser à produire une cartographie littéraire du territoire, j'analyserai les champs d'expérience retraçables dans les œuvres de mon corpus, considéré comme un réseau d'espaces combinés inscrit dans la parole<sup>191</sup>. Ainsi, cela pourra illustrer que le chez-soi, lorsque le sujet en est éloigné, est médiatisé par l'expérience d'un ailleurs. Chez Natasha Kanapé Fontaine, par exemple, le paradigme éloignement/proximité prend la forme de l'exil et engendre une tension entre la Côte et sa fuite. J'aborderai cette tension à partir d'extraits de la poésie de Kanapé Fontaine et de Vigneault dans lesquels ces auteurs superposent diverses expériences qui correspondent à des lieux différents. Leur étude permettra d'envisager la Côte-Nord comme le centre axial de l'écriture et d'observer que le discours se construit autour d'une tension géographique reproduite dans l'espace littéraire comme une condition *sine qua non* à la représentation du *chez-soi*, de la Côte-Nord.

---

<sup>191</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 186.

Dans le poème « La marche » de Kanapé Fontaine, le territoire est décrit comme un lieu de nostalgie alors que « l'exil épouse / l'infini du déluge<sup>192</sup> ». État de tristesse et de langueur « causés par l'éloignement du pays natal<sup>193</sup> », la nostalgie imprègne d'abord le discours de la narratrice qui témoigne du caractère intime de son rapport au territoire pour ensuite s'en rapprocher. En utilisant le pronom à la deuxième personne du singulier, elle personnifie le territoire et suggère un lien d'attachement, un rapport d'intimité avec celui-ci qui va jusqu'à s'insinuer en sa chair : « tu te dis sauvage / tu t'insinues en ma chair / dedans<sup>194</sup> ». Or, le terme « exil », dans ce cas, fait implicitement référence à un lieu autre que le lieu d'énonciation du poème de même que la nostalgie témoigne d'un attachement corporel explicite envers la Côte-Nord chez la narratrice qui est loin des « collines et [des] fleuves / levant et couchant / pétris par les Perséides<sup>195</sup> » qui fendent la nuit nord-côtière. Le regard de la narratrice, ainsi ancré dans un lieu autre que la Côte-Nord, est arraché du lieu où elle se trouve pour ensuite revenir sur le territoire d'origine par l'écriture. Kanapé Fontaine consolide ainsi le mouvement de retour *vers* la Côte-Nord observé par Rouxel puisque les héros littéraires « nés sur la Côte-Nord pour la plupart, mais l'ayant quitté, reviennent parfois dans leur région d'origine [...]»<sup>196</sup>. » À cet égard, l'autrice a dû quitter un lieu « x » pour revenir dans l'espace littéraire à la Côte-Nord, ce qui révèle un palimpseste des champs d'expérience implicite et explicite dans le poème où la Côte-Nord et ce lieu autre cohabitent, alors que le corps et le regard s'éloignent.

On retrouve chez Vigneault une oscillation semblable entre l'ici et l'ailleurs, en deux temps. Dans la section « Villes » de son recueil *Poèmes*, le poète est motivé par « la grande quête des plaines, à perte de vie<sup>197</sup> » à partir « à la recherche de [s]on pays

---

<sup>192</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 17.

<sup>193</sup> Dictionnaire Larousse, « Nostalgie » <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/nostalgie/55033#citation>, consulté le 6 février 2023.

<sup>194</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 15.

<sup>195</sup> *Ibid.*

<sup>196</sup> Pierre Rouxel, *op. cit.*, 2018, p. 221.

<sup>197</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 36.

géant<sup>198</sup> ». D’abord, le titre de la section indique que le sujet n’est plus dans son lieu d’origine, Natashquan, mais qu’il fait l’expérience de plusieurs villes. Celles-ci, qui s’opposent, bien qu’elles soient « tout à fait ignorée[s]<sup>199</sup> » et que les rues qui les composent soient floues comme cette « rue à peine esquissée<sup>200</sup> » du poème *Matin*, au lieu d’origine où « la neige était plus blanche / [e]t plus mélancolique aussi<sup>201</sup> » mettent en place un paradigme de cohabitation et d’opposition. L’expression à *perte de vie* dirige, à ce titre, le regard du poète qui se trouve en ville vers ces *plaines* nord-côtière, comme c’est le cas chez Kanapé Fontaine. C’est à partir de ce changement de focalisation que l’ici et l’ailleurs peuvent cohabiter dans un espace de reconnaissance des données empiriques. Le sujet peut ainsi écrire que « [d]ans le noir blessé des néons / [j]e vois la mer<sup>202</sup> » se former. Les termes utilisés se rapportant à une expérience sensible de la nuit urbaine (néon) et de la nature nord-côtière (la mer) permettent de créer, comme le suggère Michel de Certeau, un champ « qui leur sert de “base” et de “théâtre”<sup>203</sup> » où l’ici et l’ailleurs s’organisent de manière successive de sorte à donner à lire le lieu d’origine alors éloigné du sujet.

Kanapé Fontaine et Vigneault, tous les deux originaires de la Côte-Nord, font ainsi cohabiter, dans l’espace littéraire, des éléments référentiels variés qui réfèrent, à la fois, à des champs d’expériences personnelles et communautaires différentes ainsi qu’à plusieurs localités nord-côtières et extérieures à la Côte-Nord : (l’idée de) la ville, Natashquan, le Nitassinan, Pessamit, la rivière Romaine, etc. La Côte-Nord étant le centre à partir duquel prend forme le discours, ils écrivent un ailleurs (la Côte-Nord) qui s’affirme dans son opposition avec un ici (la ville). De cette manière, la notion d’éloignement, nécessaire aux écrits de Fontaine et Bacon pour témoigner d’un savoir (personnel et collectif) propre aux cultures qui habitent le territoire, l’est également

---

<sup>198</sup> *Ibid.*

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>203</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 183.

chez Kanapé Fontaine et Vigneault, cette fois comme lieu d'émergence du discours. Ainsi, l'écriture de la distance, pour Kanapé Fontaine et Vigneault, est corollaire d'une connaissance du territoire de sorte que les sujets auctoriaux stratifient divers champs d'expériences. Le texte se construit, comme le propose Rouxel, « dans une succession de points de repère chronologiques et géographiques qui sont puissamment créateurs d'un effet de réel<sup>204</sup>. » Pour le discours de l'intérieur, la Côte-Nord donc est le centre axial du discours et provoque un renversement de perspective qui l'amène à voir la région comme le point de départ de sa parole.

### 1.3 Altérité de la distance : ce qui est de l'intérieur *et* de l'extérieur

À la lumière de cette complémentarité des champs d'expériences chez certains auteurs intérieurs à la Côte-Nord dans mon corpus, une autre caractéristique de l'éloignement réunit les discours (intérieur/extérieur) selon une mutabilité des points de vue. Roland Barthes précise, à propos du neutre comme ensemble contingent, que le sujet se construit à partir de « certaines limites sociales, idéologiques, névrotiques [par lesquelles le] *je* parle<sup>205</sup> » de manière à produire un effet de convergence et d'altérité entre les couches discursives. En ce sens, l'énonciation du sujet est un point de convergence des formes discursives de l'intérieur *et* de l'extérieur.

Pour répondre à cette problématique, le recueil de poèmes *La patience du lichen* de Noémie Pomerleau-Cloutier permettra d'illustrer une complémentarité entre les modes d'écriture de mon corpus puisque l'auteurice rapporte dans son œuvre les discours de sujets de la Basse-Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent : son discours revêt ainsi certaines caractéristiques des discours de l'intérieur, en rapportant les paroles de ceux qui habitent le territoire, *et* de l'extérieur, en les complétant de sa propre parole. À

---

<sup>204</sup> Pierre Rouxel, « Introduction », dans J[ean]-B[aptiste]-A[ntoine] Ferland, *op. cit.* 2021 [1863], p. xciv.

<sup>205</sup> Je met en italique. Le *je* auquel fait référence Barthes est un « je » générique qui sert à illustrer l'affirmation du *sujet* dans le langage. Roland Barthes, *Le neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Éditions Seuil, coll. « Traces écrites », 2002, p. 72.

cet égard, la théorisation du *neutre* par Barthes sera utile pour comprendre comment le sujet représente un point de convergence des modes discursif alors que l'énonciation « se cherche par rapport au paradigme, au conflit, au choix<sup>206</sup> », comme il le propose en réfléchissant aux champs d'action du neutre. Cette proposition, qui témoigne du caractère adaptatif, mais également conflictuel du discours, sera reprise dans la présente analyse pour démontrer l'hybridité de la voix narrative du recueil.

Or, le facteur mémoriel (personnel et collectif) doit également être pris en compte puisqu'il agit comme un ensemble de références pour les collectivités et les individus, ce qui provoquerait, par voie de conséquence, une compétitivité des discours en place selon le rapport intérieur/extérieur. Par exemple, Fontaine hérite d'un imaginaire nord-côtier. Plus précisément, elle balise son discours de cet imaginaire par lequel prend place le territoire. Pour White, en revanche, ce n'est pas le cas, trop éloigné est-il de cette « région écartée<sup>207</sup>. » L'ensemble des termes directeurs chez White, comme chez Thériault, aplatissent, en ce sens, le territoire – il ne leur est pas accessible alors que tout « s'engouffre [dans les idées reçues et] le courant froid de l'Arctique<sup>208</sup>. » Pour Fontaine, c'est l'inverse. Ce qui semble quantifiable se révèle être sublimé par la conscience d'une filiation mémorielle qui accroît le sentiment d'appartenance du sujet au territoire<sup>209</sup> comme un point de convergence des connaissances présentes et passées. Culminant chez Pomerleau-Cloutier en une cohabitation des dynamiques textuelles de l'intérieur et de l'extérieur, l'hybridation caractériserait l'écriture de l'éloignement.

### 1.3.1 Le sujet tiers : où l'intérieur et l'extérieur se rencontrent

Lorsque la narratrice du recueil de Pomerleau-Cloutier est à Kegaska, sa voix s'amarre à celle des habitants alors qu'elle commente et complète les informations

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>207</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 140.

<sup>208</sup> Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972], p. 16.

<sup>209</sup> Myriam St-Gelais, *op. cit.*, 2022, p. 63.



fournies. Ainsi, lorsqu'on lui confie que « *I call them toys / you know / ski-doo's / four-wheeled trucks*<sup>210</sup> », elle ajoute qu'« aux confins du réseau routier / la liberté sent le gaz<sup>211</sup> ». Cet enchevêtrement des voix caractérise d'abord l'impression de la voix narrative « [d']appartenir, par archipel<sup>212</sup> » à cet endroit qui ouvre la voie vers les villages de l'estuaire du Saint-Laurent. Nous le savons, « la Basse-Côte-Nord [...] a peur de s'éteindre, ni plus ni moins, redoutant qu'il n'y ait plus d'avenir pour ses enfants<sup>213</sup>. » Alors que les départs de la région sont nombreux et que l'accès aux services est difficile, le commentaire de Monique Durand fait écho aux dangers de la fuite soulevée par Rouxel, à la perte potentielle de la mémoire collective qu'une voix hybride permettrait d'endiguer parce que « l'érosion affecte bien plus que le territoire<sup>214</sup> ». De ce fait, en se joignant aux voix présentes sur le territoire<sup>215</sup>, la voix narrative de Pomerleau-Cloutier ne serait *ni* de l'intérieur *ni* de l'extérieur, mais plutôt *de* l'intérieur et *de* l'extérieur à la région qu'elle visite. Elle constitue un point de convergence des formes d'écriture.

Rapporté dans la poésie de Pomerleau-Cloutier, le discours d'un résident de La Tabatière fait part de cette crainte de l'effacement de la collectivité et de la mémoire qui en découle. À ce sujet, son interlocuteur affirme que les jeunes gens quittent leur lieu d'origine sans savoir ce qu'ils laissent derrière : « *they don't realize / what they have here / with the energy of the ocean / and nature and mountains*<sup>216</sup> ». Ce schéma d'opposition, qui se construit à partir du terme *here*, permet ensuite à la narratrice d'affirmer que si certains reviennent, ils le font pour « *semer / la guérison*<sup>217</sup> » de cette déchirure entre les lieux. Or, c'est comme une conséquence de la marque de négation (*don't*) que la nature s'impose dans le poème. En effet, la marque de négation n'est pas

---

<sup>210</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 24.

<sup>211</sup> *Ibid.*

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>213</sup> Monique Durand, *op. cit.*, 2021, p. 129.

<sup>214</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 26.

<sup>215</sup> La linéarité du parcours poétique de l'auteure sera observée au chapitre trois de ce mémoire.

<sup>216</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 148.

<sup>217</sup> *Ibid.*

là « pour en défaire l'existence<sup>218</sup> », celle de l'éloignement, mais plutôt pour en affirmer l'expérience. Son utilisation consolide ainsi la validité du départ tout comme celle du retour alors que « tu enfouis tes paumes / dans les replis de l'humus collectif / pour tout remettre sur pied<sup>219</sup> ». Selon un modèle positif/négatif<sup>220</sup>, l'ici et l'ailleurs sont opposés comme le sont le départ et le retour pour en accentuer la dichotomie. Le terme « here », qui renvoie à La Tabatière, structure géographiquement le poème et les deux voix le composant s'expriment à partir d'un lieu clairement défini grâce au discours de ceux qui habitent le territoire et aux précisions de la narratrice.

L'ailleurs, à l'inverse, est suggéré comme un endroit vague où « tu as cultivé / la furie des savoirs<sup>221</sup> » en laissant derrière la richesse de la nature d'un *ici* suffisant. La position de la narratrice, *neutre* en ce qu'elle permet d'exprimer les expériences opposées de l'ailleurs *et* de l'ici dans le poème, offre une alternative à la stricte affirmation de l'éloignement *ou* de la proximité. Elle montre les zones grises et crée un équilibre où l'un et l'autre s'affirment conjointement dans le texte. Ainsi, lorsqu'un interlocuteur de la narratrice affirme que : « *we went to see all that we didn't have*<sup>222</sup> », elle précise que c'est « la seule fois où tu étais sortie du village<sup>223</sup> », pour aller étudier à Sept-Îles. Il s'agissait, comme l'indique la narratrice, d'un « court voyage / pour apprendre / à naviguer l'eau des villes<sup>224</sup> » avant de revenir, ou de s'éloigner davantage, car « *nous autres / on est loin des yeux / loin du cœur tsé*<sup>225</sup> ». De cette manière, la narratrice, conformément aux principes du *neutre* pensé comme une contingence des formes d'énonciation, s'incarne comme un espace de reconnaissance où la mémoire et les expériences des sujets circulent librement comme les composantes d'un tout.

---

<sup>218</sup> Roland Barthes, *op. cit.*, 2002, p. 32.

<sup>219</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 148.

<sup>220</sup> Roland Barthes, *op. cit.*, 2002, p. 32.

<sup>221</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 148.

<sup>222</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p.145.

<sup>223</sup> *Ibid.*

<sup>224</sup> *Ibid.*

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 143.

Conséquemment, le discours rapporté, dans le cas présent, amène la voix narrative à se positionner à mi-chemin des formes discursives de manière à rendre à la fois compte de la distance, de ce qui est éloigné (dans ce cas, les villages tout comme les villes sont marqués par l'éloignement), et d'un immédiat blessé par l'éloignement. Le discours du poème alterne ainsi entre des précisions de nature topographiques et sociologiques formulées par une voix tierce. En exploitant à des fins collectives la précarité qui « hante [...] la psyché collective<sup>226</sup> » de la région, le discours Pomerleau-Cloutier est à la frontière des modes d'énonciation nord-côtiers : de l'extérieur et de l'intérieur. L'énonciation du sujet fait ainsi vivre la mémoire et empêche l'oubli en assumant une posture discursive où elle rapporte les faits et rend compte de la distance, où elle est à la fois le discours interne rapporté (*ceci*) et le discours externe de la narratrice (*cela*)<sup>227</sup>.

### 1.3.2 La mémoire : du collectif au personnel

Ainsi, comme on vient de le voir, dans certains cas le discours n'est plus perçu comme étant exclusivement de l'intérieur *ou* de l'extérieur de la Côte-Nord, et le sujet peut ainsi prendre place à la frontière des modalités focalisatrices. Pour cette raison, la notion d'altérité sera observé à partir de la mémoire personnelle et collective des sujets pour en dévoiler des tensions, comme c'est le cas chez Fontaine. Lorsque cette dernière se remémore la liberté des ancêtres, libres au point que le vocable *liberté* soit « un mot qui n'existe [...] pas dans ma langue<sup>228</sup> », les savoirs personnels entrent en concurrence avec les savoirs collectifs. À ce titre, la terre des ancêtres, ici le Nutshimit, l'intérieur des terres<sup>229</sup>, et la connotation de liberté qui s'y rattache, serait corollaire des connaissances subjectives du sujet : « J'avais douze ans et aucune réelle conscience de

---

<sup>226</sup> Monique Durand, *op. cit.*, 2021, p. 129.

<sup>227</sup> Roland Barthes, *op. cit.*, 2002, p. 33-34.

<sup>228</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 19.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 25.

ce que j'étais en train de vivre<sup>230</sup>. » Un manque de connaissances sur les matériaux mémoriels collectifs, en ce sens, priverait le sujet des formes propres au lieu.

Dans les premiers chapitres de *Shuni*<sup>231</sup>, Fontaine se rappelle ses ancêtres, « leur savoir-faire [...] la force de leur esprit<sup>232</sup> », en les faisant interagir avec le territoire. Pour ce faire, elle se rappelle que les enfants, « avant de savoir marcher, ils escaladaient les montagnes, traversaient les rivières, arpentaient les lacs gelés, sur le dos de leur mère<sup>233</sup>. » Le territoire, qui servait de maison aux ancêtres, résonne ainsi dans l'esprit de la narratrice comme « une autre époque<sup>234</sup> » qui organise à la fois « la chaleur que deux corps amoureux font naître au milieu des vents glacés<sup>235</sup> » et le langage qui sert à dire ces corps et ce vent dans le présent de l'énonciation. Le matériau mémoriel, dictant la séquence de l'énonciation, est ainsi teinté des connaissances personnelles du sujet de sorte qu'il s'impose « entre un signifiant et ses signifiés, dans un sous-code<sup>236</sup> » donné de manière à sublimer le territoire et en ordonner le caractère symbolique. Or, le territoire n'est pas que la somme des libertés qu'il procure. La narratrice a conscience des « difficultés quotidiennes [de] l'aridité de l'hiver nordique [...] la précarité et la peur<sup>237</sup>. » Cependant, elle le sait *culturellement*, c'est-à-dire selon un imaginaire collectif qui sémantise le territoire de la manière suivante : bien elle n'a pas vécu dans le bois, elle sait la glace et la précarité des lieux nordiques, mais aussi la chaleur et « la douceur du climat sur la peau<sup>238</sup> » et la possibilité d'y faire du ski-doo<sup>239</sup>. Ces éléments, issus d'un héritage culturel, sont tributaires d'une connaissance du territoire d'abord collective et, ensuite, personnelle, qui s'organisent et se complètent selon un rapport

---

<sup>230</sup> *Ibid.*

<sup>231</sup> Il s'agit des chapitres trois à huit.

<sup>232</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 26.

<sup>233</sup> *Ibid.*

<sup>234</sup> « C'était avant les décrets canadiens. L'institution de la loi. Les dialogues de sourds. La réserve comme un évidence. » *Ibid.*, p. 15.

<sup>235</sup> *Ibid.* p. 26.

<sup>236</sup> Henri Mitterand, *op. cit.*, 1965, p. 543.

<sup>237</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 26-27.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 25.

de concurrence et de complémentarité pour stabiliser l'idée du lieu *Côte-Nord* dans le discours de Fontaine<sup>240</sup>.

Quand White, pour sa part, quitte la ville de Québec vers le *Labrador*, sur la Route 175 Nord, il remarque la numérotation des routes. À ce moment, il déclare qu'il aime « cette pure notation mathématique placée entre deux mots lourds de sens. / Le calculable et l'incalculable<sup>241</sup>. » Cette affirmation, positive, révèle néanmoins une simplification du territoire ainsi transformé en une simple matrice offerte, en dépit de sa matérialité, au voyageur. Son idée du territoire n'est pas fautive, le numéro des routes et l'orientation de celles-ci sont, en effet, prédominants sur les panneaux routiers. Cependant, White laisse de côté les noms, eux aussi inscrits sur les panneaux. Il ne garde que le caractère numérique du territoire qui n'indique aucune particularité à propos du lieu visité comme le fait Jean, personnage principal du roman de Thériault pour se rendre chez lui alors qu'il doit « compter huit anses, et la neuvième serait celle-ci<sup>242</sup>. » En ce sens, ils ne questionnent pas, par la suite, ce qu'il y a « entre le discours sur le lieu et l'existence matérielle du lieu<sup>243</sup>. » Ils assoient leur discours sur une observation quantitative plutôt que nominale de sorte à sublimer le territoire par la notation des routes et des anses. Pour eux, la Côte-Nord est le prétexte du voyage, une abstraction, un « territoire où le temps se convertit en espace [...] où le vent souffle, anonyme<sup>244</sup>. » Contrairement à Fontaine qui construit son discours à partir de connotations divergentes qui s'assemblent à travers le caractère mémoriel du territoire, White n'a pas les connaissances nécessaires pour dire ce qu'il voit : « Je ne connais pas le nom indien de ce lac<sup>245</sup> », dit-il, manquant de mots pour communiquer précisément son expérience.

---

<sup>240</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *op. cit.*, 2013, p. 18.

<sup>241</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 35.

<sup>242</sup> Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972], p. 17.

<sup>243</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *op. cit.*, 2013, p. 18.

<sup>244</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 16.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 45.

Conséquemment, le territoire peut être (re)présenté différemment selon la connaissance qu'en possède le sujet. D'une part, les savoirs ancestraux coordonnent, en opposition aux connaissances du sujet, le discours de Fontaine – ce qui génère une hybridation où l'un et l'autre des discours cohabitent ainsi qu'un sentiment d'appartenance au territoire. D'autre part, l'absence de savoir, chez White, efface les traces historiques. Ainsi, la notation des routes circonscrit et restreint sa parole, la positionne à l'extérieur d'un territoire présenté uniformément, sans mémoire.

### 1.3.3 Ne pas s'oublier : transmettre une connaissance du quotidien

Pour terminer ce premier chapitre, il sera question d'observer l'éloignement comme un outil de passation des connaissances collectives pour démontrer l'altérité inhérente à l'acte de transmission. Dans les œuvres de mon corpus, la passation des savoirs se fait généralement par des énoncés qui traitent du quotidien de ceux qui habitent la région<sup>246</sup>, comme c'est le cas chez Pomerleau-Cloutier, lorsqu'il est question de « l'*overtime* des chaloupes / [essentiel] pour alimenter les feux<sup>247</sup> » des maisons et de la résilience qu'il faut pour faire avec « les difficultés de l'éloignement, de l'isolement<sup>248</sup> ». Dès lors, l'accès au territoire se problématise : il est atteignable seulement par le savoir et la mémoire de ceux qui l'ont vécu préalablement. C'est pour cette raison que Pomerleau-Cloutier peut affirmer, à propos de l'une de ses interlocutrices, que « vous aviez peu / vos mains de femmes / des usines<sup>249</sup> », car son interlocutrice avait déjà précisé qu'elle a eu une « *good life / but oh I worked [...] like a bloody dog*<sup>250</sup> ». Chez Fontaine, cela traduit l'exploration de la mémoire collective pour amplifier son expérience (personnelle) du lieu alors que chez Pomerleau-Cloutier,

---

<sup>246</sup> Plutôt que d'aborder les utopies énergétiques, minières et forestières qui ont caractérisé le développement économique et démographique de la région. Voir Daniel Chartier, « La "Côte-Nord" comme discours culturel », *Littoral*, no 1, p. 13.

<sup>247</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 149.

<sup>248</sup> Pierre Rouxel, *op. cit.*, 2018, p. 229.

<sup>249</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 32.

<sup>250</sup> *Ibid.*

la passation des savoirs révèle plutôt une écriture polyphonique où les voix internes et externes au territoire se rencontrent.

Pour les deux autrices, il s'agit d'abord, comme le souligne Myriam St-Gelais à propos de la dialectique oppositionnelle entre l'appartenance au territoire et la tradition chez Fontaine, de réinscrire dans l'époque contemporaine les traditions et les connaissances du territoire pour qu'elles perdurent<sup>251</sup>. En effet, Fontaine, lorsqu'elle se rappelle, s'adressant à son amie Julie, sa première expérience sur le Nutshimit, écrit :

Je revois parfaitement la nuit noire pleine d'étoiles, comme je n'en avais jamais vu, Julie. Elles brillaient les unes à côté des autres et je les contemplais pour la première fois, si nombreuses au-dessus de ma tête. J'ignorais que le ciel pouvait être aussi lumineux dans le désert de l'hiver<sup>252</sup>.

D'une part, la narratrice est dans le territoire. Son expérience est médiatisée par un savoir empirique immédiat. Or, elle s'adresse à autrui. De cette contemplation laconique, elle dit que ses cousines se moquaient d'elle. Comme pour discréditer son sentiment d'appartenance, elles lui disaient qu'elle était « une fille de la ville<sup>253</sup>. » Mais que là, « au centre du monde, [elle savait] qu'elles n'avaient pas tort. Mais aussi qu'elles se trompaient<sup>254</sup>. » Le territoire, dans l'espace littéraire, se dévoile ainsi conjointement au sujet qui réalise son héritage culturel de manière à s'affirmer, comme cela a été démontré, et se rapprocher du territoire malgré l'opposition d'autrui. C'est ce qui lui permet de s'affirmer, d'autre part, en se remémorant ses ancêtres : « Ça me rappelle que je dois mon existence à leur ténacité<sup>255</sup>. » L'expérience décrite se complète ainsi « d'actions organisatrices d'aires sociales et culturelles<sup>256</sup> » favorables à une prise de conscience de la narratrice : l'expérience du lieu réanime un savoir enfoui auquel

---

<sup>251</sup> Myriam St-Gelais, *op. cit.*, 2022, p. 63.

<sup>252</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 26.

<sup>253</sup> *Ibid.*

<sup>254</sup> *Ibid.*

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>256</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 181.

elle n'avait pas accès ailleurs; son discours est le point de convergence de ses expériences personnelles, collectives, présentes et passées.

Chez Pomerleau-Cloutier, le développement de la voix narrative s'organise plutôt de la manière suivante : contrairement à Fontaine chez qui la singularité prend place à partir du collectif, le collectif se manifeste, dans le cas de Pomerleau-Cloutier, à partir de la singularité de la voix narrative. Par exemple, dans la section « Chevery » de son recueil, la première personne du singulier est employée six fois (dont une seule désigne la narratrice) sur quinze poèmes. La diversité des discours rapportés se manifeste, à l'avant-dernier poème de la section, par l'utilisation du pronom *we* qui produit un effet de reconnaissance réciproque des voix rapportées : « *we are / this weird English Newfie place [...] in Quebec / that no one knows / or, cares about*<sup>257</sup> ». L'utilisation de la première personne du pluriel, dont l'unique manifestation se trouve dans ce poème, en anglais, indique une reconnaissance de la collectivité qui s'incarne, en partie, dans la tradition : « vos fils / la cinquième génération / de pêcheurs<sup>258</sup> ». Or, les savoirs qui convergent dans le pronom à la première personne du pluriel s'opposent également à autrui : « il me dit [...] *no one ever comes / thanks you for being here*<sup>259</sup> ». Conséquemment, la passation incarnée dans l'utilisation des pronoms dépeint, comme l'indique Rouxel à propos de la poétique de Thériault, « une Côte-Nord à deux visages : l'une en pleine mutation, encore partagée entre la tradition et la modernité [...] et l'autre qui la vit pleinement, intensément<sup>260</sup> » dans toute sa diversité. Conséquemment, si la superposition des voix consolide le caractère isolé et éloigné de la région, une polyphonie s'y manifeste de manière à faire émaner du singulier le collectif, à décrire le monde environnant à partir de la Côte-Nord et de ceux qui l'habitent dans la multiplicité de leur expression singulière, donc, plurielle.

---

<sup>257</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 82. L'autrice mes en italique.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>260</sup> Jérôme Guénette, Pierre Rouxel et Marie-Ève Vaillancourt, « Introduction », dans *La Passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc, coll. « Les cahiers du Grénoc », 2012, p. XXVII.



En somme, les deux autrices contextualisent un ensemble de facteurs relationnels qui situe les discours par rapport au territoire de la manière suivante : Fontaine possède un héritage collectif qui lui assure une affirmation de soi par la collectivité alors que Pomerleau-Cloutier manifeste une reconnaissance du collectif dans le singulier. La passation du savoir stabilise, ainsi, le récit comme une structure d'actions opératoires qui dépend de la collectivité et s'organise en opposition à autrui.

L'idée de l'éloignement est une notion variable, et constitutive des discours de la Côte-Nord, mais son impact n'est pas absolu. Elle implique un nombre de facteurs transitifs qui en augmentent ou en diminuent l'impression discursive. La capacité du sujet à rendre compte de la nature environnante influence ainsi sa position par rapport au territoire : s'il arrive à l'écrire, la distance est réduite. En revanche, s'il n'y arrive pas, il reste à l'extérieur du territoire qui semble s'effacer tout comme le sujet qui devient, *ipso facto*, moins perceptible. Ainsi, la conception intérieure/extérieure du territoire, si elle repose d'abord sur l'origine des auteurs, prend en compte une variété de facteurs thématiques et syntagmatiques qui modulent deux conceptions de l'espace nord-côtier : pour certains, le discours vient de la Côte-Nord, pour d'autres, il s'agit de l'ailleurs. En permettant de superposer divers champs d'expériences, ces divergences de focalisation médiatisent le sentiment d'appartenance et d'éloignement. De même, elles permettent une cohabitation d'au moins deux imaginaires (nord-côtier et urbain) de sorte que le chez-soi s'incarne par l'écriture d'un ailleurs qui le transporterait avec lui; décontextualisant un ensemble de facteurs relationnels collectifs et personnels. Enfin, l'analyse de la notion d'éloignement démontre qu'elle agit comme un point de convergence des formes discursives qui caractérise cette littérature régionale. Le sujet pouvant être à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, il a recours à des modalités d'écriture divergentes de manière à se positionner entre les deux, ce que fait Pomerleau-Cloutier : ce qui lui est extérieur ne l'est pas exclusivement, et inversement, tout comme les connaissances personnelles du sujet s'opposent aux connaissances culturelles de manière à stabiliser, chez Fontaine, l'idée qu'elle se fait de la Côte-Nord.

## CHAPITRE II

### UNE PRATIQUE DE L'ESPACE : FRONTIÈRES, LIMITES ET CORPORALITÉ

La topographie de la Côte-Nord et son nom, qui constituent autant d'éléments historiques et sémiotiques variables<sup>261</sup> selon l'historien et géographe Henri Dorion, préservent, en littérature, l'ambiguïté associée à un territoire éloigné où l'on peut aussi se sentir chez soi, selon le point de vue. Pour cette raison, et pour répondre à l'hypothèse générale de ce mémoire qui propose que la Côte-Nord soit un lieu de tension en littérature, j'observerai, dans ce chapitre, les différents discours de mon corpus selon qu'ils incarnent une dichotomie entre des formes différentes : géographiques et corporelles, urbaines et régionales, intimes et générales<sup>262</sup>. La notion d'éloignement, développée comme une stratification et une cohabitation des champs d'expériences, de connaissances et des imaginaires de référence, prendrait forme, et ce de manière successive, à partir des caractéristiques corporelles des sujets, mais aussi à partir des caractéristiques naturelles du territoire de manière à ordonner le discours du sujet conformément à une pratique de l'espace. Par exemple, pour Natasha Kanapé Fontaine, il faut se placer *in situ* « entre ciel et terre / arbres et racines<sup>263</sup> » pour consolider le rapport entre l'être et le territoire. Une fois les éléments contextuels topographiques posés, ce lien d'abord matériel devient ensuite « ce lien charnel<sup>264</sup> » avec la terre, comme l'écrit à son tour Rita Mestokosho. Ainsi, la relation entre le lieu

---

<sup>261</sup> Henri Dorion, *La frontière Québec – Terre-Neuve*, cité par Mgr René Bélanger, « Le comte Henry de Puyjalon, 1840-1905 [sic] », *Saguenayensia*, vol. 8, no 5, 1966, p. 99.

<sup>262</sup> Ce rapport d'opposition, qui se construit dans l'espace littéraire comme une complémentarité des champs d'expérience et d'expression, découle des tensions observées par Pierre Rouxel entre un *ici* et un *ailleurs*. Voir Pierre Rouxel, « Fuir la Côte ou l'habiter? », dans Jan Borm et Daniel Chartier [dir.], *Le froid. Adaptation, production, effets, représentations*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2018, p. 229-230.

<sup>263</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et bricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « poésie », 2012, p. 23.

<sup>264</sup> Laure Morali [dir.], *Aimititau! Parlons-nous!* Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Legba », 2017, p. 58.

et le sujet, produit d'un réseau d'associations littéraire, spatial et temporel, dévoile les éléments frontaliers et limitrophes du lieu et ce qui permettrait de les dépasser.

D'abord, le réseau d'associations terminologiques induit par la relation physique entre le territoire et le sujet complexifie l'utilisation de certains termes. Ceux-ci, composés d'au moins deux imaginaires distincts, l'urbanité et la nature (nord-côtière), supposent un rapprochement d'éléments opposés. Pour cette raison, chez Gilles Vigneault et Natasha Kanapé Fontaine, un enchevêtrement du naturel et du physique se produit alors que les villes, pour Vigneault, engendrent une filiation matérielle entre le territoire et la présence du sujet dans celui-ci, ce qui évite l'ambiguïté du changement du sujet au *je*. À cet effet, il précise que les villes, par « leurs coquilles d'eau / [d]'un seul regard / [m]'ont redonné la mer<sup>265</sup> ». Inversement, lorsque Kanapé Fontaine rappelle sa « mémoire traînée dans le sable<sup>266</sup> », elle fusionne avec le territoire alors que sa hanche devient « hanche-rivage<sup>267</sup> ». Or, dans les deux cas, le caractère double des imaginaires entraîne une altération des formes territoriales et corporelles qui diffère chez les deux auteurs. Le territoire s'incarnerait ainsi, pour Vigneault, par le corps et, inversement, le corps se manifesterait, chez Kanapé Fontaine, par le territoire comme un renversement des valeurs de grandeurs allant du grand vers le petit et du petit vers le grand.

Dans un deuxième temps, la reconfiguration du territoire manifeste un *chez-soi* dans l'écriture. Pour Renate Eigenbrod, ce concept présente d'abord une résurgence du lieu dans les littératures autochtones en permettant de retourner à un « chez-soi » quand le sujet ne s'y trouve pas<sup>268</sup>. Conçu ainsi en fonction d'un ailleurs, le chez-soi littéraire, dans le cas présent, posséderait certaines caractéristiques de la Côte-Nord et d'un lieu

---

<sup>265</sup> Gilles Vigneault, *Poèmes*, Montréal, Boréal, coll. « compact », 2017, p. 53.

<sup>266</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 62.

<sup>267</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>268</sup> Renate Eigenbrod, « Colmater les brèches ou résoudre la quadrature de cercle? Une rétrospective », dans Jeannotte, Marie-Hélène, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éds.], *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 131-149.

autre. Par exemple, lorsque Joséphine Bacon se trouve au parc Molson à Montréal et qu'elle entend le bruit des véhicules d'urgence, cette manifestation sonore lui offre la possibilité de retourner, immédiatement, « aux bruits qu'[elle] aime / [l]a parole des aînés / [l]es vibrations de la terre<sup>269</sup> », dans son lieu d'origine. Les bruits de la ville cohabitent ainsi avec ceux des ancêtres en formant un espace tiers inédit qui rapproche, par la connaissance d'imaginaires différents, des lieux éloignés. Cependant, les éléments de référence liés à la ville et à la Côte-Nord restent distincts en ce qu'ils font référence à des lieux différents. Comme le précise Bacon : « Dans cette ville / [j]e suis l'humain / [d]u moment<sup>270</sup> » nulle part ailleurs. La structure même des expressions poétiques empêcherait donc un amalgame entre les différents lieux écrits. Selon Gaston Bachelard, cette inadéquation pose une limite à la reconfiguration des formes géographiques, puisque les auteurs se réfèrent à ce que ce dernier appelle des *espaces de langage*<sup>271</sup>. Enfin, la notion d'écart entre un ici et un ailleurs produirait une multiplicité des points de vue ayant, chacun d'entre eux, leur temps d'énonciation, sur le territoire et dans l'espace littéraire. En ce sens, les auteurs établissent des distinctions propres au cheminement personnel de chacun comme une intériorisation des éléments frontaliers du territoire : « Tu parles des cieux / [j]e te parle de la terre<sup>272</sup> », écrit Bacon. Conséquemment, le sujet perçoit le territoire de manière personnelle tout en respectant l'interprétation qu'en fait autrui<sup>273</sup>. Chez Fontaine, pour qui « le nationalisme québécois a forgé [son] esprit d'appartenance à [sa] culture<sup>274</sup> », le territoire n'est donc pas le produit d'un regard unique. La conception du *chez-soi*, tributaire d'un écart entre l'ici et l'ailleurs, se manifeste à travers une pluralité d'interprétations qui efface les

---

<sup>269</sup> Joséphine Bacon, *Uiesh, Quelque part*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2018, p. 20.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>271</sup> Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 2020 [1957], p. 41.

<sup>272</sup> Joséphine Bacon, *op.cit.*, 2018, p. 74.

<sup>273</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « essais », 1980, p. 190.

<sup>274</sup> Naomi Fontaine, *Shuni*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, p. 141.

généralisations et dévoile la collectivité de manière successive et concurrentielle, mais complémentaire.

## 2.1 L'espace combinatoire : un lieu dans un autre

J'aborderai, pour débiter ce chapitre, la dichotomie entre l'ici et l'ailleurs pour démontrer que celle-ci, perçue comme une forme d'altérité par laquelle le sujet se définit en fonction de ses différences, mais également de ses ressemblances avec autrui<sup>275</sup>, reconduit un enchevêtrement d'espaces inédits, topographiques et morphologiques, tel que je peux l'observer dans mon corpus. Le territoire et le sujet, comme c'est le cas chez Kanapé Fontaine, semblent ainsi inséparables alors que les capacités de l'un à se dire reposent sur celle de l'autre à pouvoir être dit : « Elle sera debout / devant les machines / mystère territorial / une brise / effleurera vos nuques / c'est du vent dans ma tête, direz-vous<sup>276</sup>. » Le territoire, dans l'espace littéraire, se manifeste donc conjointement au corps du sujet. Dans son article « Fuir ou habiter la côte? » Pierre Rouxel décrit ce phénomène comme un déchirement. Selon lui, « les auteurs nord-côtiers d'aujourd'hui sont [...] écartelés entre les origines, la Côte et le froid, et l'ailleurs<sup>277</sup> ». Ce déchirement apparaît dans mon corpus comme une *tension* qui amène le sujet à concevoir les formes territoriales comme un matériau malléable.

Pouvant être analysée, d'abord, de manière philosophique, l'altérité se conçoit à partir de la reconnaissance des différences dans une dialectique bidirectionnelle qui restitue au cœur des dissemblances certaines ressemblances. Pour cette raison, lorsque Vigneault écrit ce « Pays du fond de moi<sup>278</sup> », il écrit le territoire à partir de son corps pour en faire une *partie* de ce dernier. L'altérité amènerait, ainsi, à « contester la stabilité et la vérité de la coïncidence de soi<sup>279</sup> » de manière à (re)définir une matérialité

---

<sup>275</sup> Sylvie Courtine-Denamy, « Altérité », dans *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Albin Michel, coll. « Encyclopaedia universalis », 2006, p. 62.

<sup>276</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 21.

<sup>277</sup> Pierre Rouxel, *op. cit.*, 2018, p. 229.

<sup>278</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 301.

<sup>279</sup> Sylvie Courtine-Denamy, *op. cit.*, 2006, p. 62.

donnée (le corps du sujet) à partir d'une matérialité autre (le territoire). Cette définition de l'altérité, qui déstabilise, chez le poète de Natashquan, l'espace ordonné du territoire à partir de la corporalité du sujet pour former un espace nouveau, est le gage d'une muabilité apparente où « [n]ul ne franchit jamais / [d]'autre frontière / [q]ue [...] tes mirages<sup>280</sup> ». Cet espace nouveau, par conséquent, se construit à partir d'une sélection d'éléments plus ou moins précis et détaillés du territoire et du corps du sujet. Inversement, le corps du sujet peut, ensuite, se fondre *dans* le territoire. On lit ainsi chez Kanapé Fontaine ce vers qui fait du sujet une continuité du territoire : « je suis / Femme-terre / Innu Ishkueu<sup>281</sup>. » C'est le corps, à l'instar de chez Vigneault, qui est ici affecté par le territoire. La Côte-Nord, chez eux, est donc une matière malléable qui offre la possibilité de produire des espaces nouveaux à partir de ce qui est *ici* (la corporalité du sujet) et *ailleurs* (le lieu).

Enfin, la reconfiguration du territoire varie également en fonction de l'héritage culturel des sujets. Pour Fontaine, qui est issue de la communauté innue, ce principe de cohabitation de formes est le produit d'une distinction qui l'amène à croire, comme elle l'écrit dans son récit *Shuni* : « moins au métissage des cultures qu'au reflet de soi dans l'autre. Le métissage comme un ensemble flou de pratiques culturelles prises ici et là qui parfois mènent les individus à renier leur héritage<sup>282</sup>. » Or, cette tension culturelle se développe, comme l'indique Pierre Frenette à propos du découpage démographique nord-côtier, « dans le respect du sentiment d'appartenance de chacun<sup>283</sup> », ce qui permettrait de mieux comprendre, dans ce cas, la représentation de la Côte-Nord dans les discours de l'intérieur provenant de cultures différentes.

---

<sup>280</sup> Il s'adresse à ce pays qu'il localise au fond de sa personne. Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 301.

<sup>281</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 75.

<sup>282</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 142.

<sup>283</sup> Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les 9 régions du Québec », 1996, p. 434.

### 2.1.1 Le territoire dans le corps

L'identification du sujet au territoire, lorsque médiatisé par le geste d'écriture, est tributaire d'une lecture du lieu, des événements et du corps de manière à en produire une interprétation particulière. Le geste d'énonciation d'auteurs dont les discours sont intérieurs à la Côte-Nord, comme c'est le cas pour Vigneault, doit favoriser une intégration des formes territoriales (géographiques et topographiques) dans le corps du sujet pour produire un espace nouveau. À ce titre, alors qu'il est témoin d'une tempête hivernale, Vigneault y perçoit le for intérieur de son être : « Givres verglas et giboulées / Grésils vivants frimas glaçons / Vous êtes mon âme échappée / Par les carreaux de ma chanson<sup>284</sup> ». D'abord, la tempête s'intègre au corps de sorte à devenir une partie du sujet – ici, son âme. C'est ce qui l'amène, par la suite, à reconnaître qu'il a tiré de cette poudrière « [l]es lieux de calme de [s]on cœur<sup>285</sup> » de manière à intérioriser différents facteurs météorologiques. D'après Bachelard, l'immensité, en littérature, est corrélative de l'intimité. En effet, l'inversion des valeurs de grandeur qu'il présente dans *La poétique de l'espace* suggère que l'immensité soit « une conquête de l'intime. La grandeur progresse dans le monde à mesure que l'intimité s'approfondit<sup>286</sup>. » Dans le cas de ces vers de Vigneault, la tempête qui symbolise l'âme du poète favorise un passage du territoire au corps; c'est-à-dire du général à l'intime.

Dans le deuxième poème de la section intitulée *Villes* de son recueil, Vigneault inverse les perspectives de grandeurs en employant le néologisme « homilières<sup>287</sup> ». Composé des termes « hommes » et « fourmilière », il rapproche, d'une part, deux mots liés à deux syntagmes différents (la ville et la nature). Le terme compare, de manière symbolique, l'habitation du sol par les fourmis à l'habitation des villes par les humains. Or, le passage de la ville à la fourmilière est graduel. L'inversion des valeurs

---

<sup>284</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 319.

<sup>285</sup> *Ibid.*

<sup>286</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 273.

<sup>287</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 36.

de grandeur n'étant possible que par anticipation et à des échelles différentes<sup>288</sup>, le poète écrit « que les villes ne *seront* plus que de vieilles cicatrices d'anciennes homilières<sup>289</sup>... » L'emploi du futur simple actualise, en ce sens, un temps à venir dans le présent de l'énonciation en réduisant graduellement l'immensité des images employées. À partir de la ville, Vigneault observe l'humain pour finalement se pencher vers les fourmis et suggérer une gradation vers le petit.

À la fin, c'est la fourmilière qui fait la ville, comme « c'est le pépin qui fait la pomme<sup>290</sup> » chez Cyrano de Bergerac. Cette image, étudiée par Bachelard pour qui les images poétiques de grandeur convergent vers l'intimité, témoigne « [d']une inversion totale. L'esprit qui imagine suit ici la voie inverse de l'esprit qui observe<sup>291</sup>. » S'opposant aux « dunes bâties chez moi par des saisons entières de vent d'est et de falaises rouges qui boivent les soleils couchants<sup>292</sup> », les images de l'urbanité dans le poème sont réduites progressivement jusqu'à faire abstraction du milieu environnant: « J'ai quelque part au fond de moi / le doux regret d'une maison<sup>293</sup> », écrit Vigneault. Il reste, en ce sens, seulement l'humain devant ce que Bachelard appelle « l'*immensité intérieure* qui donne sa véritable signification à certaines expressions touchant le monde qui s'offre<sup>294</sup> » à sa vue. En ce sens, la ville devient, dans l'espace littéraire, une structure liée à la corporalité du sujet. À cet égard, le sujet du poème de Vigneault modifie la structure du territoire en agençant l'idée de la ville à la représentation littéraire de son corps. Dans un extrait de la chanson intitulée « J'ai mal à la terre », Vigneault cristallise cette inversion des valeurs de grandeur alors qu'il médiatise, par le biais de son intimité, la grandeur de l'océan : « J'ai mal à la terre / Mal aux océans / Mal à mes artères / Aux poissons dedans / Mon ventre n'est plus qu'un cratère / Géant

---

<sup>288</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 220.

<sup>289</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 36. Je mets en italique.

<sup>290</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 223.

<sup>291</sup> *Ibid.*

<sup>292</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 36

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>294</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 261. L'auteur souligne.



/ Béant / J'ai mal à la terre<sup>295</sup> ». Ainsi, la topographie du territoire s'en voit modifiée : les poissons nagent dans les artères du sujet en qui l'océan prend la forme des vaisseaux sanguins. La succession des termes « artères » et « poissons » est sous-entendue dans ce passage d'une forme à l'autre en attribuant à l'océan les caractéristiques des veines où désormais nagent les poissons.

En somme, les formes s'emmêlent et l'espace perçu n'est plus simplement la ville ou la campagne, tout comme le corps n'est plus seulement la matérialité directe de l'expérience humaine. Les limites de l'espace environnant sont redéfinies et s'en suit une modification du territoire dans l'espace littéraire. Ces limites ne sont donc plus exclusivement celles d'une ville conventionnelle ni celles de la mer, mais bien celles d'une ville unifiée à ses habitants, tout comme la mer épouse la trajectoire des veines du narrateur.

### 2.1.2 Le corps dans le territoire

Inversement, l'intériorisation des formes territoriales, comme processus de renversement des valeurs de grandeurs, peut être conçue de la manière suivante : de l'intime vers le grand. Chez certains auteurs originaires de la Côte-Nord, comme Kanapé Fontaine, ce serait le corps, c'est-à-dire l'intime, qui serait imbriqué dans le territoire de sorte à produire un rapport petit/grand bidirectionnel qui modifie la corporalité des sujets qui deviennent, par exemple, des « amphibiens nouveaux / [à] l'humanité estropiée<sup>296</sup> ». Plus précisément, le corps du sujet se trouve altéré par le territoire, de sorte que son « empreinte / [devienne] chemins d'asphalte<sup>297</sup> » et que l'aube pende à ses seins<sup>298</sup>. La reconfiguration spatiale, chez Kanapé Fontaine, serait donc possible, d'abord, par une (re)connaissance du territoire qui permettrait de modifier, ensuite, le corps du sujet.

---

<sup>295</sup> Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*, Paris, L'archipel, 2008, p. 403.

<sup>296</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 65.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>298</sup> Elle écrit « l'aube que j'imagine / pendre à mes seins ». *Ibid.*, p. 48.

Dans son recueil *Bleuets et abricots*, Kanapé Fontaine énumère certains éléments observables du territoire afin de rendre compte de la matérialité du lieu et de la disposition des éléments dans l'espace. Conformément au mouvement propre à l'inversion des valeurs de grandeur développée par Bachelard, ceci permettrait d'amorcer un passage de l'intime au général qui modifierait le corps du sujet<sup>299</sup>. Il y a, écrit-elle, « les chevaux et les cerfs<sup>300</sup> », mais aussi les bisons qui courent « à nouveau sur les terres<sup>301</sup> », le fleuve et les « Perséides / promesses de l'aube<sup>302</sup> ». Le procédé d'énumération contextualise ainsi le lieu d'énonciation du poème. Comme l'indique Bachelard à propos du caractère expansif de l'espace en poésie, décrire le territoire « serait d'abord une obligation à le dessiner, à l'investir de limites dans l'espace *extérieur*<sup>303</sup>. » En ce sens, ce n'est qu'une fois les éléments contextuels posés dans le poème que la poétesse émergerait ensuite du territoire, « femme entre la Lune et le Soleil / femme entre la Terre et le Ciel<sup>304</sup> » sensible à la « neige solide et blanche / qui endort et la terre et sa chevelure<sup>305</sup> ». À ce titre, chacun des éléments énumérés dans le poème marque un degré d'interaction plus étroit entre le territoire et le sujet alors que le corps de ce dernier est magnifié par la nature nord-côtière qui devient le médiateur de la relation du sujet avec la terre. Comme le démontre cet extrait du poème de Kanapé Fontaine, le sujet refuse ainsi d'être nommé autrement qu'en fonction de son appartenance au territoire : « les missionnaires me disaient Montagnaise / moi je me dis femme-territoire<sup>306</sup> ». Ce faisant, Kanapé Fontaine impose des limites nouvelles à son corps, celles du territoire et « ensemble [ils] s'ordonnent, grandissent<sup>307</sup>. »

---

<sup>299</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 275.

<sup>300</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 19.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>303</sup> Gaston Bachelard, *op.cit.*, 2020 [1957], p. 279.

<sup>304</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 22.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>307</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 279.

Conséquemment, l'autrice modifie sa corporalité en la juxtaposant à la matérialité du territoire, passant du petit au grand.

En ce sens, la poésie de Kanapé Fontaine témoigne d'une relation sensible au lieu qui engendre des modifications morphologiques. En rejetant la dénomination passée imposée à sa collectivité (et à sa personne) pour en choisir une autre qui lui convient mieux<sup>308</sup>, son corps se modifie. Selon une progression des éléments de grandeur qui produisent un effet d'amplification<sup>309</sup>, elle en vient à posséder certaines caractéristiques du territoire. En effet, son corps, au fil des vers, se fond à la nature environnante : « mes montagnes t'enseigneront l'avenir<sup>310</sup> », écrit-elle. À cet égard, la corporalité du sujet s'enrichit de facteurs spatialisant reconduits par le déterminant possessif « mes ». La morphologie du sujet se trouve donc être affectée par le territoire de la manière suivante : en s'attribuant certaines caractéristiques du territoire pour s'écrire en dehors des limitations physiques qui restreignent sa capacité de locution, le sujet se définit à partir de son appartenance au lieu<sup>311</sup>.

Kanapé Fontaine propose ainsi un maillage matériel qui permet de dégager le corps de ses limites en travaillant à partir de celles du territoire. Relation bidirectionnelle du grand vers le petit et du petit vers le grand, les propriétés de l'un peuvent être attribuées à l'autre. La voix narrative chez Kanapé Fontaine n'est pas seulement une femme dans un territoire ou un territoire sur lequel est présente une femme, mais un amalgame des deux. L'écriture du corps, en fonction de la matérialité du territoire, nécessite donc une connaissance empirique du territoire afin de constituer, comme l'explique Michel de Certeau à propos du déplacement comme récit, « de plus

---

<sup>308</sup> Elle se dit femme-territoire plutôt que Montagnaise.

<sup>309</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 279.

<sup>310</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 20.

<sup>311</sup> Jeannette Armstrong, « Les autochtones d'amérique du nord. Dépossession et reconquête de soi par l'écriture », dans Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éds.], *op. cit.*, 2018.

en plus complexifié, un réseau de différenciations, une combinatoire d'espaces<sup>312</sup> » où se rencontrent à la fois le lieu d'habitation et l'être humain qui l'habite.

### 2.1.3 Divergences culturelles et historiques : Innu et Québécois

Le remaniement des formes territoriales et corporelles engendré par la notion d'éloignement dévoile donc deux mouvements opposés, mais complémentaires : du petit vers le grand et du grand vers le petit. Or, les différentes lectures de l'espace par Vigneault et Kanapé Fontaine qui permettent cette inversion des valeurs de grandeur font référence à des expériences distinctes. D'une part, chez Vigneault, au moins deux éléments différents, matériels ou géographiques, cohabitent dans l'espace littéraire comme le sont, dans le poème « Pitre », « la ville [...] [et] toutes les îles / [s]ur toutes les mers du ciel<sup>313</sup> » par lesquels il est possible de reconnaître une expérience de la ville et de la Côte-Nord. D'autre part, chez Kanapé Fontaine, l'écriture permettrait plutôt de dépasser les limites imposées par la colonisation afin de reprendre le contrôle de soi et de son territoire pour « lui redonner son histoire<sup>314</sup> » et son nom. Selon l'essayiste Warren Cariou, « la poésie des écrivains autochtones peut faire en sorte que l'on reconnaisse leur présence [...] que les voix et les visages autochtones ne soient plus ignorés<sup>315</sup>. » Dès lors, la distinction entre les deux auteurs se justifie en fonction du geste d'écriture de chacun qui prend la forme d'une affirmation personnelle et collective.

Dans son article sur le froid, intitulé « Poétique du froid sur la scène contemporaine », Françoise Gomez démontre que celui-ci possède une valeur initiatique<sup>316</sup>. Autrement dit, le froid est caractérisé, selon Gomez, par un principe de

---

<sup>312</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 186.

<sup>313</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 56.

<sup>314</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 78.

<sup>315</sup> Warren Cariou, « À l'extrême marge : la poésie autochtone en tant que résurgence du lieu », dans Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éds.]. *op. cit.*, 2018, p. 235.

<sup>316</sup> Françoise Gomez, « Poétique du froid sur la scène contemporaine. », dans Borm, Jan et Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 321.

progression. Chez Vigneault, ce phénomène traduit, d'abord, une sélection qui, plutôt que d'exiger un choix entre une expérience et une autre, fait cohabiter la réalité urbaine de « ce bureau qui ouvre à neuf heures / neuf heures précises<sup>317</sup> » et les éléments naturels que sont « les lacs, les blés et les moraines<sup>318</sup> » dans l'espace littéraire. Conformément à la progression sous-entendue par la valeur initiatique des écrits nordiques, les éléments territoriaux sélectionnés se manifestent de manière successive afin que le sujet puisse « un jour [...] prendr[e] toutes les mains que m'ont tendues tant d'arbres et [...] mettr[e] enfin mes ailes de fierté<sup>319</sup> » et voler au-delà des villes. Or, le rapprochement, dans l'espace littéraire, d'éléments associés à l'urbanité (le bureau) et à la nature (les lacs et les arbres) ne permet pas seulement d'*essentialiser* deux expériences distinctes, « mais à mieux mettre en valeur leur point de vue<sup>320</sup> » respectif dans un espace partagé et engagé, comme le propose Gomez. Dans le cas de Vigneault, mettre l'accent sur des champs d'expériences opposées (la ville et la Côte-Nord), comme le font certains auteurs contemporains qui, à force « répétition compulsive des mots du froid [produisent] un effet d'obturation verbale, qui mime, par sa masse, l'épaisseur infrangible de la glace<sup>321</sup> », est ce qui permet de faire du lieu d'énonciation un espace inédit et tributaire d'une sélection opérée par le sujet, donc d'une interprétation du lieu et d'une orientation du discours.

En ce sens, l'analyse des perspectives de grandeurs dans les œuvres de mon corpus permet de mettre au jour, par les textes de Vigneault et de Kanapé Fontaine, des lectures différentes de la Côte-Nord par deux auteurs qui en proviennent. À travers la distinction des formes géographiques, culturelles et sociales, les auteurs construisent, ensuite, des combinaisons de lieux éloignés et opposés dans l'espace littéraire qui

---

<sup>317</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 36.

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>320</sup> Françoise Gomez, *op. cit.*, 2018, p. 321.

<sup>321</sup> *Ibid.*

réévaluent certaines composantes discursives constitutives de l'idée du lieu<sup>322</sup>. En effet, bien que Kanapé Fontaine sache que l'« histoire se répètera<sup>323</sup> », elle assure l'importance d'écrire pour se dire soi et « pour dire les autres<sup>324</sup> » également. Or, l'historicité de son poème, en raison des conjectures politiques et culturelles liées à l'occupation de la Côte-Nord par la nation innue, connote son propos. En effet, loin maintenant « la décennie 1970 [où] la mémoire de la spoliation était encore vive<sup>325</sup> », le geste poétique permet au sujet de se dire, lui et sa culture, et de faire comprendre que s'il « reste bien des préjugés, bien de la discrimination et encore beaucoup de racisme<sup>326</sup> », la littérature peut donner, comme le précise Cariou, « les outils pour voir au-delà des frontières que la colonisation a mises en place<sup>327</sup> ». En ce sens, l'écriture de Kanapé Fontaine cherche à prendre place dans le territoire, « vêtue de ses habits de lichen / vêtue de ses traditions / vêtue de son tambour intérieur<sup>328</sup> » pour le nommer : « Mes descendants diront / Nitassinan<sup>329</sup> ». Ainsi, l'écriture chez Kanapé Fontaine est le produit d'un geste géopolitique nécessaire à la mise en place d'un espace de reconnaissance entre les différentes interprétations historiques et géographiques, personnelles et collectives, du territoire.

Conséquemment, le remaniement littéraire des lieux à partir d'un investissement physique du sujet dévoile une prise de position d'abord corporelle puis topographique et, finalement, sociale et politique. Le geste discursif (ré)organise ainsi l'espace du territoire à partir du corps du sujet ou encore, et inversement, à partir du territoire de manière à dégager le corps de ses propres limites et contraintes. Ces

---

<sup>322</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *L'idée du lieu*, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2013.

<sup>323</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 17.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>325</sup> Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur : hommage à mes amis Innus*. Montréal, LUX, 2017, p. 292.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>327</sup> Warren Cariou, *op. cit.*, 2018, p. 235.

<sup>328</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 20.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 78.

mouvements se traduisent de la manière suivante : de l'intime vers le général et du général vers l'intime. En ce sens, Kanapé Fontaine use de termes connotés qui renvoient à une expérience collective, alors que Vigneault intériorise des espaces habités par la collectivité. Dans les deux cas, la ville et la Côte-Nord sont présentes, mais incarnent des héritages culturels différents. L'espace littéraire devient ainsi un tiers, un espace de reconnaissance où des lieux se dévoilent successivement à la corporalité, aux expériences et aux connaissances du sujet.

## 2.2 Écrire à partir d'un chez soi

Retournant sur la Côte-Nord par le verbe, les auteurs de l'intérieur, comme Bacon et Vigneault, orientent leur regard vers la Côte-Nord lorsqu'ils en sont éloignés. Produit d'une focalisation régionale particulière, la cohabitation des formes géographiques et morphologiques dans l'espace littéraire s'orchestre de manière à rendre tangible, d'abord, un espace éloigné d'où se trouve le sujet. Alors que Bacon perçoit à l'horizon des rues de Montréal la rivière Romaine<sup>330</sup>, les éléments sélectionnés pour rendre compte de ces lieux forment un système de signes référentiel à partir duquel le sujet écrit son lieu d'origine. À partir de Montréal, la Côte-Nord apparaît dans le poème. Les limites et les frontières des lieux cohabitent donc dans l'espace littéraire selon qu'ils se développent conjointement dans un rapport concurrentiel, mais complémentaire. Comme l'explique Daniel Chartier, cette concurrence des signes dans l'idée d'un lieu se construit « en ajoutant une (ou des) subjectivité(s) qui accentue(nt) l'attention sur l'usage et les comportements humains<sup>331</sup>. » La lecture des lieux proposée par la poétesse serait donc en mesure d'ériger une nouvelle syntaxe spatiale<sup>332</sup> de l'espace pratiquée comme un « chez soi ». Dans le cas présent, la Côte-Nord apparaît à travers la ville.

---

<sup>330</sup> L'extrait en entier sera analysé dans la sous-section 2.2.1. Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 66.

<sup>331</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *op. cit.*, 2013, p. 16.

<sup>332</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 170.

Ensuite, le *chez-soi*, en tant que variable constitutive d'une résurgence du lieu dans l'espace littéraire, implique, comme le propose Eigenbrod, de montrer les limites nécessaires à l'organisation du territoire qui régissent le rapport entre divers sujets, mais également entre le sujet et le territoire de sorte qu'aucun ne puisse être « *à la place d'un autre*<sup>333</sup> ». Dans la poésie de Vigneault, il s'agit, à ce titre, d'entendre les remous océaniques à travers le bruit des usines des quartiers ouvriers de la ville et d'apercevoir, comme cela fut démontré, « [d]ans le noir blessé des néons [...] la mer<sup>334</sup> ». Pour ce faire, les termes inscrits dans son poème « Dans les sirènes » réfèrent à des réalités *indépendantes* qui agissent, dans le poème, comme des ensembles référentiels qui renvoient à des lieux hors-texte<sup>335</sup>. Le nouvel espace créé, composé à la fois de la ville et de la Côte-Nord, est, par conséquent, uniquement discursif. Les limites de l'un comme de l'autre produisent tour à tour des portraits vraisemblables et crédibles des lieux évoqués dans l'espace littéraire. Finalement, l'idée d'une reconfiguration des éléments limitrophes du territoire révèle, chez les auteurs de l'extérieur comme White et Perrault, une immuabilité territoriale. Pour eux, la Côte-Nord n'est pas ce *chez-soi* par lequel se concrétise une lecture intimiste du lieu de manière à former un espace nouveau. Au contraire, le sujet, chez White, véhicule une incompréhension de la vie en région. À ce titre, un interlocuteur rencontré au hasard des rues de Sept-Îles affirme que peu de gens se considèrent comme des Sept-Îliens, ce à quoi il ajoute simplement que « [c']est pas un endroit comme ça<sup>336</sup>. » Le peu d'information, doublé par l'évidence de l'explication, marque une distance entre le territoire et le sujet qui caractérise une insuffisance linguistique : il ne possède pas les codes pour dire le lieu convenablement. L'écriture de la région s'avère, dans ce cas, immuable : le geste discursif n'est pas en mesure d'en modifier, dans l'espace littéraire, les frontières.

---

<sup>333</sup> Renate Eigenbrod, *op. cit.*, 2018, p. 147. L'auteur souligne.

<sup>334</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 35.

<sup>335</sup> Jérôme Guénette, Pierre Rouxel et Marie-Ève Vaillancourt, « Introduction », dans Yves Thériault, *La passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc, coll. « Les cahiers du Grénoc », 2012, p. III.

<sup>336</sup> Kenneth White, *La route bleue*, Marseille, Le mot et le reste, 2017 [1987], p. 66.



### 2.2.1 Le chez-soi : frontières malléables

Puisque la Côte-Nord fut le terrain de plusieurs réorganisations toponymiques et géographiques<sup>337</sup>, je suppose, afin de soutenir l'hypothèse générale de ce mémoire selon laquelle la Côte-Nord est un lieu de tension en littérature, que les auteurs de l'intérieur, tels Bacon, Fontaine et Vigneault, restructurent le territoire dans l'espace littéraire. À ce titre, les notions de limites et de frontières seront repensées comme des matériaux malléables. Par exemple, la Côte-Nord, dans la chanson « Fer et titane » de Vigneault, se construit du Nord au Sud, soit « [d]e Knob Lake jusqu'aux Sept-Îles<sup>338</sup> » conjointement au *progrès*<sup>339</sup> « [q]ui vien[t] de tous les pays<sup>340</sup> » et qui mettra « [à] la place d'un village / [u]ne ville et sa banlieue<sup>341</sup> ». En ce sens, Vigneault se réfère à deux imaginaires différents, l'un urbain et l'autre nord-côtier, afin d'établir entre ceux-ci des frontières comme autant de points de rencontre et d'échange<sup>342</sup>. Ainsi, il isole par des renvois à la ligne certains éléments constitutifs de chaque lieu – Knob Lake et Sept-Îles pour la Côte-Nord et la banlieue pour la ville – de manière à pouvoir les faire évoluer simultanément dans l'espace littéraire.

Lorsque la voix narrative du recueil de Bacon se situe à Montréal, elle semble reproduire cet effet de simultanéité des formes géographiques en rapprochant des termes diamétralement opposés. Son regard est porté en direction de sa terre natale alors qu'elle observe l'horizon de la rue Bélanger. En effet, elle « ferme les yeux<sup>343</sup> »

---

<sup>337</sup> L'historien Henri Dorion précise que le nom *Labrador*, et par extension celui de la Côte-Nord d'aujourd'hui, est un toponyme imprécis et problématique, variable selon les auteurs et les époques. Voir Dorion, Henri, *La frontière Québec – Terre-Neuve*, cité Par Mgr René Bélanger, « Le comte Henry de Puyjalon, 1840-1905 », *Saguenayensia*, vol. 8, no 5, 1966, p. 99.

<sup>338</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2008, p. 70.

<sup>339</sup> Si la ville de Sept-Îles est aujourd'hui la plus grande ville nord-côtière et qu'elle s'étend au-delà du bassin prévu à sa construction originale, elle demeurerait, à l'époque de la parution de la chanson en 1964, une petite ville minière sans banlieue. Voir Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 496.

<sup>340</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2008, p. 70.

<sup>341</sup> *Ibid.*

<sup>342</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 186.

<sup>343</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, p. 66.

et « voit les aînés de la Rivière de l’Ocre / Assis face à la mer<sup>344</sup> » se substituer au décor urbain. En remplaçant la rue Bélanger par la rivière Romaine, Bacon ordonne les éléments constitutifs du lieu pour dicter une manière nouvelle d’habiter l’espace. Selon Michel de Certeau, ce type de raccourci permet de substituer, à partir d’un glissement sémantique, un lieu à un autre. Chaque espace exploité dans le poème, la rivière de l’Ocre et Montréal, forme donc

des « éclats » de récit plantés autour des seuils obscurs de nos existences; [et] ces fragments enfouis articulent [...] l’histoire « biographique » dont ils fondent l’espace. Une activité narrative continue [...] donc de se développer là où il est question de frontières<sup>345</sup>

de sorte à faire état d’une porosité entre les éléments décrits. La distance géographique (mesurable) est doublée d’une distance intégrée dans l’usage de la parole : la poétesse est dans un *ici* (Montréal), mais s’exprime en fonction d’un *ailleurs* (culturel et vécu précédemment). À cet égard, la substitution de la rue Bélanger par la rivière Romaine, précise et directe, est la conséquence d’une indétermination première dans le poème, celle même de l’horizon de la rue Bélanger : « J’attends l’autobus / Je regarde le bout de la rue / Sans horizon<sup>346</sup> ». Pour combler cette absence, la narratrice se réfère aux aînés qui assurent l’enseignement des connaissances à propos du territoire. Plutôt que d’offrir une stabilité inéquivoque, la rue Bélanger devient le point de convergence des formes géographiques et culturelles sélectionnées par Bacon, une technique que Bachelard décrit pour s’affranchir des « forces qui nous retiennent dans la prison de l’ici<sup>347</sup>. » Dès lors, l’image de la rue Bélanger caractérise une instabilité sémantique vouée à produire un espace (d’énonciation) nouveau. Et pour ce faire, le sujet juxtapose un ensemble de référents spatiaux afférents à la Côte-Nord ainsi qu’à la ville.

---

<sup>344</sup> *Ibid.*

<sup>345</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 184.

<sup>346</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 66.

<sup>347</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 287.

Chez Fontaine, en revanche, la substitution des formes géographiques dans l'espace littéraire est liée à la connotation des termes employés – c'est-à-dire que la cohabitation des formes géographiques est tributaire des termes utilisés et de la capacité des sujets à en comprendre la charge symbolique. Par exemple, lorsqu'elle est en France, une dame critique le nom de son fils, qui s'appelle Marc-Aurèle en hommage au peintre québécois Marc-Aurèle Fortin<sup>348</sup>. Cette dame, qui n'est pas en mesure de décoder la référence au peintre, croit qu'il s'agit d'une référence à l'empereur romain, ce pour quoi elle précise, par la suite, et à titre d'exemple, qu'en France « personne n'oserait appeler son enfant Napoléon<sup>349</sup>. » Or, pour la narratrice, « le seul Napoléon qui [lui] est venu en tête n'a l'allure ni d'un roi ni d'un général. Il porte toujours la même chemise noire déboutonnée<sup>350</sup>. » Il s'agit de son oncle, qui s'appelle Napoléon, et qui habite à Port-Cartier, sur la Côte-Nord. Conséquemment, le lieu d'origine s'immisce, chez Fontaine, dans le discours à partir des possibilités interprétatives de celui-ci, ce qu'illustrent, en l'occurrence, les prénoms de son fils et de son oncle. Deux lieux éloignés (le Québec et la France) se rejoignent dans l'espace littéraire en suivant une logique associative, personnelle et culturelle, qui nuance le rapport au lieu à travers le nom de ceux qui habitent le territoire. À une stabilité donnée en premier lieu, la France, se substitue l'incertitude, une possibilité autre; c'est-à-dire une conception multiple du territoire à l'intérieur du langage qui permet à la Côte-Nord d'y prendre place. Ce faisant, plutôt que de choisir entre l'ici et l'ailleurs, même si la géographie impose « une division du monde qui définit des lieux [...] comme des modes d'appréhension du monde<sup>351</sup> », la dialectique de l'*ici* et de l'*ailleurs*<sup>352</sup> permet à l'un et à l'autre de cohabiter dans l'espace littéraire, c'est-à-dire de faire référence à des réalités différentes, mais complémentaires dans le récit.

---

<sup>348</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 46.

<sup>349</sup> *Ibid.*

<sup>350</sup> *Ibid.*

<sup>351</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.]. *op. cit.*, 2013, p. 23.

<sup>352</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 305.

Bacon et Fontaine opèrent ainsi des sélections qui confèrent aux structures narratives et poétiques une « valeur de syntaxes spatiales<sup>353</sup>. » En effet, chez Bacon, il est question d’abord de désorganiser la syntaxe de l’espace environnant dans le but d’en admettre une autre, par la suite, qui correspondrait mieux à ses expériences et connaissances du territoire. Chez Fontaine, toutefois, bien que l’espace soit remanié de sorte à produire une hybridation des lieux de références, il est plutôt question d’interprétation. En effet, les termes employés renvoient à des réalités différentes qui cohabitent dans l’espace littéraire. Dans tous les cas, un discours régional propre à la Côte-Nord s’établit en complément d’un lieu autre (éloigné).

### 2.2.2 Les limites de la cohabitation

La reconfiguration des éléments frontaliers des lieux (d)écrits par certains auteurs de mon corpus serait donc corollaire à la notion d’éloignement en cela qu’elle serait limitée à l’hétérogénéité des rapports discursifs puisque les lieux décrits, selon De Certeau, « se construi[sent] sur l’établissement d’un “ailleurs” géographique ou d’un “au-delà” cosmologique<sup>354</sup>. » Dans mon corpus, cette idée, développée dans *L’invention du quotidien* à propos des éléments frontaliers et limitrophes, s’actualise de la manière suivante : il est possible de concevoir l’écriture du territoire comme une discontinuité (référentielle) en fonction de laquelle les auteurs étudiés peuvent prendre la parole à partir d’un seul lieu et d’un seul temps à la fois. Par exemple, cela peut signifier, chez Bacon, de scinder et distinguer deux lieux et deux moments dans un poème. Ce faisant, la poétesse précise, « Je n’écris pas demain / J’écris aujourd’hui<sup>355</sup> ». À cet égard, l’autrice distingue deux possibilités discursives (aujourd’hui et demain) de manière à produire des césures et des distinctions entre les lieux décrits. L’écriture du territoire, chez Bacon, ne se réalise donc pas à travers une simultanéité, mais plutôt une discontinuité qui ordonne l’espace et la temporalité du poème.

---

<sup>353</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 170.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>355</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 96.

Quand Bacon est au « Parc Molson / [et qu'une] brise caresse les arbres / [a]u loin bruits de pompiers<sup>356</sup> », elle entend « [l]a parole des aînés<sup>357</sup> » surgir du bruissement des feuilles. D'abord, cette émanation de la voix des ancêtres dans la ville de Montréal, selon une sélection préétablie et constitutive d'espaces nouveaux, laisse croire qu'elle en est la continuité logique. Or, la disposition des éléments de référence dans le poème (le parc Molson et les aînés) se fait de manière successive, et donc, progressive pour rejoindre, par la suite, « [l]es vibrations de la terre<sup>358</sup> ». En ce sens, comme l'écrit De Certeau, « les éléments sont les uns à côté des autres [dans l'espace littéraire], chacun situé dans un endroit propre et distinct qu'il définit<sup>359</sup> ». Ici, on remarque que Bacon ramène le langage utilisé à son lieu d'origine : le parc Molson à Montréal et les aînés dans le territoire ancestral, le Nutshimit. Les indications de lieu et d'action comme le Parc Molson et le *retour* vers la voix des aînés et la terre d'origine indiquent, ainsi, une nécessité de distinguer les différents lieux décrits alors qu'ils donnent l'impression de se confondre.

Chez Vigneault, le poème « Dans les sirènes » reproduit une distinction semblable à celle observée chez Bacon entre les différentes formes géographiques de références dans l'espace littéraire alors qu'il écrit : « Dans les sirènes d'usine / Dans les klaxons de cinq heures / Dans le crissement des pneus [...] J'entends la mer<sup>360</sup> ». À ce titre, chaque élément énuméré dans le poème est séparé des autres, de ce qui suit et de ce qui précède, par un renvoi à la ligne qui impose une distinction à la fois formelle et référentielle, mais également énonciatrice. En effet, chaque élément énoncé « dessin[e] un immense espace, mais [reste] bien ancré pourtant dans des mots à la fois précis et évocateurs<sup>361</sup> » d'espaces particuliers et pratiqués, soit la ville et la Côte-Nord, tout comme chez Bacon. Ainsi, l'énumération des termes qui renvoient, d'une part, à

---

<sup>356</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 20.

<sup>357</sup> *Ibid.*

<sup>358</sup> *Ibid.*

<sup>359</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 173.

<sup>360</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 35.

<sup>361</sup> Jérôme Guénette, Pierre Rouxel et Marie-Ève Vaillancourt, *op. cit.*, 2012, p. viii.

la ville et, d'autre part, à la Côte-Nord, est le produit d'une opposition qui témoigne d'une indépendance terminologique d'un lieu par rapport à l'autre : la Côte-Nord, avec « l'écumante gloire des clapotis de l'est [...] restés salés jusqu'à la moelle<sup>362</sup> » ne peut pas être confondue, comme l'écrit Vigneault, « au fracas continu de la ville<sup>363</sup> ». De cette manière, les termes utilisés distinguent la ville et la Côte-Nord comme autant de possibilités énonciatrices successives, donc séparées. Que les deux poètes soient dans la ville ou sur la Côte-Nord, ils écrivent à propos d'un lieu uniquement en fonction du système de référence de celui-ci. Il ne peut « jamais parler *ailleurs* “en son nom”<sup>364</sup>. » Le *chez-soi*, en littérature, lorsqu'un auteur y fait référence à partir d'un lieu *autre*, se développe donc à partir d'éléments limitrophes qui imposent un ordre et une distinction entre les lieux.

Ce faisant, l'hétérogénéité des rapports discursifs, chez Bacon et Vigneault, permet, d'une part, une réappropriation du territoire et des ses ressources, qu'il s'agisse des trottoirs de la ville ou du « plein vent à trois lieues des battures<sup>365</sup> » de Natashquan. D'autre part, cela permet une reconnaissance des limites respectives des lieux écrits dans l'espace littéraire. En ce sens, si deux lieux peuvent être représentés dans un même poème, l'ordre dans lequel se construit le discours impose une distance inhérente à l'usage de la parole entre ces différents espaces.

### 2.2.3 Les limites du territoire : vue de l'extérieur

Pour les discours extérieurs à la Côte-Nord de mon corpus, l'étanchéité des rapports discursifs, en plus d'imposer une distinction terminologique et formelle entre les lieux de références comme c'est le cas chez Bacon et Vigneault, limiterait également les possibilités d'énonciations des sujets. En ce sens, la Côte-Nord est impensable, chez White et Perrault, en dehors de ses limites géographiques. Lorsque le

---

<sup>362</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 32.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>364</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 24.

<sup>365</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 32.

narrateur du récit de White arrive à Montréal et cherche un moyen pour se rendre au Labrador<sup>366</sup>, on lui demande si « c'est un joke ou quoi<sup>367</sup>? » Ensuite, son interlocuteur renchérit en ajoutant qu'il répond uniquement « à des questions précises<sup>368</sup>. » Dès lors, il se trouve devant un fait accompli : ce territoire est difficile d'accès, difficile à définir, voir inatteignable et inconcevable pour qui ne s'y trouve pas.

D'abord, l'idée d'inaccessibilité au *Labrador*, dans le récit de White, produit d'une étanchéité à la fois culturelle et physique entre le sujet et le territoire, est véhiculée par le premier interlocuteur du narrateur au début du récit qui impose un doute quant à l'existence même de la région : « on peut y aller au Labrador, oui ou merde? / Monsieur, je n'en sais rien<sup>369</sup>. » Cette interaction, qui constitue la première observation par un personnage autre que le narrateur sur son lieu de destination, met à l'épreuve l'idée que celui-ci se faisait préalablement du Labrador comme un ensemble homogène des régions nordiques du Québec : « chez vous, vos provinces sont collées les unes aux autres. Ici, c'est pas pareil<sup>370</sup>. » L'indétermination du territoire, chez White, semble être le produit d'une méconnaissance qui empêche le narrateur de faire une lecture adéquate de l'espace appréhendé, et donc de stabiliser l'idée qu'il se fait du lieu. En effet, s'il demande, ensuite, « Qu'est-ce que ça a d'imprécis, le Labrador<sup>371</sup>? », c'est en réaction au discours de son interlocuteur qui impose, d'une part, une limite à sa conception de la Côte-Nord et, d'autre part, un écart, une distance entre l'*ici* du narrateur qu'est Montréal et l'*ailleurs* où il souhaite se rendre. Dans *La Passe-au-Crachin* d'Yves Thériault, la Côte-Nord est également conçue comme un lieu imprécis et difficilement accessible qu'il faut, au préalable, connaître « de mémoire<sup>372</sup> » afin d'y avoir accès. Comme le suggère Daniel Chartier à propos de la *discursivité du lieu* qui

---

<sup>366</sup> Terme employé par l'auteur.

<sup>367</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 17.

<sup>368</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>369</sup> *Ibid.*

<sup>370</sup> *Ibid.*

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>372</sup> Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972], p. 17.

se comprend « comme une concentration plus ou moins grande et plus ou moins cohérente de discours<sup>373</sup> », la Côte-Nord, pour White qui ne l'a « pas (encore) connu[e] par l'expérience<sup>374</sup> », reste purement discursive et matériellement énigmatique.

De cette manière, plutôt que de permettre une cohabitation des formes géographiques par accumulation et concurrence des discours comme le font Fontaine, Vigneault et Bacon, l'insuffisance linguistique et formelle empêche, chez White, d'établir une interprétation stable des éléments topographiques et culturels qui constituent l'idée du lieu *Côte-Nord* dans l'espace littéraire. Le sujet est donc désorienté. Il ne sait plus s'il va « vers le nord, le sud, l'est et l'ouest afin de trouver les coordonnées de quelque centre nouveau<sup>375</sup> » ou pour « rétablir une connexion perdue<sup>376</sup> » entre la parole et le territoire qui permettrait de combler l'écart entre « le discours sur le lieu et l'existence matérielle du lieu<sup>377</sup> ». Cet écart, consolide, par conséquent, l'indépendance du lieu par rapport au sujet qui souhaite s'y rendre:

Ce n'est tout de même pas une création de mon esprit! C'est un endroit, non? Et si c'est un endroit, ça veut dire qu'on peut y aller, il me semble. Ou du moins s'en approcher, avancer dans cette direction, pas vrai? Eh bien, non, apparemment<sup>378</sup>.

L'autonomie du lieu par rapport à la production discursive du sujet cristallise ainsi l'écart observé par Chartier entre les différentes possibilités d'existence, soit empiriques et discursives, du lieu. Chez Perrault, les représentations de la Côte-Nord échappent, de surcroît, à cette cohérence souhaitée et suggérée par la forme du texte, et ce, malgré les observations du sujet qui s'y trouve. Par exemple, le narrateur de *Toutes îles* remarque que « [d]e Blanc-Sablon jusqu'aux Sept-Îles, les noms sur la carte

---

<sup>373</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *op. cit.*, 2013, p. 18.

<sup>374</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>375</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 103.

<sup>376</sup> *Ibid.*

<sup>377</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *op. cit.*, 2013, p. 18.

<sup>378</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 18.



n'expriment que de faibles repères<sup>379</sup> » qui feraient de la Côte-Nord un lieu de passage à peine esquissé qui reste inaccessible à ceux qui ne font que passer. Conséquemment, l'ordre de disposition des éléments nord-côtiers dans le récit, qui s'affirment comme un « grand vide à exprimer, à traduire<sup>380</sup> », un vide inexprimable, « fait abstraction du sujet avec lequel ce paysage est en relation<sup>381</sup>. » Selon Augustin Berque, ce lien relationnel entre le sujet et le territoire s'organise de manière à complexifier, comme dans le cas présent, l'actualisation discursive du lieu pratiqué par le sujet. Ce rapport d'affirmation bidirectionnel entre le sujet et le territoire, qui est issu d'une volonté de décrire et d'inventorier le territoire, déterminerait « en retour ce regard, cette conscience, cette expérience, cette esthétique et cette morale<sup>382</sup> » qui tente de le définir. Or, les œuvres extérieures à la Côte-Nord témoignent d'une difficulté à distinguer les éléments qui composent la région.

Ainsi, à défaut de pouvoir faire référence aux éléments frontaliers et limitrophes de lieux éloignés dans l'espace littéraire afin de mettre en place une nouvelle stabilité du territoire comme le font les discours de l'intérieur, les discours de l'extérieur à la Côte-Nord de mon corpus se caractérisent par une insuffisance terminologique. Vigneault, Fontaine et Bacon ne se limitent pas à une expérience immédiate de l'urbanité, ils entremêlent divers espaces de manière à former un système organique dans lequel deux lieux éloignés se côtoient de manière successive conformément à la discontinuité des lieux d'élocutions dans le discours. White et de Perrault, en revanche, n'arrivent pas à déconstruire puis reconstruire les frontières et les limites du territoire, ils ne peuvent que les renforcer, n'arrivant pas à nommer adéquatement, soit le lieu, soit les éléments disposés dans l'espace et qui le constituent.

---

<sup>379</sup> Pierre Perrault, *Toutes isles*, Montréal, Éditions LUX, 2021 [1961], p. 51.

<sup>380</sup> *Ibid.*

<sup>381</sup> Augustin Berque, *op. cit.*, 1984, p.33.

<sup>382</sup> *Ibid.*

### 2.3 Une intériorisation des limites et des frontières : le territoire sensible

Pour clore ce deuxième chapitre, il sera question, enfin, d'observer les possibilités de reconfigurations de l'espace environnant comme une intériorisation des limites posées par le langage qui prévoient qu'un seul lieu puisse être décrit à la fois. À cet égard, un sujet ne pourrait s'exprimer qu'en son nom. Ces limitations, qui permettent une cohabitation successive (et non simultanée) des formes géographiques, produiraient une émancipation de la collectivité par le truchement de l'expression singulière du sujet littéraire chez Fontaine et Pomerleau-Cloutier. En ce sens, l'étanchéité des rapports discursifs permettrait, d'abord, chez Fontaine, d'intérioriser le rapport au territoire dans le but de produire une lecture subjective du lieu qui permettrait de reprendre à son compte, d'une part, « les idées préconçues dans lesquelles nous puissions tous être les mêmes<sup>383</sup> » et, d'autre part, s'affranchir des stéréotypes. À ce titre, le rapport de cohabitation entre le sujet et le territoire, développé par De Certeau comme un « jeu d'interactions et d'entre-vues [...] d'échanges et de rencontres<sup>384</sup> », permet de saisir le dialogue entre le sujet et son lieu d'origine, entre sa manière de voir le monde et celle des autres.

Ensuite, j'observerai l'émancipation du collectif dans l'énonciation subjective comme une conséquence de la prise de parole singulière du sujet. En effet, la réalité communautaire de la Côte-Nord se construit, dans les œuvres de mon corpus, à travers un ensemble de voix singulières « jusqu'à ne plus voir d'humains<sup>385</sup> ». Chez Pomerleau-Cloutier, les possibilités d'énonciations collectives se multiplient, en ce sens, jusqu'à atteindre « cet espace personnel dans lequel l'humain sait vivre intimement avec le lieu qu'il tient pour sien<sup>386</sup> ». Dans ce cas, les représentations du territoire nord-côtier finissent par faire abstraction des marqueurs de possession

---

<sup>383</sup> Naomi Fontaine *op. cit.*, 2019, p. 63.

<sup>384</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 186.

<sup>385</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *La patience du lichen*, Saguenay, La Peuplade, 2021, p. 5.

<sup>386</sup> *Ibid.*

employés au pluriel, ce qui, comme le souligne Berque à propos du caractère singulier des descriptions de lieu, « donne un sens à leur relation au monde (sens qui, naturellement, n'est jamais exactement le même selon les individus)<sup>387</sup>. » Le territoire, chez Pomerleau-Cloutier et Fontaine, peut être vu comme une matrice dans laquelle le sujet se projette et qui, en retour, le détermine, lui et la collectivité. Finalement, c'est une multiplicité des points de vue sur le territoire qu'engendrerait, *sine qua non*, l'émancipation du collectif dans la prise de parole singulière des sujets. C'est ce qui permet, chez Fontaine, d'affirmer qu'elle « [s]'attache à la différence, parce que par elle, [elle] réalise les spécificités de [sa] culture<sup>388</sup> » et de chaque individu qui la compose.

### 2.3.1 L'intériorisation du rapport au lieu

Dans son récit *Shuni*, Fontaine s'adresse à son amie d'enfance Julie, une enfant de missionnaire venue vivre dans la communauté de Uashat. Ce texte, qui prend plus ou moins la forme d'une lettre, témoigne, d'une part, de l'attachement de la narratrice envers sa communauté et, d'autre part, d'une réalité communautaire distincte entre la narratrice et sa destinataire. Or, Fontaine précise, dans le récit, qu'écrire au nom d'un « nous », « c'est aussi [se] rappeler que ce "nous" n'existe que dans le discours<sup>389</sup> ». En ce sens, l'écriture permettrait d'intérioriser le rapport à la collectivité et au territoire qui peut se comprendre comme une synthèse de systèmes de références collectives afin de produire une lecture personnelle du lieu.

D'abord, la manifestation discursive du communautaire nécessite d'être médiatisée par celui qui prend la parole dans le récit. Le pluriel est indissociable, de manière implicite ou explicite, de l'énonciateur lorsqu'il s'exprime à propos d'un groupe dont il fait partie. Le récit de Fontaine est narré à la première personne du

---

<sup>387</sup> Augustin Berque, *op. cit.*, 1984, p. 33.

<sup>388</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 142.

<sup>389</sup> *Ibid.*, p. 64.

singulier de manière à définir la voix narrative en opposition au reste de la communauté : « Ils te désarmeront toi aussi, Shuni, comme ils l'ont fait avec moi<sup>390</sup>. » Le singulier utilisé par Fontaine transcende la parole collective alors qu'au *nous* (et au *ils*) sont substitués le *tu* et, plus précisément, le *je*. En effet, Fontaine insiste sur l'importance de sortir des catégorisations générales qu'impose, par exemple, le stéréotype<sup>391</sup>, afin d'effectuer un mouvement d'affranchissement individuel envers, d'une part, les contraintes du langage et, d'autre part, la collectivité : « Ce qui me dérange, ce sont les boîtes. Ces toutes petites boîtes dans lesquelles les étrangers se croient en mesure de nous classer<sup>392</sup>. » Elle cherche ainsi à s'affranchir d'un *ils* et d'un *nous* généralisant en laissant libre court à l'individualité pour que celle-ci puisse s'établir dans l'espace et le temps et actualiser une expérience personnelle essentielle à l'affirmation du *je* dans son rapport à autrui. Conséquemment, dit-elle, « [a]ujourd'hui, je dois me défaire de mes idées rétrogrades et dans un processus d'affirmation, absolument, je dois apprendre à écrire l'innu-aimun<sup>393</sup>. » Dans ce cas, la réserve n'apparaît plus, comme le souligne Cariou à propos du caractère revendicateur des littératures autochtones, comme un cul-de-sac<sup>394</sup>, mais plutôt le sol fécond de tous les possibles qui secoue « ce mode de pensée particulier, cloisonné, en juxtaposant des réalités différentes<sup>395</sup>. » Le caractère spatialisant de la poétique de Fontaine donne ainsi accès à son point de vue alors qu'il cohabite avec ceux des autres membres, de près ou de loin, de la collectivité.

Cette prise de parole, limitée et, par le fait même, motivée par un ensemble de perspectives multiples sur le monde, peut être aussi expliquée de manière philosophique. Pour en arriver à la question « quel est le sens de la vie? », Charles

---

<sup>390</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 149.

<sup>391</sup> Voir Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1991.

<sup>392</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 63.

<sup>393</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 38.

<sup>394</sup> Warren Cariou, *op. cit.*, 2018, p. 234-235.

<sup>395</sup> *Ibid.*

Taylor propose, dans *Les sources du moi*<sup>396</sup>, l'orientation comme moyen pour se situer, c'est-à-dire pour prendre place, dans le monde environnant<sup>397</sup>. Fontaine oriente, ainsi, la parole du sujet vers le lieu, pensé comme une donnée centrale pour comprendre « le quotidien de ces gens *vers* qui elle a choisi d'aller<sup>398</sup>. » L'intériorisation du rapport au territoire nécessite, ainsi, un déplacement qui se fait par le langage pour échapper aux idées reçues et proposer une interprétation personnelle du lieu. Or, ce mouvement peut aussi être fait de manière empirique, comme c'est le cas chez Pomerleau-Cloutier alors qu'elle relate le retour au village natal de l'un de ses interlocuteurs : « *as soon as we fly over that mountain / as soon as I see that bay / it gets me every time / it never gets old*<sup>399</sup> ». En effet, le pronom « *we* », qui contient une charge sociale dépassant la stricte individualité du sujet, est précédé de la première personne du singulier de sorte qu'en « produisant l'impression référentielle, l'écrivain met en évidence son savoir social<sup>400</sup> » et oriente sa production discursive vers une interprétation personnelle du lieu.

Le lieu d'origine peut devenir le produit d'une intériorisation du rapport qu'entretient le sujet avec celui-ci. Fontaine et Pomerleau-Cloutier font converger, en ce sens, la réalité communautaire de lieux distincts dans l'espace littéraire par le truchement d'une parole singulière qui s'affranchit des idées reçues et produit une lecture de l'espace qui oriente le lecteur vers leurs réalités. Ce mouvement, par lequel s'affirment la collectivité et le sujet selon un effet de concurrence propre au rapport intérieur/extérieur de mon corpus, est le résultat d'une série de sélection d'éléments constitutifs d'espaces, limitrophes et frontaliers (géographiques, culturels et individuels), actualisés au moment de leur énonciation.

---

<sup>396</sup> Charles Taylor, *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « compact », 2003 [1989].

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>398</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 11. Je souligne.

<sup>399</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 131.

<sup>400</sup> Eric Bordas, « Mythe », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala [éd.]. *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadriges », 2010 [2002], p. 504.

### 2.3.2 L'émancipation du collectif

La prise de parole singulière, dans les œuvres de Fontaine et Pomerleau-Cloutier, consoliderait, en ce sens, une émancipation du collectif. Comme c'est aussi le cas chez Vigneault, la référence à des personnes précises fait ressortir du lot certains individus comme la marque indubitable de l'individualité qui constitue la société : « Te souviens-tu, Fernand, vieux compagnon? [...] As-tu gardé, Robert, sur ta guitare / Les accords de ce temps<sup>401</sup>? » En ce sens, l'expérience individuelle marque une volonté d'illustrer, par le particulier, le collectif. Pour ce faire, Fontaine rappelle que « [c]hez moi, tu verras l'ensemble de l'identité innue, mais tu ne nous connaîtras réellement que lorsque l'ensemble s'effacera<sup>402</sup>. » L'individualité, chez Vigneault, Fontaine et Pomerleau-Cloutier, serait donc l'affirmation subjective d'une forme dialogique où le sujet cohabite avec autrui.

Dans *La patience du lichen*, le discours indirect est, souvent, précédé et suivi par l'énonciation de la voix narrative qui oriente le rapport du sujet à des lieux ou des espaces plus ou moins précis et plus ou moins grands. En ce sens, la narratrice précise, à La Romaine, que « si les hommes se léguaient la pêche / par-delà les générations / pour les femmes c'était le télégraphe<sup>403</sup> » qui les faisaient prendre place et action dans le village. En effet, l'une de ses interlocutrices se rappelle : « *je parlais au télégraphe / tap pause tap pause tap tap tap*<sup>404</sup> ». La voix narrative précise, par la suite, que « son oreille / [est] un écrin / pour les codes secrets<sup>405</sup> » du territoire qu'autrui ne pourrait pas déchiffrer. Si l'utilisation de la première personne du singulier dans le poème tend à faire coïncider l'énonciation du sujet au temps de l'action décrite, l'utilisation de la troisième personne rompt ce rapport d'immédiateté entre la temporalité vécue et celle de l'énoncé. La discontinuité temporelle de l'acte énonciatif démontre, dans le cas

---

<sup>401</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017, p. 303.

<sup>402</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 64.

<sup>403</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, p. 42.

<sup>404</sup> *Ibid.*

<sup>405</sup> *Ibid.*

présent, l'inadéquation entre les différentes structures temporelles, spatiales et sociales qui organisent la séquence narrative du poème. Le sujet évolue, ainsi, dans un espace donné, en l'occurrence le village de La Romaine, pour le faire sien dans un rapport d'intimité avec certains éléments qui le composent comme, par exemple, certains objets. En effet, lorsque la voix narrative ajoute que « ses doigts dialoguent avec la machine<sup>406</sup> » pour « décode[r] les urgences / [...] tricote[r] la vie ou la mort<sup>407</sup> », elle propose un rapport personnel à l'espace qui diffère en fonction de chaque individu.

Pour sa part, la narratrice de *Shuni* décrit, d'abord, et ce à la première personne du pluriel, certains traits de caractère du peuple innu pour, ensuite, s'en affranchir.

[N]ous sommes déraisonnables dans notre joie ou notre colère. Souvent, nous nous laissons emporter quand il voudrait mieux garder son calme [...] nous laissons notre cœur dicter seul nos actions [...] [s]ans même que les conséquences de nos actes nous traversent l'Esprit<sup>408</sup>.

Si la première personne du pluriel est utilisée à cinq reprises dans cette description, la première personne du singulier est utilisée, par la suite, quinze fois. Fontaine outrepassé ainsi un effet de lecture généralisant et stéréotypé pour offrir sa propre perspective sur Uashat et contredire les généralités. En outre, ce geste d'affirmation, chez Fontaine, fait du geste discursif, comme l'écrit Cariou, « un cri qui résonne dans les collectivités et dans le territoire lui-même [en] traversant les frontières des classes sociales, des races et de l'épistémologie pour se diriger vers quelque chose de plus élémentaire en nous<sup>409</sup> » qu'est la reconnaissance d'autrui, mais également de soi-même. L'utilisation de la première personne du singulier, alors qu'elle succède à la première personne du pluriel, illustre le collectif en manifestant la présence du sujet qui cherche, à son tour, à inscrire son individualité, tout comme celle d'autrui, dans le territoire.

---

<sup>406</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 42.

<sup>407</sup> *Ibid.*

<sup>408</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 148.

<sup>409</sup> Warren Cariou, *op. cit.*, 2018, p. 230.

Les sujets, chez Fontaine et Pomerleau-Cloutier, se situent, donc, dans le territoire de manière à en faire la matrice de l'individualité et de la collectivité. À cet égard, les différentes individualités manifestées dans les œuvres de ces auteurs intérieurs à la Côte-Nord témoignent de ces « vies qui ne se toucheraient jamais sans le fendage des eaux<sup>410</sup> » comme une pluralité des possibilités énonciatrices et temporelles, et autant de gestes effectifs qui forment un collectif pluriel. La Côte-Nord, en ce sens, n'est pas un tout homogène.

### 2.3.3 La multiplicité des points de vue

Chaque personne possède sa manière d'être en rapport avec le lieu et peut, en somme, s'affirmer sur le territoire de manière à témoigner d'une multiplicité des points de vue à propos de la Côte-Nord. Ce rapport ontologique du territoire, conçu en littérature comme une concurrence dialogique, demande, autant pour les discours de l'intérieur que pour ceux de l'extérieur, de s'inscrire dans « une forme singulière de restitution des discours sociaux, où le point de vue de l'auteur n'écrase pas les propos qu'il entend autour de lui ou qu'il attribue à ses personnages sans pour autant les faire siens<sup>411</sup>. » En ce sens, Fontaine propose d'établir des distinctions entre les habitants de Uashat, « leurs histoires, leurs identités, leurs idéaux [et même] ce à quoi ils rêvent la nuit<sup>412</sup> » pour « faire place à chacun d'eux<sup>413</sup>. »

La singularité de la voix narrative chez Fontaine apparaît tributaire du caractère social du lieu. Celui-ci, dont l'idée que nous pouvons nous en faire se construit par accumulation des couches discursives, colporte, en littérature, un ensemble d'idées reçues et de stéréotypes qui peuvent être « négatifs et dommageables [...] dans la mesure où ils représentent des valeurs désuètes (notamment dans le domaine

---

<sup>410</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 177.

<sup>411</sup> Constanze Baethge, « Dialogisme », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala [éd.], *op. cit.*, 2010 [2002] p. 182.

<sup>412</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 11.

<sup>413</sup> *Ibid.*, p. 63.



social)<sup>414</sup>. » Or, chez Fontaine, la voix narrative prend position en s’opposant aux idées reçues, comme cela fut démontré, pour offrir une représentation de la Côte-Nord plus adéquate à la réalité, qui est à la fois la sienne et celle de ceux qui l’entourent. À ce titre, la narratrice de Fontaine indique à son amie Julie que les plus vieux, l’appelant Shuni, « innuïseront [s]on nom [...] [c]omme longtemps les missionnaires ont francisé les nôtres<sup>415</sup>. » Ainsi, l’auteur rend compte au moins de deux représentations opposées du territoire et de ceux qui l’habitent. Ce mouvement d’autodétermination permet, en ce sens, de rendre compte de différences au sein même de la communauté comme autant de possibilités d’être en rapport avec le territoire : il y a, écrit-elle, « [c]eux qui rient fort et ceux qui ne rient pas. Ceux qui n’ont pas terminé leurs études et ceux qui lisent David Goudreault entre deux cours. [...] Ceux qui vont au Bingo et ceux qui vont à Punta Cana. Ceux qui pleurent<sup>416</sup>. » Les descriptions, chez Fontaine, dévoilent ainsi plusieurs perspectives sur le monde qui « prennent forme à travers des liens d’affection entre les personnages [et] leur environnement<sup>417</sup> », comme le propose Myriam St-Gelais.

Le discours subjectif, lorsqu’il s’ancre dans une relation avec autrui, induit donc une distinction avec ce discours autre. Alors que chez White, de l’extérieur, l’opposition discursive provoquait un écart interprétatif du territoire nord-côtier perçu comme une « ivresse blanche<sup>418</sup> » inatteignable et indéfinissable, chez Fontaine, de l’intérieur, le rapport à autrui tend à établir un terrain d’entente où cohabiteraient plusieurs représentations du territoire. À ce titre, lorsqu’elle pose la question suivante : « Est-ce qu’un pays commun pourrait naître? Bâti sur l’autodétermination des Premières Nations, le nationalisme québécois et néoquébécois<sup>419</sup> » – elle répond qu’elle

---

<sup>414</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.]. *op. cit.*, 2013, p. 20.

<sup>415</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 39.

<sup>416</sup> *Ibid.*

<sup>417</sup> Myriam St-Gelais, *Une histoire de la littérature innue*, Montréal et Uashat, Imaginaire | Nord et Institut Tshakapesh, coll. « Isberg », 2022, p. 60.

<sup>418</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 70.

<sup>419</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 143.

« croi[t] que c'est possible<sup>420</sup>. » Or, les discours de White et Fontaine, distincts l'un de l'autre, préfigurent une relation au territoire qui « “re-figurent” l'espace en l'installant dans l'imaginaire<sup>421</sup>. » Alors que chez White le territoire reprend certains stéréotypes de la Côte-Nord (et des territoires nordiques en général)<sup>422</sup>, Fontaine offre une représentation où la bienveillance et la chaleur communautaire règnent. Cette distinction dialogique entre les deux auteurs fait ainsi du territoire nord-côtier un matériau discursif interprétatif, donc sujet aux changements.

Chez Pomerleau-Cloutier, en revanche, la multiplicité des points de vue se caractérise par une oscillation entre la succession des instances de première, deuxième et troisième personnes du singulier. Cette successivité pronominale établit, à cet égard, une opposition textuelle entre les instances de discours, comme en témoigne ce vers : « mais t'as pas connu l'école / *j'avais pas l'temps d'aller là*<sup>423</sup> ». La première personne du singulier, employée dans le discours rapporté, et la deuxième personne du singulier, correspondant au discours de la narratrice, distinguent, en ce sens, les différents modes d'appréhension du territoire propre à ce corpus, intérieur/extérieur. Pour le sujet qui s'exprime par le discours rapporté, la Côte-Nord est synonyme de domicile, et de lieu de travail : « il est venu / jeune adulte / de l'autre côté du bleu / pour enseigner<sup>424</sup> » alors qu'un autre indique : « *j'ai roulé cinquante ans din machines / su'a Côte-Nord*<sup>425</sup> ». Pour la narratrice, cependant, la Côte-Nord est le lieu d'une quête poétique à saveur existentielle alors qu'elle « embrasse l'amplitude de ce qui nourrit<sup>426</sup>. » Conséquemment, les variations pronominales dans le recueil de Pomerleau-Cloutier

---

<sup>420</sup> *Ibid.*

<sup>421</sup> Pierre Rouxel, « Introduction » dans, J[ean]-B[aptiste]-A[ntoine] Ferland, *Le Labrador*, Septentrion, Sillery, 2021 [1863], p. C.

<sup>422</sup> Ce que fait également Perrault lorsqu'il écrit à propos de ces villages peu habités - « il y a huit maisons sur l'île de la Providence » - situés « aux confins du froid ». Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1963], p. 62, 111.

<sup>423</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 117.

<sup>424</sup> *Ibid.*

<sup>425</sup> *Ibid.*

<sup>426</sup> *Ibid.*, p. 107.

cèdent l'espace nécessaire pour que chaque individu s'affirme par et dans le territoire en plus d'affermir, comme le propose De Certeau, une logique de reconnaissance et d'indépendance<sup>427</sup>. Chaque être abordant différemment le territoire, la textualisation nord-côtière s'engage dans un ensemble de démarches poétiques et géographiques qui s'appuient sur des figures d'opposition et de complémentarité qui varient en fonction des individus.

La Côte-Nord s'inscrit, donc, dans les œuvres de mon corpus selon un va-et-vient formel et thématique entre la malléabilité des formes géographiques, frontalières et limitrophes, et une certaine rigidité linguistique qui ordonne les possibilités d'énonciation des auteurs. Simultanément, cette possibilité réunit des lieux éloignés nouvellement constitués dans l'espace littéraire chez Bacon et Vigneault et induit, pour Fontaine et Pomerleau-Cloutier, la communication d'une pluralité des points de vue sur le territoire.

Assurément, le rapport à la Côte-Nord, considérée à partir de ses caractéristiques géographiques, peut offrir de nouvelles conceptions des formes syntaxiques spatiales comme c'est le cas chez Bacon et Vigneault et Kanapé Fontaine. Selon les expériences, les connaissances et l'héritage culturel des sujets, ces derniers ont la possibilité d'établir une sémantique nouvelle comme un rejet des formes admises qui limitent la corporalité du sujet. Pour ce faire, les sujets intérieurs à la Côte-Nord dans mon corpus font converger des formes géographiques, culturelles et personnelles dans l'espace littéraire afin d'écrire, en un seul lieu, au moins deux réalités différentes : la côte et la ville, la modernité et la tradition. Or, ce que mon corpus a permis de démontrer, c'est que la reconfiguration des frontières et des limites du territoire est soumise aux limites du langage qui agit de manière à circonscrire les possibilités d'énonciation, comme c'est le cas chez Vigneault, Bacon et Fontaine. Pouvant être transgressées, toutefois, par la pratique d'écriture, les frontières et les limites qui

---

<sup>427</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 190-191.

ordonnent l'espace sont déterminées, du moins en littérature, par les couches discursives qui les composent, comme a permis de l'exemplifier le récit de White. Enfin, une approche sensible du territoire établi, et ce de manière successive, une intériorisation du territoire par l'acte discursif qui se caractérise par la présence du collectif dans l'acte énonciatif. Ce faisant, Fontaine et Pomerleau-Cloutier dévoilent la collectivité à travers une pluralité de voix subjectives qui s'opposent et se complémentent pour créer, dans mon corpus, l'idée du lieu Côte-Nord.

### CHAPITRE III

#### LE PARCOURS NORD-CÔTIER

Dans ce troisième chapitre, il sera question d'observer les parcours des sujets littéraires sur la Côte-Nord comme étant constitutifs d'une sémantique de l'espace. Ces parcours, qui possèdent un sens, entrent en relation avec d'autres parcours. Ils sont, ainsi, orientés dans un espace perçu comme un signe propre à être interprété. À ce titre, les groupes de vocabulaire utilisés pour écrire le territoire, et par extension les sujets qui s'y trouvent, s'organisent, selon qu'ils réfèrent à l'intimité du sujet ou, encore, à la collectivité, à des généralités, à des idées reçues. Pour cette raison, je suppose, afin de soutenir l'hypothèse générale de ce mémoire selon laquelle la Côte-Nord est un lieu de tension dans le discours, que la structure du territoire affecte la structure des œuvres et des parcours qu'elles proposent.

La Côte-Nord se caractérise, en regard des autres régions du Québec, par sa linéarité – de Tadoussac (sud-ouest) au détroit de Belle Isle (nord-est). Cette linéarité est ce qui justifie, pour Noémie Pomerleau-Cloutier, l'attribution d'un point d'arrivée au parcours de son recueil de poèmes *La patience du lichen*<sup>428</sup> : Blanc-Sablon. À cet effet, le territoire prend la forme d'une expression linguistique (comme une phrase) ayant un début et une fin et dont le sens doit être compris. L'autrice précise, au terme de son recueil, « [qu']arrivée au bout / il n'y a rien d'autre / que tout ce qu'il me reste à comprendre<sup>429</sup> ». La zone littorale de la région s'imposerait ainsi comme un ordre à suivre, une syntaxe qui structure le parcours du sujet vers le Nord ou vers le Sud. Or, le sens de ce parcours est tributaire d'une interprétation du territoire, ce que Michel de Certeau définit comme une sélection qui organise la matérialité du monde en discours. En effet, De Certeau explique, dans son essai sur *L'invention du quotidien*,

---

<sup>428</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *La patience du lichen*, Saguenay, La Peuplade, 2021

<sup>429</sup> *Ibid.*, p. 249.

que ces sélections, qu'il appelle des « "conduites" de récit<sup>430</sup> », sont des « découpages localisant des objets [...] dans le fonctionnement du réseau urbain comme en celui du paysage rural<sup>431</sup> » de manière à produire une interprétation de l'espace environnant. À cet égard, les auteurs des œuvres à mon corpus établiraient, dans l'espace littéraire, des parcours qui répondent à des choix d'orientation et de localisation.

Dans une première partie de ce chapitre, je proposerai un inventaire des noms de lieux utilisés dans les œuvres de mon corpus pour titrer les chapitres et les poèmes, ce qui permettra de démontrer que le parcours est, d'abord, lié à la matérialité (linéaire) du lieu : les villages *ponctuent* les déplacements sur le territoire<sup>432</sup>. Ensuite, le parcours, pouvant être conçu à partir d'un lieu unique comme c'est le cas dans la section intitulée « Natashquan » du recueil *Poèmes* de Gilles Vigneault, établit une tension entre l'intime et le général, le *micro* et le *macro*<sup>433</sup> : le sujet investit certains éléments d'un lieu précis afin d'y dévoiler des *microparcours*. Le parcours peut, ainsi, se faire de la grève où monte « la marée qu'on attendait<sup>434</sup> » jusqu'à « une vieille maison [...] au fin bout du village<sup>435</sup> ». Ce type de déplacement se construit, comme l'explique Mariève Desjardins dans son mémoire sur l'écriture du parcours dans la ville, « à partir de détails de lieux et d'objets [...] comme les traces à partir desquelles sont<sup>436</sup> » reconstitués les lieux dans les œuvres. Par conséquent, le parcours pourrait, inversement, se construire à partir de généralités et illustrer, de même, des déplacements de plus grande ampleur, comme c'est le cas chez Natasha Kanapé Fontaine et Pomerleau-Cloutier.

---

<sup>430</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « essais », 1980, p. 181.

<sup>431</sup> *Ibid.*

<sup>432</sup> Un inventaire des noms de lieux nommés en titre de poèmes et de chapitres se trouve à l'annexe A.

<sup>433</sup> C'est ce que suggère Gaston Bachelard à propos du caractère spatialisant des images poétiques. Voir Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », (2020) [1957], p. 48.

<sup>434</sup> Gilles Vigneault, *Poèmes*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « compact », 2017 [2013], p. 304.

<sup>435</sup> *Ibid.*, p. 305.

<sup>436</sup> Mariève Desjardins, « L'écriture du parcours dans la ville », mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Faculté des arts et sciences, 2005, f. 44.

Dans un deuxième temps, j’observerai la multiplicité des parcours possibles sur la Côte-Nord dans mon corpus. Je suppose, à la lumière du concept de sélection développé par Michel de Certeau, que les parcours prennent des *sens* différents. En effet, alors que Kenneth White impose la linéarité à son voyage de Montréal « aux silences bleus du Labrador<sup>437</sup> », Naomi Fontaine suggère plutôt que le voyage s’organise sous la forme du cercle : « Ce qu’il y a de rassurant avec le cercle, c’est qu’on peut revenir au même endroit autant de fois qu’on en a besoin<sup>438</sup>. » La linéarité dans les œuvres n’est donc pas assurée. Certains auteurs, comme White, transforment la Côte-Nord en un territoire homogène et simplifié, résumé à sa linéarité. En revanche, Fontaine sert un accroissement du détail puisqu’elle décrit des éléments précis du territoire comme cet « écriteau à l’entrée de Uashat. C’est un écriteau vert avec des lettres blanches, gouvernementales<sup>439</sup>. » Plutôt que de généraliser, les descriptions faites par Fontaine se concentrent sur Uashat de manière à recomplexifier le territoire. Ainsi, certains auteurs (comme Fontaine et Vigneault) conçoivent leur parcours autrement qu’à partir de la linéarité du territoire et divergent, même, des villes de Baie-Comeau et Sept-Îles, ces pôles, comme l’indique Pierre Frenette, autour desquels s’organise la vie économique et culturelle de la région<sup>440</sup>. En effet, Fontaine et Vigneault écrivent le territoire dans un rapport d’intimité plutôt qu’en fonction des structures urbaines du territoire. Finalement, les discours dans les œuvres de mon corpus, conçus dans l’espace littéraire comme des parcours, sont corollaires de tensions terminologiques avec l’organisation géographique du territoire, perçu comme une autorité syntaxique. À ce titre, Pierre Bourdieu explique, dans son ouvrage *Ce que parler veut dire*, que le langage est un outil hiérarchisant de productions sociales par laquelle « les usages populaires de la langue subissent une dévaluation

---

<sup>437</sup> Kenneth White, *La route bleue*, Marseille, Le mot et le reste, 2017 [1987], p. 16

<sup>438</sup> Naomi Fontaine, *Shuni*, Montréal, Mémoire d’encrier, 2019, p. 140.

<sup>439</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>440</sup> Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, Presses de l’Université Laval, coll. « Les 9 régions du Québec », 1996, p. 497.

systematique<sup>441</sup>. » Pour Natasha Kanapé Fontaine, par exemple, il s’agira donc de revenir « nommer l’île / [pour] lui redonner son histoire<sup>442</sup> », lui redonner son nom et refuser le discours en place. Alors que certains auteurs se soustraient à cette autorité, comme le fait Kanapé Fontaine, d’autres s’y soumettent et démontrent, par le fait même, que le parcours peut être soumis au discours dominant, comme c’est le cas chez White. Ainsi, puisque l’espace est défini en fonction du langage, il semble possible d’observer dans les œuvres de mon corpus divers niveaux d’influence du territoire sur les écrits.

### 3.1 Linéarité et nom de lieu

Avec ses 1300 kilomètres de côte<sup>443</sup>, et une seule route qui en longe la majeure partie, les villages et les villes de la Côte-Nord apparaissent de manière successive dans leur linéarité pour qui s’y déplace. À ce titre, cette linéarité du territoire influence les œuvres de mon corpus, ce qui peut être rendu visible par un inventaire des noms de lieux qui figurent dans les titres de chapitres et de poèmes des œuvres.

Le but de ce dénombrement est double : il servira, dans un premier temps, à démontrer l’importance de nommer le territoire dans les œuvres littéraires qui proviennent *de* et portent *sur* la Côte-Nord. Décrire les étapes d’un parcours est, en ce sens, un outil pour laisser une trace dans un territoire donné. Pour Gilles Vigneault, la référence littéraire au lieu « [p]ar une batture / [h]érissée de blé sauvage<sup>444</sup> » ou par « [l]e “Galet” / [c]omme on dit à Natashquan<sup>445</sup> », permet d’en circonscrire l’existence discursive pour qu’il survive « dans le temps, au-delà même de son existence

---

<sup>441</sup> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 40.

<sup>442</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et bricots*, Montréal, Mémoire d’encrier, coll. « poésie », 2012, p. 78.

<sup>443</sup> <https://www.emploiuebec.gouv.qc.ca/regions/cote-nord/la-cote-nord-et-ses-territoires/> Consulté le 29 mars 2023.

<sup>444</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 296.

<sup>445</sup> *Ibid.*



matérielle<sup>446</sup> ». Les données recueillies permettront, dans un deuxième temps, d'établir une distinction entre deux catégories d'éléments référentiels pour écrire le territoire : l'intime et le général, soit le *micro* et le *macro*. Cette distinction terminologique permettra d'envisager un investissement sensible des lieux par le biais de référents liés à des pratiques singulières du territoire (le *micro*) alors que les éléments associés au général (le *macro*) se rapprocheront de l'idée reçue. En effet, certains auteurs de mon corpus ont recours à des éléments de l'intimité afin d'écrire le territoire. C'est ce que fait Pomerleau-Cloutier qui perçoit « dans les montagnes / parmi les bateaux de pêche / [...] des arbres qui portent le secret / d'un nom<sup>447</sup> ». La sélection des images s'ancre, à cet égard, dans une expérience singulière du territoire qui fait « passer l'image du rang d'image qu'on voit au rang d'image qu'on vit<sup>448</sup>. » À ce titre, Bachelard propose, au chapitre VI de *La poétique de l'espace*, que la *miniature*, c'est-à-dire l'intime en poésie, engage une altération des perspectives générales des formes<sup>449</sup> qui favoriserait, dans ce cas qui est le nôtre, l'écriture à partir d'un point de vue particulier (comme le nom d'une personne). Enfin, un délaissement des formes *intimistes*, aux dépens de formes plus *générales*, est également observable dans mon corpus. Par exemple, Pierre Perrault se reporte à des éléments canoniques de l'imaginaire du Nord<sup>450</sup> pour décrire la Côte-Nord. En effet, à La Tabatière, il remarque, au terme de l'hiver, que « [l]es îles amarrées au grappin bleu du large ont assisté à cette fête du froid<sup>451</sup>... » Les termes *bleu* et *froid* renvoient, dans l'imaginaire collectif occidental, à l'idée d'un Nord vide et hostile.

---

<sup>446</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *L'idée du lieu*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2013, p. 16.

<sup>447</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 127.

<sup>448</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 223.

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 371.

<sup>450</sup> Il s'agit de termes associés au froid comme la neige, le vent et, plus largement l'hiver. Certains adjectifs tel *glacial*, *froid*, *blanc* (et par extension *blancheur*) font aussi partie de ce canon occidental. Voir Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Montréal, Imaginaire | Nord et Harstad (Norvège), Arctic Arts Summit, coll. « Isberg », 2018, p. 10.

<sup>451</sup> Pierre Perrault, *Toutes îles*, Montréal, Éditions LUX, 2021 [1961], p. 128.

### 3.1.1 L'inventaire du parcours

Puisque mon corpus se veut représentatif de la diversité culturelle nord-côtière, plutôt que fidèle à la disposition géographique du territoire, l'inventaire des toponymes nommés n'y est pas exhaustif. Certains lieux d'importance historique pour le développement de la région, comme Tadoussac, ne sont ainsi pas nommés. Cependant, ce procédé donne à lire moins une carte – c'est-à-dire « une mise à plat totalisant des observations<sup>452</sup> » – qu'une variété d'itinéraires comme autant de série d'opérations et de sélection. En ce sens, l'inventaire des noms de lieux utilisés pour titrer les chapitres et poèmes permettrait de présenter des choix effectués par les auteurs de mon corpus dans le but de représenter le territoire en fonction de sa linéarité, plutôt que son historicité.

D'abord, l'inventaire réalisé démontre une majorité de références associées à des lieux situés sur la Basse-Côte-Nord. En effet, vingt des vingt-trois villages nord-côtiers auxquels font référence les auteurs de mon corpus se trouvent dans cette partie de la région. Ainsi, l'écart observé, par rapport à la Haute-Côte-Nord, apparaît comme autant d'ellipses entre un point de départ et un point d'arrivée. En effet, dans le récit de White, les titres des quatre premiers chapitres font référence à des lieux hors Côte-Nord. Cependant, chacun marque une progression *vers* la Côte-Nord qui sera atteinte au chapitre sept, à Sept-Îles. Le parcours, alors que le narrateur omet certains lieux, se fait de la manière suivante : « La lune à Montréal<sup>453</sup> », « Quebec City flash<sup>454</sup> », « Chicoutimi, couscous & whisky blanc<sup>455</sup> », « Pointe-Bleue<sup>456</sup> » et, finalement, « Le vent à Sept-Îles<sup>457</sup> ». Le territoire, selon cette logique, serait, comme le propose De Certeau, un « tissu narratif où prédominent les descripteurs d'itinéraires [...] qui

---

<sup>452</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 176.

<sup>453</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 17

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>455</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>457</sup> *Ibid.*, p. 63.

ont pour fonction d'indiquer soit un *effet* obtenu par le parcours [...] soit un *résultat*<sup>458</sup> » représentatif d'une pratique de l'espace. Cet effet d'accumulation, chez White, essentialise ainsi l'itinéraire emprunté par le narrateur comme le fait également Pomerleau-Cloutier alors que les titres des dix-sept chapitres de son recueil réfèrent tous à des lieux différents<sup>459</sup>. Cependant, le parcours de Pomerleau-Cloutier est plus exhaustif et détaillé que celui de White : elle se réfère à tous les villages et certains lieux-dits entre Kegaska et Blanc-Sablon en plus de mettre de l'avant la parole de ceux qui y vivent. Les noms de lieux choisis cristallisent, ainsi, une interprétation des éléments territoriaux de manière à reproduire, dans l'espace littéraire, la linéarité des parcours des sujets des œuvres de White et Pomerleau-Cloutier.

Dans un même ordre d'idée, l'inventaire des lieux nommés dans mon corpus démontre que le territoire s'impose à la structure des œuvres comme l'expérience d'une trame sujette à orienter les récits et les poèmes. Alors que la voix narrative du recueil de Pomerleau-Cloutier précise « [qu']une fois par semaine / de mai à novembre / la poste fendait les marées / de Natashquan à Harrington Harbour<sup>460</sup> » pour apporter le courrier aux habitants du village, le parcours qu'elle décrit se fait conformément à la structure du territoire, soit du sud-ouest au nord-est et, au retour, du nord-est au sud-ouest. En revanche, pour certains de ses interlocuteurs, c'est vers le sud uniquement ou même vers l'extrême ouest que le parcours s'orchestre. En effet, la voix narrative du recueil précise qu'ici « ce n'est pas Calgary / c'est une petite baie de moutons sur la mer / d'où elle est partie il y a trente-cinq ans<sup>461</sup> », c'est, autrement dit, le village de Mutton Bay. L'écriture du territoire, tel que l'a théorisée De Certeau comme une chaîne d'opérations « piquetée de références à ce qu'elle produit (une représentation de lieu) ou à ce qu'elle implique (un ordre local)<sup>462</sup> », se déploie, par conséquent, dans la

---

<sup>458</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 177.

<sup>459</sup> Voir Annexe A.

<sup>460</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 89.

<sup>461</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>462</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 177.

littérature nord-côtière à travers un itinéraire particulier. En ce sens, le village de Mutton Bay, dans le poème de Pomerleau-Cloutier, est, d'abord, identifiable par la francisation de son nom, *Mutton* devient *mouton*. Par la suite, le village devient le point de départ vers un *ailleurs* extérieur à la Côte-Nord, « à l'autre bout du pays<sup>463</sup>. » Conséquemment, les références au nom du village et au départ de certains de ces habitants représentent, à la fois, le lieu et un mouvement (hors de celui-ci) alors que la voix narrative le situe par rapport aux villages avoisinants, Tête-à-la-Baleine et La Tabatière. C'est, d'ailleurs, également le cas chez Perrault lorsqu'il précise, au chapitre IV de son récit, chapitre intitulé « L'Anse-Tabatière », que chaque « automne sur toute la côte du golfe, entre Harrington et Blanc-Sablon, dix villages, dont celui de l'Anse-Tabatière, tendent entre les îles et les rochers le labyrinthe compliqué de la grande pêche au loup-marin<sup>464</sup> ». L'étendue du territoire, pensé selon un rapport de linéarité (un point de départ, Harrington Harbour, et un point d'arrivée, Blanc-Sablon), s'organise dans le récit selon ce que Daniel Chartier nomme un « principe de synthèse successive<sup>465</sup> » qui représente *et* mime un ordre local. Les parcours, dans les œuvres de Pomerleau-Cloutier et Perrault, miment ainsi la linéarité du territoire à travers la description de gestes qui représentent les villages.

Or, l'utilisation des toponymes dans les titres des chapitres et des poèmes dans les œuvres met en place un ensemble de points de convergence vers lesquels se dirigent les sujets pour organiser leur discours. Ainsi, la succession des lieux nord-côtiers dans l'espace littéraire des œuvres permet aux sujets d'orienter leur parcours vers une extrémité ou l'autre du territoire et même d'en sortir. En ce sens, la linéarité du territoire se dévoile à travers des descriptions qui laissent apparaître, d'abord, des noms de lieux, puis des indications d'actions qui orientent le parcours.

---

<sup>463</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 131.

<sup>464</sup> Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1961], p. 116.

<sup>465</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *op. cit.*, 2013, p. 17.

### 3.1.2 Le micro : le sens du récit dans le détail

Afin de démontrer que l'idée que la linéarité du territoire nord-côtier affecte le sens des parcours des sujets dans l'espace littéraire des œuvres de mon corpus, donc les oriente, je suppose que les noms de lieux soient, dans certains cas, insuffisants pour illustrer certains déplacements qui s'effectuent, non pas à l'échelle de la Côte-Nord en entier, mais à l'intérieur d'un lieu précis. À titre d'exemple, chez Fontaine le terme *Uashat* ne convient pas à lui seul pour justifier l'entièreté de la réserve, car « [l]a communauté, c'est [...] le cœur qui se serre dès que l'ambulance entre à Uashat et que les gens suivent en voiture, jusqu'à destination<sup>466</sup>. » En décrivant une pratique qui renvoie à un groupe précis, Fontaine se réfère à une réalité particulière qui agit, conformément au caractère inventif de l'intime en poésie développé par Bachelard, comme cette « porte étroite s'il en est, [qui] ouvre un monde<sup>467</sup>. » En ce sens, la miniature, ici perçue comme une forme d'intimité et de singularité, communiquerait implicitement une idée de grandeur, c'est-à-dire une idée plus générale.

Dans le récit de White, le sixième chapitre est intitulé « Eskimo Joe<sup>468</sup> ». Alors que le narrateur raconte son interaction avec celui-ci, une accumulation permet d'illustrer, au début du chapitre, le déplacement effectué pour se rendre à Sept-Îles :

L'autocar longe la côte Nord, traversant Sainte-Rose-du-Nord, Sacré-Cœur-Saguenay, Tadoussac, Grandes-Bergeronnes, Sault-au-Mouton, Betsiamites, Baie-Comeau, Godbout, Baie-Trinité, Pointe-aux-Anglais, Rivière-Pentecôte, Port-Cartier, Clarke City<sup>469</sup>...

Si l'accumulation fait tenir en quatre lignes 650 km de trajet, elle justifie le titre du chapitre. À l'instar des autres lieux, l'arrivée à Sept-Îles n'est pas mentionnée : le

---

<sup>466</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 102.

<sup>467</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 227.

<sup>468</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 55.

<sup>469</sup> *Ibid.*

narrateur indique seulement qu'il « descend avec les Indiens<sup>470</sup> » pour s'enfoncer « dans l'obscurité<sup>471</sup>. » La ville, dès lors, s'efface du récit et il faudra attendre la rencontre entre le narrateur et le personnage d'*Eskimo Joe* pour qu'elle se matérialise dans l'espace littéraire alors qu'ils iront « boire un coup<sup>472</sup>! » À ce moment, la ville sort de sa pénombre et apparaît au narrateur qui en brosse, par la suite, un portrait : une fois attablé, il demande à Joe s'il travaille à Sept-Îles, ce à quoi Joe répond : « Non, je *chôme* ici<sup>473</sup>. » La conversation, constituée de répliques brèves, nous apprend que Joe travaillait dans les mines de fer avant d'être mis à pied. Par ce portrait économe, mais singulier de la ville de Sept-Îles, c'est, comme le précise Bachelard à propos de l'inversion des valeurs de grandeurs favorisées par des images poétiques *petites*, « tout [un] univers [qui] se concentre en un noyau, en un germe, en un centre dynamisé<sup>474</sup>. » En effet, White, par le *micro*, c'est-à-dire l'intime, communique le *macro*, c'est-à-dire le général : la figure (stéréotypée) d'Eskimo Joe véhicule la précarité du climat social de Sept-Îles lors de la décennie 1980<sup>475</sup>. Conséquemment, White sélectionne, d'abord, des éléments particuliers (les noms de villages) pour mettre, ensuite, un visage (Eskimo Joe) sur un nom (Sept-Îles) qui en contient plusieurs<sup>476</sup>. En inversant le rapport de grandeur, c'est le personnage qui fait la ville.

D'une manière semblable, Perrault intitule la deuxième section du chapitre IV de son recueil, « La pointe de la fonderie ». Alors qu'il investit l'endroit précis qu'est la fonderie du village, il renverse, comme c'est le cas chez White, le rapport de nombre et de grandeur qu'impose une certaine généralité proposée par le nom du lieu en mettant en valeur une pratique bien particulière qu'ont les habitants du village de « lever » leur

---

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>471</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>472</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>473</sup> *Ibid.*

<sup>474</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 230.

<sup>475</sup> Comme le suggère Bachelard, « [l]e nombre est ainsi contredit en même temps que la grandeur de l'espace. » À ce sujet, voir Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 516.

<sup>476</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 220.

loup-marin, « c'est-à-dire qu'il[s] sépare[ent] du *charcouai*, le lard et le cuir qui sont l'objet de la fonderie<sup>477</sup>. » Au terme d'explications techniques sur le travail des fondeurs qui confèrent à ce *microcosme* une place d'envergure dans le village, le narrateur entreprend d'expliquer *les gestes de la fonderie*, « ce dur travail<sup>478</sup> » qui témoigne d'un « temps des pêches miraculeuses et des grandes fortunes ayant passé<sup>479</sup>! » En ce sens, les images sélectionnées, comme l'avait proposé Bachelard, « active des valeurs profondes<sup>480</sup> » et particulières à la communauté de L'Anse-Tabatière. Le parcours du narrateur, comme un arrêt sur image, dépeint une intimité communautaire que le nom du lieu seul ne saurait dépeindre. Plusieurs détails afférents à la fonderie du village s'accroissent comme autant d'éléments caractéristiques au village de l'Anse-Tabatière par lesquels le narrateur décrit le village. L'inversion des valeurs de grandeur ne vise donc pas un effet totalisant, mais plutôt l'énonciation de petits lieux qui constituent l'ensemble.

Conséquemment, la sélection d'images et d'éléments liés à certaines pratiques culturelles, ou encore directement à partir des personnes qui habitent les lieux témoigne d'une tension entre l'intime et le général chez certains auteurs comme White et Perrault. Le général n'arrive qu'au bout de l'épuisement discursif de l'intime qui met en place les éléments nécessaires au tout. Alors que les noms des lieux ne sont pas explicites, les titres suggèrent ces lieux comme autant d'indices qui aident à (re)tracer leur parcours sur la Côte-Nord.

### 3.1.3 Le macro : le sens du récit dans le général

Puisque le renversement des perspectives de grandeurs s'effectue de manière à communiquer une généralité selon des éléments liés à l'intimité d'une personne ou

---

<sup>477</sup> Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1961], p. 130.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>479</sup> *Ibid.*

<sup>480</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 222.

d'une communauté, cette inversion peut également être pensée de la manière suivante : du général, le *macro*, vers l'intime, le *micro*. En ce sens, Pomerleau-Cloutier, Kanapé Fontaine et Perrault useraient du général pour dire l'intime. Alors que le troisième chapitre du récit de Perrault s'intitule « Tête-à-la-Baleine<sup>481</sup> », il nomme le village de manière à englober un ensemble d'êtres et de pratiques sociales sous un seul signe. Le nom du village, qui représente des êtres et des actions localisés, permettrait d'*aller* vers l'intime, par exemple, « de Daniel et son fils Régent encore capables de rire en ramenant tout un jour de peine<sup>482</sup> ».

À la douzième section de son recueil, section intitulée « Saint-Augustin », Pomerleau-Cloutier, qui en est au douzième arrêt dans son parcours sur la Basse-Côte-Nord, amorce, à partir du toponyme, une plongée vers l'intime. D'abord, elle nomme le lieu. À cet égard, l'entièreté de la section s'organise de manière à rendre compte d'une dynamique sociale à partir d'un milieu à priori statique : le village de Saint-Augustin où « les chairs / les peaux / les fourrures / les homards<sup>483</sup> » se côtoient. Est statique le village en ce sens qu'il est décrit comme un lieu et qu'un lieu, comme l'écrit De Certeau, est « l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence<sup>484</sup> », soit les uns à côté des autres. Conformément à la linéarité du parcours de la narratrice (qui s'effectue du Sud au Nord) et à la disposition des villages sur le territoire, Saint-Augustin vient, dans la structure du recueil, entre Old Fort et Pakua Shipi. Or, elle précise, dans le premier poème de la section, que la frontière entre les villages est parfois poreuse. « [L]a rivière / qui sépare / l'anglaise Saint-Augustin / de l'innue Pakua Shipi<sup>485</sup> » est, en réalité, « une frontière [...] ouverte / quand elle est gelée<sup>486</sup> »; c'est-à-dire en hiver, quand il est possible de la traverser.

---

<sup>481</sup> Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1961], p. 55.

<sup>482</sup> *Ibid.*, p. 60. L'exemple tiré du récit de Perrault dévoile une inconstance dans les écrits portant sur la Côte-Nord : son récit renvoi indistinctement à un procédé puis à l'autre.

<sup>483</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 176.

<sup>484</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 173.

<sup>485</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 167.

<sup>486</sup> *Ibid.*



Par conséquent, la stabilité apparente des lieux dévoile une effectivité : les sujets s’y déplacent et entrent en communication avec les éléments qui composent le lieu de manière à produire un discours, c’est-à-dire un parcours. Comme l’explique De Certeau à propos du déplacement des sujets dans l’espace, ils « réveil[lent] des objets inertes (une table, une forêt, un personnage de l’environnement) qui, sortant de leur stabilité, muent le lieu où ils gisaient<sup>487</sup> ». Ainsi, la narratrice personnifie la rivière pour montrer, d’une part, son cheminement et, d’autre part, la relation qu’entretiennent avec elle ceux qui habitent le village : « elle s’est rendue / au golfe / au hasard / des affluents<sup>488</sup> » jusqu’à ce qu’« on lui donne la main<sup>489</sup> », ce moment où « elle a saisi la chaleur<sup>490</sup> » humaine. Par conséquent, l’accent est mis, d’abord, sur le nom du village pour, ensuite, cibler la rivière (et sa forme) qui s’anime vers les affluents du fleuve. Ce mouvement permet, finalement, de reproduire (en littérature) l’utilisation qu’en font les sujets et crée une progression du macro vers le micro, soit du général vers l’intime.

De cette manière, Pomerleau-Cloutier crée, à partir du nom d’un lieu, des espaces *dans* le langage qui réfèrent à des pratiques communautaires particulières et agissent comme autant de systèmes de signes à interpréter. En effet, pour illustrer la complexité des déplacements entre les villages (qui ne sont pas voisins) de la Basse-Côte-Nord, Pomerleau-Cloutier raconte les « les trois heures de convulsions / [et les] deux vols<sup>491</sup> » nécessaires à l’un de ses interlocuteurs pour atteindre l’hôpital le plus près. Ainsi, toujours « au bord de la rivière<sup>492</sup> » Saint-Augustin, qui est également le nom du village et le titre de la section du recueil, son interlocuteur affirme : « *our life was flipped upside down*<sup>493</sup> ». Ce faisant, la voix narrative transgresse, par le nom du lieu, et comme le suggère Bachelard à propos de l’intimité en poésie, « le seuil d’une

---

<sup>487</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 174.

<sup>488</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 168.

<sup>489</sup> *Ibid.*

<sup>490</sup> *Ibid.*

<sup>491</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>492</sup> *Ibid.*

<sup>493</sup> *Ibid.*

“dimension d’intimité” où l’intuition de dimensions bien arrêtées et mesurables n’a plus cours<sup>494</sup> ». Le parcours tracé n’est plus uniquement quantifiable et général (voir communautaire), mais sensible et personnel. Or, ce glissement est également possible lorsqu’un titre est allusif par rapport au lieu de référence. Par exemple, la première section du « Deuxième mouvement<sup>495</sup> » du recueil *Bleuets et abricots* de Kanapé Fontaine s’intitule « La réserve<sup>496</sup> ». Sans donner plus d’indications sur le lieu, elle affirme, au premier vers : « Tu ne me glorifieras plus<sup>497</sup> ». Dès lors, la narratrice fait état d’une relation entre le sujet et le territoire. Elle écrit : « pour enclencher ma mutation / tu pointeras ton armée de terre / pour irriter mes os<sup>498</sup> ». L’oscillation entre la première personne du singulier et la seconde incarne ainsi un rapport conflictuel puisque l’une et l’autre s’opposent. Alors que le titre communique une situation collective<sup>499</sup>, la narratrice isole l’expérience d’un sujet par qui « les “ressources dramatiques” offertes par le réel visité, faite de situations nouvelles et d’imprévus<sup>500</sup> », comme le souligne Pierre Rouxel à propos de l’œuvre de l’abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland, tracent un parcours unilatéral du territoire vers le sujet. Le territoire n’étant plus mesuré, il est ressenti par le biais d’une tension qui oppose le général à l’intimité.

Ainsi, en plus d’établir un mouvement double du *micro* vers le *macro* et du *macro* vers le *micro*, les noms de lieux qui s’organisent dans les œuvres de mon corpus de manière à reproduire la linéarité du territoire constituent d’incontournables matériaux qu’utilisent les auteurs pour donner des titres signifiants à leurs œuvres comme autant de sélections qui ponctuent différents parcours nord-côtiers. Ainsi, la linéarité, chez Perrault et Pomerleau-Cloutier, en plus d’orienter le sens des poèmes et

---

<sup>494</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 364

<sup>495</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2012, p. 51

<sup>496</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>497</sup> *Ibid.*

<sup>498</sup> *Ibid.*

<sup>499</sup> Il y a sept réserves dans la zone littorale nord-côtière.

<sup>500</sup> Pierre Rouxel, « Introduction » dans, J[ean]-B[abtpise]-A[ntoine] Ferland, *Le Labrador*, Septentrion, Sillery, 2021 [1863], p. XXIV.

des récits par un jeu de tension entre l'intime et le général, caractérise des parcours différents : du sud vers le nord et du nord vers le sud, mais aussi vers l'ouest, à l'extérieur de la Côte-Nord. Or la linéarité, lorsqu'un parcours ne possède pas, comme c'est le cas chez Kanapé Fontaine, de point d'arrivée ni de point de départ explicite, dévoile un mouvement unidirectionnel du lieu (le général) vers le sujet (l'intime).

### 3.2 Des parcours différents et divergents

Pour démontrer, ensuite, que la linéarité du territoire ne suffit pas à couvrir l'ensemble des possibilités discursives auxquelles ont recouru les sujets littéraires pour organiser leurs parcours nord-côtiers, je suppose qu'il y ait plusieurs parcours possibles en fonction des différentes lectures possibles du territoire. Les résultats obtenus par l'inventaire des noms de lieux, s'ils corroborent une certaine multiplicité des formes pour écrire la Côte-Nord, limitent, en ce sens, les capacités des sujets à diverger de la forme imposée. Par exemple, un lieu peut orienter le parcours d'un sujet autrement qu'en fonction de la linéarité, mais néanmoins lui imposer une forme comme c'est le cas chez Bacon alors que la ville restreint les déplacements de la poétesse : « Je m'emprisonne dans une ville / privée d'horizon<sup>501</sup> » vers lequel aller. Le caractère statique imposé au sujet par la ville se substitue, donc, à la linéarité du territoire, mais son parcours reste associé au lieu de l'énonciation qui le balise. Ainsi, lorsque Bachelard précise qu'il est « tout naturel que la vie, cause de formes, forme des formes vivantes<sup>502</sup> », puisque « la forme est l'habitation de la vie<sup>503</sup> », il réitère la capacité d'adaptation créatrice des sujets par rapport aux formes géographiques généralement admises.

Dans un deuxième temps, je suppose que la linéarité imposée par le territoire nord-côtier ne soit pas la seule possibilité du parcours. Ce dernier peut être effectué

---

<sup>501</sup> Joséphine Bacon, *Uiesh, Quelque part*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2018, p. 30.

<sup>502</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 181.

<sup>503</sup> *Ibid.*

autrement et ainsi recomplexifier le territoire. À cet égard, si une certaine successivité reste nécessaire à l'élaboration d'une progression *vers* un lieu donné, les parcours observés dans les œuvres à l'étude ne semblent pas tous organisés selon un but à atteindre. En effet, les parcours de Vigneault et Kanapé Fontaine, à l'instar de celui de White, ciblent certains lieux. Pour cette raison, la Côte-Nord, dans leurs œuvres, apparaît morcelée et parcellaire, c'est-à-dire que les deux auteurs détaillent certains lieux précis plutôt que de reproduire la linéarité du territoire. Ainsi, pour Vigneault, le village de Natashquan n'est pas simplement situé « au bout de la route<sup>504</sup> » comme l'est Havre-Saint-Pierre pour White, c'est plutôt le théâtre d'une complexité particulière où il faut « [s]ortir les boyards / [r]elancer les canots / [r]emplir les bailles / [a]vindre les filets / [e]tayer les étals<sup>505</sup> » et plus encore. Par conséquent, la poétisation et la polarisation autour de Natashquan par Vigneault organisent le territoire en autant d'étapes préalables à la préparation de la pêche et imposent une forme autre que la linéarité au parcours « par lequel un système de communication [particulier] se manifeste<sup>506</sup> » et s'organise dans l'espace littéraire. Finalement, il est possible d'observer des points d'entrée et de sortie alternatifs aux extrémités sud-ouest et nord-est du territoire puisque la vie économique et culturelle nord-côtière ne s'organise pas en fonction de la linéarité. En effet, celle-ci s'organise plutôt autour de deux pôles que sont les villes de Baie-Comeau et de Sept-Îles<sup>507</sup>. Or, les parcours observés chez Pomerleau-Cloutier et Bacon répondent à une conception décentralisée du territoire de sorte que leurs discours possèdent des points d'ancrages territoriaux différents de ces pôles. En effet, alors que Pomerleau-Cloutier voit dans les infrastructures du village Middle Bay « un phare / dans l'obscurité / du dépeuplement<sup>508</sup> », c'est-à-dire un guide, l'orientation des parcours est complémentaire d'un principe de sélection qui dirige le sujet vers un endroit puis vers un autre sans répondre à une structure préalable. Chez

---

<sup>504</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 99.

<sup>505</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 297.

<sup>506</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 151.

<sup>507</sup> Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 538.

<sup>508</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 212.

Bacon, cette décentralisation se manifeste notamment par son appartenance à la culture innue : « Je suis Innue dans mes veines / Je suis Innue dans mon cœur rouge<sup>509</sup> ». Le parcours du sujet sur le territoire est donc représentatif de ses connaissances (pratiques et intimes) de ce dernier.

### 3.2.1 La linéarité mise en question

Les parcours nord-côtiers recensés dans mon corpus ont été observés à travers leur capacité à reproduire la linéarité du territoire. Il convient donc de considérer que les sujets peuvent également s'en distancier. En ce sens, ceux-ci fondent leur parcours sur d'autres formes que la linéarité puisque le parcours, comme l'explique Desjardins, « même s'il tend vers l'avant, ressasse dans bien des cas un rapport aux origines<sup>510</sup>. » Par conséquent, le parcours n'est pas strictement linéaire et ces « ressassements » agiraient comme les traces sensibles d'ancrages spatiaux et temporels qui favorisent des déplacements discontinus, voire circulaires. Ces déplacements étant transmis, comme le précise Pomerleau-Cloutier, « par le langage de la circonférence<sup>511</sup> », dans ce cas celui des habitants de la Basse-Côte-Nord. En ce sens, certains parcours dans mon corpus se font de manière discontinue, c'est-à-dire non linéaire, comme c'est parfois le cas chez Vigneault, Pomerleau-Cloutier et Fontaine.

Dans son poème « Aux morts doux morts<sup>512</sup> », le premier de la section intitulée « Natashquan » de son recueil, Vigneault ne se dirige pas *vers* une extrémité ou l'autre de la Côte-Nord. Au contraire, le point d'arrivée de son parcours « [e]ntre Galet et Grand Goulet<sup>513</sup> » est également son point de départ: Natashquan. Le poète donne accès au village en détail en décrivant un ensemble de facteurs propres à son organisation matérielle et culturelle. Il précise, ainsi, que si « la pêche n'est pas finie /

---

<sup>509</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 86.

<sup>510</sup> Mariève Desjardins, *op. cit.*, 2004, p. 96.

<sup>511</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 61.

<sup>512</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 295.

<sup>513</sup> *Ibid.*

[e]t [que] le temps de la chasse arrive / [e]t [que] l'oubli neige sur le quai / [s]ur les plaines sur la dune sur la baie / [l]e temps<sup>514</sup> » se manifeste « au hasard du Grand Sablier / [p]ar vos pas cassé sur la grève<sup>515</sup> » sans quitter les alentours du village. Le terme *hasard*, choisi par l'auteur, n'est donc pas anodin. Il indique un choix et ce choix est de ne pas se conformer à la linéarité du territoire, mais plutôt de tracer un parcours à l'intérieur de Natashquan qui répond aux connaissances du sujet à propos du lieu. Comme l'explique Bachelard à propos du potentiel poétique du matériau mnémonique, l'espace où se déroule l'action du poème est une matière qui « donne lieu à une intériorisation psychique et à une appropriation symbolique<sup>516</sup> » du territoire. À travers l'intitulé « Natashquan », le poète investit divers lieux propres au village en plus de décrire des pratiques culturelles comme la pêche. Il témoigne ainsi d'un vécu inscrit dans l'espace littéraire comme un parcours alternatif à la linéarité.

Dans la poésie de Pomerleau-Cloutier, il est possible de déceler certains parcours internes au village de Old Fort alors que des travailleurs s'en vont « au nord<sup>517</sup> » être des « veilleurs de bois<sup>518</sup> » ou que les étudiants reviennent au village passer l'été<sup>519</sup>. À cet effet, la poétesse précise qu'au « loin / un soir / là où il y a des routes / l'artiste a traversé<sup>520</sup> », mais « n'a jamais atteint / l'autre côté<sup>521</sup> ». Sans préciser dans quel lieu l'action prend place ni où s'en va l'artiste en question dans le poème, la voix narrative suggère, de manière analogue à chez Vigneault, l'errance – plutôt que la linéarité – comme mode d'appréhension du territoire. En effet, l'indication de temps « un soir », si elle indique un moment de la journée, reste imprécise, et organise la séquence narrative du poème en marge d'une temporalité clairement définie. De cette

---

<sup>514</sup> *Ibid.*

<sup>515</sup> *Ibid.*

<sup>516</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 365.

<sup>517</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 183.

<sup>518</sup> *Ibid.*

<sup>519</sup> *Ibid.*

<sup>520</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>521</sup> *Ibid.*

manière, Pomerleau-Cloutier peut se déplacer d'un lieu à un autre, entre « les morceaux / qui peuplaient sa tête<sup>522</sup> » pour faire du souvenir le moyen par lequel se construit le parcours en tant qu'ensemble de signes voués à remettre « le passé en ordre<sup>523</sup>. » Le commentaire de Bachelard à propos du caractère mémoriel de la poésie est, à cet égard, caractéristique d'une mise en question de la linéarité que l'on retrouve chez Fontaine lorsqu'elle se rappelle sa première fois sur le Nutshimit : « Je me souviens avec précision la première fois où j'ai pris le train pour poser les pieds sur le Nutshimit, l'intérieur des terres<sup>524</sup>. » En ramenant au présent de la parole le passé, Fontaine, tout comme Pomerleau-Cloutier, rompt avec la linéarité de l'expérience immédiate qu'impose le territoire en divergeant du lieu premier du récit (Uashat pour Fontaine et Old Fort pour Pomerleau-Cloutier) vers un autre. De cette manière, les trois auteurs s'approprient, dans un premier temps, le territoire par leur discours (qui répond à un parcours) et indiquent, ensuite, des mouvements internes à certains lieux ciblés ce qui, finalement, permet de diverger de la linéarité du parcours qu'impose le territoire.

Même si la structure de certaines œuvres, comme c'est le cas chez Pomerleau-Cloutier, est le produit d'une relation symbiotique avec l'organisation linéaire du territoire, il est possible d'observer une divergence par rapport à celle-ci à l'intérieur des œuvres alors qu'elles désignent une insuffisance de la linéarité du territoire à englober l'ensemble des parcours sur la Côte-Nord. En ce sens, certains récits et poèmes nord-côtiers témoignent d'une capacité à investir le territoire par des matériaux autres que l'indice géographique, comme le souvenir.

### 3.2.2 Recomplexifier le territoire (et en accroître le détail)

Puisque les précisions liées à certains lieux ciblés, produit d'une lecture particulière du territoire, permettent aux sujets littéraires de diverger de la linéarité, il

---

<sup>522</sup> *Ibid.*

<sup>523</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 213.

<sup>524</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 25.

est possible d'observer une recomplexification du territoire dans les œuvres de mon corpus; la région n'étant plus décrite en fonction de son ensemble, mais plutôt de ses parties. Lorsque Vigneault, par exemple, fait référence au village de Natashquan en écrivant ce « [p]ays du fond de moi<sup>525</sup> », il fait converger l'ensemble du territoire dans un village qui répond, comme l'indique Bachelard à propos de l'immensité en poésie, à une sorte d'expansion par laquelle « l'heure ne sonne plus et l'espace s'étend sans limites<sup>526</sup>. » « L'or des années<sup>527</sup> », ainsi, ne reluit plus et le poète est à même d'observer « la date effacée / [s]ur le timbre du temps<sup>528</sup> » qui semble suspendu. En ce sens, la Côte-Nord, chez Vigneault et Kanapé Fontaine, est le produit d'éléments précis décrits dans l'espace littéraire qui synthétisent autant d'expériences du territoire.

Dans le poème « Île de pierre », dont le titre fait référence aux magasins du Galet à Natashquan, le parcours décrit par Vigneault s'effectue au gré des saisons entre « [l']hiver [...] [a]vec la neige fureteuse et le vent aigre<sup>529</sup> » et « [l']été [où] le Galet se réveille<sup>530</sup> ». Ce parcours, qui se concentre en un seul endroit, dépeint un lieu où se côtoient différentes réalités. À cet égard, Vigneault décrit, selon son expérience et ses connaissances du territoire, le village de Natashquan alors « [qu']un baril / [r]ompu aux mauvais temps / [g]arde un fond de la dernière pluie / [p]ar habitude<sup>531</sup> » et que les « glaces d'avril / [e]n paquets de mer de marée d'automne » s'accrochent les unes aux autres « [p]our ne pas tomber à l'eau<sup>532</sup> », pour témoigner d'une perception bien précise du territoire qu'est la sienne. Ce parcours, un même point de départ et d'arrivée, engendre des descriptions qui peuvent « nous indiquer [ce que Bachelard appelle] les voies de la profondeur intime<sup>533</sup> », c'est-à-dire une intériorisation du vécu du poète

---

<sup>525</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 301.

<sup>526</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 266.

<sup>527</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 302.

<sup>528</sup> *Ibid.*

<sup>529</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>530</sup> *Ibid.*

<sup>531</sup> *Ibid.*, p. 297-298.

<sup>532</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>533</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, 2020 [1957], p. 266.



dans le village. En effet, lorsque Vigneault témoigne de sa « [t]endresse pour la pierre / [et de sa] [p]olitesse pour le bois gris<sup>534</sup> », il les évoque comme de vieilles connaissances, comme s'il voyageait à l'intérieur de ses souvenirs et de ses connaissances du village; la personnification du baril et des glaces permettent d'établir un rapport de complicité entre le lieu et le sujet.

Chez Kanapé Fontaine, la réserve est l'arbre d'où pousse « [s]a joie / fruit de l'amertume / jus sucré de la révolte<sup>535</sup> ». Pour cette autrice, les descriptions d'éléments culturels (la réserve) et personnels (sa joie et sa révolte) se rapportent à des lieux (plus ou moins) précis qui servent de matrice pour nommer, comme l'indique De Certeau à propos des discours engendrés par les parcours, « une partie au lieu du tout qui l'intègre<sup>536</sup>. » Plutôt que d'écrire à propos de l'entièreté de la Côte-Nord, ils décrivent sur des lieux précis pour représenter de manière parcellaire, donc asymétrique, le territoire à travers un rapport d'intimité et de complicité.

Inversement, pour certains auteurs de mon corpus qui sont extérieurs à la Côte-Nord, les parcours qu'ils tracent peuvent être propices à une simplification du territoire même s'ils écrivent, à l'instar de Vigneault et Kanapé Fontaine, à propos de lieux précis dans le but de synthétiser une expérience du territoire. Cela a pour conséquence, dans les œuvres de White et de Thériault, d'effacer les particularités de sorte que l'ensemble, tout comme le détail, ne se distinguent plus. À cet effet, lorsque White arrive à Havre-Saint-Pierre (qui était, en 1987, le bout de la route 138), le chauffeur de l'autobus à bord duquel voyage le narrateur insiste sur le fait que « [c]'est la fin de la route. On ne peut pas aller plus loin. C'est la fin de la route<sup>537</sup>. » Semblablement, dans *La Passe-au-Crachin* d'Yves Thériault, la région se résume, pour le personnage de Marie, à « une

---

<sup>534</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 298.

<sup>535</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 56.

<sup>536</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 153.

<sup>537</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 89.

solitude [...] effrayante<sup>538</sup> » qui farde le « pays le plus secret, le plus lointain, le moins accessible<sup>539</sup> ». Dans les deux cas, la Côte-Nord est associée à l'éloignement jusqu'à ce qu'elle s'efface aux dépens d'une forme de secret inaccessible, un vide. Or, l'impression du vide, dû à la fin de la route (chez White) et à l'isolement des personnages (chez Thériault), fait de la Côte-Nord, comme le propose Monique Durand, un lieu « parfaitement isolédans sa partie occidentale<sup>540</sup> ». Conséquemment, la Côte-Nord, dans ces œuvres, est décrite de manière homogène : l'écriture de lieux précis, plutôt que de recomplexifier le territoire, est associée à une indistinction sémantique qui fait de Havre-Saint-Pierre tout simplement « la fin de la route<sup>541</sup>. » Au-delà, il n'y a plus rien. En effet, avant d'arriver sur la Côte-Nord, « juste avant d'atteindre Chicoutimi<sup>542</sup> », le narrateur du récit de White « longe la rivière des Ha! Ha! et le lac des Ha! Ha<sup>543</sup>! » qui lui rappellent qu'il n'y a rien d'autre au terme de son voyage que « [d]e l'être et du néant<sup>544</sup>. » Par conséquent, la simplification du territoire, véhiculée par un parcours vers l'inaccessible chez White et Thériault, produit une indistinction territoriale qui associe la Côte-Nord au vide.

Ce double effet, engendré par des lectures particulières du territoire, dévoile une tension entre les différents discours qui composent mon corpus. Alors que pour Vigneault Natashquan n'est pas qu'un nom, mais un ensemble d'éléments variés vivants et vécus qui synthétisent une expérience particulière de la Côte-Nord, pour White, la région représente une fin, c'est-à-dire le vide. Par conséquent, les sujets littéraires de mon corpus recomplexifient le territoire en détaillant certains éléments

---

<sup>538</sup> Yves Thériault, *La Passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc, coll. « Les cahiers du Grénoc », 2012 [1972], p. 52.

<sup>539</sup> Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972], p. 8.

<sup>540</sup> Monique Durand, « Un pays immuable. Du Labrador de Ferland à la Basse-Côte-Nord d'aujourd'hui », J[ean]-B[abptise]-A[ntoine] Ferland, *op. cit.*, 2021 [1863], p. 120.

<sup>541</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 90.

<sup>542</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>543</sup> *Ibid.*

<sup>544</sup> *Ibid.*

culturels et personnels liés à des lieux précis ou, au contraire, en éliminent les particularités.

### 3.2.3 La divergence des pôles

Les parcours nord-côtiers dans les œuvres à l'étude, puisqu'ils s'effectuent à partir d'une multiplicité de point de vue, c'est-à-dire une pluralité d'interprétations et de descriptions du territoire, pourraient être réalisés, je suppose, selon des intérêts particuliers qui divergent des pôles économiques et démographiques de la Côte-Nord : Baie-Comeau et Sept-Îles<sup>545</sup>. Dans le recueil de Pomerleau-Cloutier, par exemple, les infrastructures industrielles et communautaires, si elles s'organisent dans l'œuvre comme autant de points de repère culturels et géographiques, témoignent d'une réalité sociale changeante située en marge des deux plus grandes villes de la région. Ainsi, elle précise qu'à Harrington-Harbour est « devenu maison de retraite / l'ancien hôpital<sup>546</sup> » de manière à illustrer, d'une part, un choix quant à la focalisation de la poétesse et, d'autre part, une réalité communautaire possédant ses propres codes à l'extérieur « de la grande ville<sup>547</sup> ». La réalité dépeinte est, en ce sens, indépendante des deux villes puisqu'« [e]n l'espace de quelques kilomètres [précise White,] on est revenu cent ans en arrière<sup>548</sup>. » C'est-à-dire que nous avons quitté la « zone d'influence respective [...] [de] Baie-Comeau [...] le pôle de l'ouest et [de] Sept-Îles celui de l'est<sup>549</sup>. »

Plutôt qu'obéir à une structure imposée par l'habitation de la côte, ce que représenteraient le choix des villes de Baie-Comeau et Sept-Îles, les sujets littéraires dans le recueil de Pomerleau-Cloutier multiplient, d'abord, les points d'entrée et de

---

<sup>545</sup> À ce titre, Frenette précise que « [d]ans une région aussi vaste, il est utopique de penser qu'une seule localité aurait pu s'approprier les rôles de moteur économique et de capitale administrative. Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 497.

<sup>546</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 93.

<sup>547</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>548</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 92.

<sup>549</sup> Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 497.

sortie sur le territoire qui sont, par exemple, associés à la mémoire alors que les « souvenirs de jeunesse / [...] refont surface / pour respirer<sup>550</sup> ». Pour ce faire, l’auteurice a recours à certains éléments propres aux différents groupes sociaux qui habitent la région, telles la langue et certaines pratiques socioculturelles (la pêche, par exemple). À cet égard, les références à la pêche et l’utilisation de l’anglais, langue d’usage à St-Paul’s River, cristallisent l’importance de décrire un lieu en fonction de ce qui le caractérise : « *they say / you don’t choose fishing / fishing choose you*<sup>551</sup> ». Ce faisant, Pomerleau-Cloutier décrit le territoire par la parole de ceux qui le vivent quotidiennement et décèle, dans ses entretiens, les « langues de la Côte / celles des marins / celles des marchands / des points et des barres<sup>552</sup> » qui constituent autant de matériaux sensibles pour dire le territoire à partir d’éléments autres que son urbanité. Ainsi, plutôt que de limiter le discours aux zones d’influences respectives des deux villes<sup>553</sup>, l’auteurice choisit d’écrire la région « sur le roc<sup>554</sup> » et par « les glaces du bois<sup>555</sup> » pour dépeindre des réalités propres aux villages où elle se rend. Comme c’est le cas pour Bacon, la terminologie employée répond à une particularité régionale et culturelle qui résonne « [d]ans la peau du tambour<sup>556</sup> », ou encore qui se trouve, chez Henry de Puyjalon, chez le canard eider qui nous apprend la profondeur « des haies d’épinettes rabougries et inextricables<sup>557</sup> » de la Côte. Ainsi, comme l’explique De Certeau à propos des *énonciations piétonnières*, Pomerleau-Cloutier fait « d’autres choses avec la même chose<sup>558</sup> » – c’est-à-dire qu’elle multiplie les possibilités référentielles au territoire nord-côtier pour communiquer une multiplicité de réalités à

---

<sup>550</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 210.

<sup>551</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>552</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>553</sup> « En fait, la logique du “terrain” a amené deux communautés à jouer des rôles similaires dans leur zone d’influence respective [...] Baie-Comeau est le pôle de l’ouest et Sept-Îles celui de l’est. » Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 497.

<sup>554</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 45.

<sup>555</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>556</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 56.

<sup>557</sup> Henry de Puyjalon, *Récits du Labrador*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 2007 [1894], p. 83.

<sup>558</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 149.

partir des éléments caractéristiques des villages qu'elle visite. À titre indicatif, ni Pomerleau-Cloutier, Bacon ou Puyjalon ne mentionnent en titre de chapitre ou de poème Baie-Comeau ou Sept-Îles. Plutôt, ils évoquent une proximité culturelle (le tambour et le langage spécialisé des pêcheurs) et naturelle (le canard eider et l'épINETTE) pour écrire la Côte-Nord et, plus précisément, certaines communautés comme le village de La Romaine.

En fait, la ville de Sept-Îles est nommée une seule fois dans le titre d'un chapitre d'une œuvre à mon corpus<sup>559</sup>. Il s'agit du septième chapitre du récit de White intitulé « Le vent à Sept-Îles<sup>560</sup> ». Ce fait donne à penser, d'une part, que, même si « les deux villes de Baie-Comeau et de Sept-Îles peuvent, avec raison, réclamer le statut de capitales régionales<sup>561</sup> », elles ne constituent pas, d'autre part, des éléments incontournables de la représentation littéraire de la Côte-Nord dans ce corpus. En effet, alors que « la partition de l'espace [...] structure<sup>562</sup> » les parcours des sujets dans l'espace littéraire, ceux-ci demeurent, comme le précise De Certeau à propos du caractère narratif des déplacements, tributaires de sélections, « c'est-à-dire d'actions organisatrice d'aires sociales et culturelles plus ou moins étendues<sup>563</sup>. » Or, dans le cas de White, l'ordre dans lequel sont énoncés les composants du titre fait du vent le sujet de la phrase : c'est le vent, un élément naturel, qui caractérise la ville, une réalité urbaine.

Dans les cas mentionnés, l'écriture du territoire nord-côtier implique, ainsi, un dispositif de sélection à partir duquel le territoire est décrit. En s'éloignant de Baie-Comeau et de Sept-Îles, villes autour desquelles s'organise la vie culturelle et économique de la région, les auteurs engendrent une pluralité de parcours possibles sur

---

<sup>559</sup> Baie-Comeau, pour sa part, n'est nommée aucune fois.

<sup>560</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 63.

<sup>561</sup> Pierre Frenette, *op. cit.*, 1996, p. 497.

<sup>562</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 181.

<sup>563</sup> *Ibid.*

le territoire en plus d'inciter à percevoir la Côte-Nord autrement qu'en fonction de sa linéarité. En effet, une multitude de points d'entrée et de sortie du territoire (comme la langue et certaines pratiques socioculturelles comme la pêche) prennent forme à partir d'autant de lectures du lieu qui s'organisent, dans l'espace littéraire, autrement qu'à partir de la linéarité du territoire. Le parcours nord-côtier se construit donc dans la multiplicité des lectures et des choix par rapport à « cette terre frangée de centaine d'îlots, de plages et de passages<sup>564</sup> », ce qui accroît les possibilités discursives du territoire et le détail.

### 3.3 Le territoire comme autorité syntaxique

Finalement, pour clore ce chapitre, j'aborderai les discours de mon corpus selon qu'ils se conforment au territoire ou le confrontent. En ce sens, la Côte-Nord est perçue dans l'espace littéraire comme une autorité syntaxique en raison de la linéarité qu'elle impose à ceux qui parcourent le territoire. Celle-ci, reproduite ou non par les sujets littéraires, conformément au caractère extensible de la linéarité, oppose la norme à la délinquance, c'est-à-dire la structure à la transgression de cette structure. Par exemple, Kanapé Fontaine perçoit dans un terme ce qu'il cache pour faire ressortir de « [l']union / ce qui est discorde [...] croissance / ce qui est régression / construction ce qui est déconstruction<sup>565</sup> ». En ce sens, Kanapé Fontaine met à jour ce que Bourdieu appelle le pouvoir symbolique présent dans « les opérations sociales de *nomination* et les rites d'institution à travers lesquels elles s'accomplissent<sup>566</sup>. » Ce faisant, elle écrit, à sa manière, le territoire – « moi je dis / Nutshimit<sup>567</sup> » – pour se réapproprier ce « pays mien<sup>568</sup> ». À ce titre, Jérôme Guénette précise, dans son article « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier », que :

---

<sup>564</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 123.

<sup>565</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 59.

<sup>566</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, 1982, p. 99.

<sup>567</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 42.

<sup>568</sup> *Ibid.*, p. 76.

[...] l'immensité du territoire et la rudesse des éléments renforcent la solitude du protagoniste qui n'a d'autre choix que de se tourner vers lui-même. Le séjour (ou le récit d'un épisode de vie) sur la Côte devient pour le personnage soit positif, une mise au défi, ou plutôt négatif, telle une mise à l'épreuve où il se doit de défendre ou de résoudre quelque chose<sup>569</sup>.

Ainsi, alors que certains confrontent la structure et l'organisation du territoire par l'écriture, comme le fait Kanapé Fontaine, d'autres, c'est le cas de Vigneault lorsqu'il décrit le « plein vent à trois lieues des battures<sup>570</sup> », s'y conforment par des descriptions laconiques du paysage nord-côtier.

L'ardeur du climat, qui est doublé, selon Guénette, par l'immensité du territoire<sup>571</sup>, constitue, à cet égard, un défi que doivent surmonter les sujets littéraires des œuvres au corpus pour prendre place dans le territoire. Pour Bacon, cela signifie que « [l]e climat trompe le temps<sup>572</sup> ». Or, c'est pour cette raison qu'elle cherche, au fond du printemps « [l']hiver [qui] n'a pas dit son dernier mot<sup>573</sup> ». Le but n'étant pas de dominer la nature, mais d'y faire sa place en dépit de ce qui lui échappe. Inversement, il arrive que le territoire impose un ordre dans lequel les éléments géographiques et sociaux se présentent aux sujets. Cet ordre, qui agit comme un discours dominant « qui fonde l'efficacité performative du discours<sup>574</sup> » du sujet s'impose, et comme l'indique Bourdieu, « au nom de tous, [comme] le consensus sur le sens du monde social<sup>575</sup> », au risque d'être aliénant. Pour Vigneault, il s'agit de faire avec les intempéries, de ne pas remettre en question l'ordre apparent du territoire. Alors que « [l]a lune d'hiver [...] [v]erse sur le fleuve / [d]es reflets de fer<sup>576</sup> » « [c]omme si

---

<sup>569</sup> Jérôme Guénette, « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier. », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 154, 2019, p. 35.

<sup>570</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 32.

<sup>571</sup> Jérôme Guénette, *op. cit.*, 2019, p. 35.

<sup>572</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 108.

<sup>573</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>574</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, 1982, p. 101.

<sup>575</sup> *Ibid.*

<sup>576</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 311.

tout allait recommencer<sup>577</sup> » sans égard pour le sujet qui s’y trouve, Vigneault décrit le territoire comme il se présente à lui.

Finalement, la hiérarchisation linguistique développée par Bourdieu peut permettre d’observer une tension entre certaines expressions propres à la région et les idées reçues (autour desquelles s’est construit l’imaginaire du Nord en Occident<sup>578</sup>). Bourdieu propose en effet que les expressions linguistiques régionales, qu’il appelle *régionalismes*, s’organisent en « systèmes de différences classées et classantes, hiérarchisées et hiérarchisantes [qui] marquent ceux qui se les approprient<sup>579</sup> ». Par exemple, Perreault, à travers un ensemble de termes techniques liés à des pratiques culturelles nord-côtières<sup>580</sup>, témoigne d’une cohérence discursive, comme l’indiquent Guénette, Rouxel et Marie-Ève Vaillancourt à propos du caractère social des récits qui portent sur la Côte-Nord, « autour de deux grandes lignes de force que nous choisissons de désigner par deux mots amples et rassembleurs : géographie et social.<sup>581</sup> » À ce titre, White décrit, pour sa part, un parcours marqué par des récurrences langagières qui réfèrent à ce qu’il appelle « la voix néofrançaise du Québec<sup>582</sup> ». En ce sens, il est question de saisir, par les groupes de vocabulaires utilisés, divers niveaux d’interaction avec le territoire dans les œuvres à l’étude.

### 3.3.1 L’accord positif : confronter le territoire

En raison des possibilités discursives multiples des parcours nord-côtières comme en témoigne le cercle pour Fontaine<sup>583</sup>, l’écriture du territoire peut être

---

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>578</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 22.

<sup>579</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, 1982, p. 41.

<sup>580</sup> Un glossaire est accessible à la fin du récit. Il en utilise soixante-sept. Voir Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1961], p. 218-224.

<sup>581</sup> Jérôme Guénette, Pierre Rouxel et Marie-Ève Vaillancourt, *Introduction*, Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972], p. IV.

<sup>582</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 29.

<sup>583</sup> Il permet de reprendre « un travail trop exigeant », c’est-à-dire de revenir sur ses pas. Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 140.



également considérée selon une tension entre le sujet et le lieu. En voulant s'affirmer dans le territoire, le sujet serait confronté à une résistance qu'il doit surmonter. À ce titre, lorsque Guénette précise que « la Côte-Nord reste une terre de contrastes d'où émerge une vision du monde ambivalente<sup>584</sup> », il met en lumière la nécessité des tensions opératoires dans l'écriture nord-côtière. On retrouve par exemple cette tension chez Perrault, où elle est ressentie entre l'humain et la nature et s'illustre à travers le climat et les déplacements du sujet comme en témoignent ces « immenses feuillages de neige [...] endormant les moindres traces d'hommes, de bêtes et d'eau<sup>585</sup>... » En ce sens, la tension observable entre le sujet et le territoire dans cet exemple amènerait le sujet « à revoir ses paramètres, à s'interroger, à redéfinir sa vision du monde<sup>586</sup> » et son vocabulaire pour faire « sienne la (supposée) richesse » du territoire. Le sujet s'affirme ainsi dans le territoire bien que certains éléments naturels (comme la neige) tendent à effacer sa présence.

Dans son recueil, Bacon illustre que l'idée d'une tension entre le lieu et le sujet est nécessaire à la prise de parole de ce dernier. Lorsque la poétesse précise que « [l]e temps devient fou<sup>587</sup> » et que la « [p]oudrierie [...] étourdi[t] la terre<sup>588</sup> », elle prend en quelque sorte place dans le territoire de manière à répondre à l'immensité d'une nature qui la confronte physiquement et à pouvoir dire, enfin : « Je marche l'hiver<sup>589</sup> ». Certes, l'organisation des éléments naturels dans le poème permet au sujet de s'affirmer dans le territoire<sup>590</sup>. Or, l'opposition entre la nature et le sujet, reproduite dans le texte par « [l]e givre [qui] s'installe aux fenêtres<sup>591</sup> » et qui déploie une « blancheur aveugle<sup>592</sup> », est nécessaire à la prise de parole de celui-ci. Pour cette raison, si Bacon est dans un

---

<sup>584</sup> Jérôme Guénette, *op. cit.*, 2019, p. 35.

<sup>585</sup> Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1961], p. 109.

<sup>586</sup> Jérôme Guénette, *op. cit.*, 2019, p. 36.

<sup>587</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 54.

<sup>588</sup> *Ibid.*

<sup>589</sup> *Ibid.*

<sup>590</sup> Voir p. 6-7.

<sup>591</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 54.

<sup>592</sup> *Ibid.*

territoire qui se laisse « découvrir, au fil des textes, par des expériences<sup>593</sup> », elle fait de son corps le point de convergence d'un ensemble de facteurs naturels (circonstanciels) et personnels. En effet, chez elle le corps est exposé aux éléments naturels et se déplace dans le territoire de manière à pouvoir en intégrer les éléments dans sa parole : « Je ne suis pas tonnerre / Je suis mouvement de la Terre<sup>594</sup> ». Ainsi, le sujet prend place dans un territoire qu'il ordonne, par sa production discursive, dans l'espace littéraire, ce qui lui permet, comme l'indique Bourdieu à propos du caractère performatif du discours, « d'agir et de parler, à travers lui<sup>595</sup> », c'est-à-dire de produire des échanges linguistiques entre le discours du territoire et le sien (qui est un parcours).

À l'instar de Bacon, pour qui le corps permet de confronter la disposition des éléments dans un lieu (plus ou moins) précis, Kanapé Fontaine met en question le discours dominant du lieu alors qu'elle tente de (re)nommer le territoire. Par exemple, elle cherche « le nom de [s]es montagnes [s]a rivière / *Utshuat Upessamiu Shipu* / le nom de [s]on fleuve [s]on sable [s]on lichen / *Unipeku Nutshimit*<sup>596</sup> ». En ce sens, Kanapé Fontaine, en cherchant à nommer adéquatement le territoire, « produit [selon ce que De Certeau appelle un lieu pratiqué] [...] les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner en unité polyvalente de programmes conflictuels ou de proximités contractuelles<sup>597</sup> ». De cette manière, la poétesse relève des écarts terminologiques, c'est-à-dire des tensions, dans le but de « [r]edonner vie [...] à la parole qui ne sait plus dire oui. Qui ne sait plus se tenir. Qui ne sait plus tenir parole<sup>598</sup>. » La voix narrative du recueil cherche ainsi à nommer ce pays pour le faire sien : « Pays mien ô / je te nommerai par ton nom<sup>599</sup> » pour renverser la terminologie imposée par un *tu* péremptoire qui cherche à faire taire une narratrice

---

<sup>593</sup> Jérôme Guenette, *op. cit.*, 2019, p. 36.

<sup>594</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 46.

<sup>595</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, 1982, p. 101.

<sup>596</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 14.

<sup>597</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 173.

<sup>598</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 8.

<sup>599</sup> *Ibid.*, p. 14.

intransigeante : « je dis je / je suis<sup>600</sup> ». De cette manière, Kanapé Fontaine crée, comme le précise Yvette Mollen quant à l'importance de la transmission de la langue dans son article « La technologie au service de la langue innue », « des situations où l'utilisation adéquate du vocabulaire se fait<sup>601</sup> » et s'affirme, de surcroît, en opposition à d'autres manières de dire. En effet, Kanapé Fontaine refuse la parole des « fausses idoles<sup>602</sup> » « capable / de provoquer l'amnésie<sup>603</sup> » de manière à corriger un ensemble de vocables qui sont, pour elle, inadéquats.

Par conséquent, si le corps engage, d'une part, une transgression de la passivité des éléments ordonnés dans l'espace, les descriptions qui reproduisent une nature « impressionnante, immense, [un] paysage universel<sup>604</sup> » favorisent, d'autre part, la mise en place d'une tension terminologique entre les sujets (possédant un héritage culturel) et (l'idée du) lieu nécessaire à la prise de parole littéraire nord-côtière. Le sujet littéraire, en s'écrivant dans le territoire, doit utiliser un vocabulaire qui lui permet de se l'approprier symboliquement.

### 3.3.2 L'accord négatif : se défendre

Inversement, la présence du sujet dans le territoire peut amener ce dernier à devoir se défendre contre le milieu dans lequel il se trouve. Chez Vigneault, White et Bacon, cette idée est tributaire de l'ordre imposé par le territoire, c'est-à-dire la disposition des éléments dans l'espace, avec lequel les sujets doivent composer même si cela complique, par exemple, les déplacements et leur énonciation. En effet, lorsque Bacon se promène en hiver, elle précise : « [j]e ne retrouve pas mes pas / [l]e vent les a emportés<sup>605</sup> ». Par conséquent, le territoire dévoilerait un risque d'aliénation à partir

---

<sup>600</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>601</sup> Yvette Mollen, « La technologie au service de la langue innue », *Littoral*, no 10, 2015, p. 77.

<sup>602</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 59.

<sup>603</sup> *Ibid.*

<sup>604</sup> Jérôme Guenette, *op. cit.*, 2019, p. 36.

<sup>605</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 54.

duquel la singularité du sujet serait mise à mal, « lésé[e] dans cette part de sa personnalité qui a été engagée<sup>606</sup> » dans sa relation avec le territoire. Ainsi, la Côte-Nord, qui « joue pratiquement toujours un rôle d’alliée, de confidente, [joue] parfois aussi [un rôle] d’opposante<sup>607</sup>. »

Lorsque Bacon, dans son recueil, prend la parole sur les rives du Lac Simon, en hiver, elle indique, en évoquant les deux premières instances de singulier (le *je* et le *tu*) que « [l]a neige se moque de toi / [l]a neige se moque de moi <sup>608</sup> ». D’abord, cette succession des deux premières instances du singulier suggère le pouvoir élémentaire du territoire : la neige tombe, et ce peu importe qui s’y trouve. La succession pronominale est corollaire, en ce sens, d’un effet généralisant puisque toutes les instances impliquées dans le poème sont soumises à une nature globalisante qui s’approprie jusqu’à l’existence même des sujets : « [n]ous appartenons à une rivière<sup>609</sup> », précise Bacon. Par conséquent, la mention de la neige et de ses effets sur les déplacements du sujet (elle complique sa mobilité) fait montre des difficultés du sujet à faire sienne la nature environnante à travers l’emploi des lexèmes qui se rapportent, d’une part, à la propriété (le sujet appartient à la nature plutôt que ce soit celle-ci qui lui appartient) et, d’autre part, à l’indifférence (*moquer*). L’énonciation du territoire par le sujet favorise donc la mise en place d’une dynamique par laquelle il se « laisse happer par l’euphorie d’une nature plus grande que nature<sup>610</sup>... » Ce commentaire de Guénette à propos du caractère conflictuel de la Côte-Nord en littérature fait écho, dans ce cas qui est le nôtre, à la poétique de Bacon alors qu’au

---

<sup>606</sup> Paul Ricoeur, « Aliénation », dans *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Albin Michel, coll. « Encyclopaedia universalis », 2006, p. 49.

<sup>607</sup> Jérôme Guenette, *op. cit.*, 2019, p. 36.

<sup>608</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 100.

<sup>609</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>610</sup> Jérôme Guenette, *op. cit.*, 2019, p. 36.

« Lac Simon tremble [s]a vie<sup>611</sup> » et que sur les rives « [d]es visions troublent le futur<sup>612</sup> ». Le sujet n'a, pour ainsi dire, plus de contrôle sur son corps, sur son existence.

Cette perte de contrôle causée par l'environnement dans lequel se trouve le sujet manifeste une situation d'aliénation provoquée par le territoire. Chez White, alors que les êtres humains sont « condamnés à seulement tirer le meilleur parti possible de [leurs] divisions et de [leurs] contradictions<sup>613</sup> », les expériences des sujets lors de leur parcours sur la Côte-Nord peuvent provoquer des situations, pour citer Guénette : « qui font de leur milieu nord-côtier un milieu sclérosé et aliénant<sup>614</sup>. » L'aliénation se définit, en philosophie, comme une situation où le sujet est « dessaisi, privé au profit d'une autre (*alienus*) de la possession et de la jouissance d'une partie<sup>615</sup> » de son existence. Pour le personnage de Marie, dans *La Passe-au-Crachin* de Thériault, c'est exactement ce qui se produit. Le souhait de Jean, son mari, de trouver sur la Côte-Nord une vie tranquille, ne justifie pas, pour elle, « l'intensité de la solitude<sup>616</sup>. » Plus précisément, « [r]ien de la beauté de ce paysage ne la touchait<sup>617</sup>. » Par conséquent, l'aliénation du personnage de Marie dans l'œuvre de Thériault est corollaire d'une inadéquation : le sujet, n'arrivant pas à cerner sensiblement le territoire, est laissé à lui-même dans un lieu qui lui semble hostile et qui l'empêche d'en apprécier la singularité. À cet égard, White, alors qu'il est dans le train entre Sept-Îles et Schefferville, n'aperçoit pas que le train passe « à travers les montagnes, au-dessus des rivières<sup>618</sup> » comme en témoigne Fontaine – pour lui c'est un territoire où « tout [...] a disparu.

---

<sup>611</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 100.

<sup>612</sup> *Ibid.*

<sup>613</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 128.

<sup>614</sup> Jérôme Guenette, *op. cit.*, 2019, p. 36.

<sup>615</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, 2006, p. 49.

<sup>616</sup> Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972], p.49.

<sup>617</sup> *Ibid.*

<sup>618</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 25.

Maintenant, il n’y a plus que des épinettes et de la mousse arctique<sup>619</sup>. » Par conséquent, le sujet est confronté à une nature qui le *dépasse* et qu’il désigne comme telle.

Ainsi, si les œuvres de mon corpus se construisent en fonction du rapport qu’entretiennent les sujets avec le territoire, les termes utilisés constituent autant de facteurs qui influencent le sens des œuvres. Or, ces termes répondent également à l’ordre de disposition des éléments dans l’espace qui engendre, d’une part, une perte de contrôle du sujet par rapport à sa propre existence et, d’autre part, une situation d’aliénation hors de laquelle il en est dépossédé. Cette ambivalence discursive caractérise, ainsi, au moins deux possibilités par lesquelles les sujets souscrivent au discours dominant qu’impose, de prime à bord, le territoire aux œuvres.

### 3.3.3 L’autorité et la délinquance

Les parcours sur la Côte-Nord peuvent être observés à partir des termes employés pour démontrer que le discours, lorsqu’il répond à un cheminement, reproduit des expressions propres à la région décrite. En ce sens, l’utilisation de certains lexèmes liés à des pratiques socioculturelles nord-côtières (comme la pêche) serait attribuable à une forme de délinquance envers un discours extérieur dominant imposé à la Côte-Nord « en fonction de besoins imaginaires et matériels<sup>620</sup> », comme l’explique Daniel Chartier à propos de l’imaginaire du Nord. Ce discours, que Fontaine appelle la blessure « de tous les préjugés<sup>621</sup> », dévalue, selon Bourdieu, les formes « de la langue “commune” [...] [qui] se retrouvent rejetées dans l’enfer des *régionalismes*<sup>622</sup> ». Pour cette raison, il faut, selon Fontaine, s’en affranchir : « Et il faudra du temps, de l’espace, de la patience pour s’en libérer<sup>623</sup>. »

---

<sup>619</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 111.

<sup>620</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 22.

<sup>621</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 110.

<sup>622</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, 1982, p. 40.

<sup>623</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 110.

Dans son récit, Perrault utilise soixante-sept (67) termes propres à des pratiques socioculturelles et économiques nord-côtières<sup>624</sup>. Du *charcouai* qui désigne le « cadavre du loup-marin dépouillé de la graisse et de la peau<sup>625</sup> » à la *vasigotte*, « filet à puiser<sup>626</sup> », Perrault met en place, d'abord, un dispositif sémantique référentiel qui renvoie simultanément à des lieux et des pratiques culturelles à travers une parole subjective qui vise à représenter un parcours qui s'étend de Tête-à-la-Baleine à Olomanshibu (Unamen Shipu) où « les fines planchettes de la *fonçure* [sont] retenues par les varangues à serre dans les plats-bords<sup>627</sup>... » Si, dans la plupart des cas, il s'agit d'expressions liées à la pêche<sup>628</sup>, chaque terme employé témoigne de l'attention portée par le narrateur aux communautés dans lesquelles il se rend. En ce sens, le discours de Perrault produit un réseau sémantique « bien ancré [...] dans des mots à la fois précis et évocateurs [...] qui renvoient au réel certes, mais qui font aussi, en même temps, voyager l'imagination du lecteur<sup>629</sup>. » Conséquemment, cette prise de parole est caractéristique d'une résistance envers les idées reçues qui font du Nord un endroit vide et inhabité<sup>630</sup> en plus de stimuler le parcours du sujet sur la Côte-Nord. À cet effet, dans son poème intitulé « Mémoire de la vie inachevée »<sup>631</sup>, Vigneault nomme certaines personnes qui vivent à Natashquan (Robert, Fernand, Armand, Jean-Paul, Raoul, Jean-Pierre, Moïse et Odilon<sup>632</sup>). Ce procédé, qui représente la vie sociale du village et, plus largement, de la Côte-Nord, fait (re)vivre le « cœur d'un village surgi / [s]ur d'inaccessibles hauteurs / [e]t perdu cependant, très loin<sup>633</sup> ». Si l'idée d'éloignement demeure une caractéristique du village (et par extension de la région), la référence à

---

<sup>624</sup> Pierre Perrault, *op. cit.*, 2021 [1961], p. 217-224.

<sup>625</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>626</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>627</sup> *Ibid.*, p. 170. L'auteur souligne.

<sup>628</sup> *Fonçure* désigne la « pièce de bois constituant l'axe longitudinal d'un bateau. » *Ibid.*, p. 221.

<sup>629</sup> Jérôme Guénette, Pierre Rouxel et Marie-Ève Vaillancourt, *op. cit.*, dans, Yves Thériault, *op. cit.*, 2012 [1972], p. VI.

<sup>630</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 10.

<sup>631</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 303-306.

<sup>632</sup> *Ibid.*, p. 304-306.

<sup>633</sup> *Ibid.*, p. 303.

ceux qui l'habitent réhabilite des *particularismes* linguistiques propres à la région. Ceux-ci, qui offrent une représentation habitée de la région, témoignent d'une manière de parler propre à la Côte-Nord. L'usage de termes spécifiques, chez Perreault, Vigneault et Fontaine, restitue ainsi une autorité littéraire aux expressions régionales<sup>634</sup>.

À cet égard, la Côte-Nord n'est plus dépeinte, comme le fait parfois White, selon l'idée que « le Nord tout entier constitue encore une froide énigme<sup>635</sup> », un lieu dont on ne sait à peu près rien. C'est au contraire chez les auteurs de l'intérieur un lieu vivant et complexe. Or, si White reproduit certains stéréotypes, il dépeint, également, une réalité régionale par l'utilisation d'anglicismes tels *foreman*, *storeman*, *chum* et *smat* et certains vocables qui renvoient à l'oralité, tels *mouais* (pour dire « moi »), *itsi* (à la place d'« ici ») et *pogne* (plutôt que « prendre »)<sup>636</sup>. En outre, c'est également ce que fait Pomerleau-Cloutier lorsqu'elle inclut dans sa poésie des termes tels « *b'y*<sup>637</sup> », « un mot utilisé par les anglophones de la Basse-Côte-Nord pour saluer une personne qui leur est familière, pour s'adresser à elle ou pour mettre l'accent sur un point. Ce mot a le sens de *my friend*, *buddy*<sup>638</sup>. » Cet effet, qui élargit le champ linguistique des auteurs à la réalité nord-côtière, augmente la portée inclusive des récits et l'attention portée envers les « cultures autochtones et régionales<sup>639</sup> » à l'observation d'un accent particulier<sup>640</sup>.

Finalement, le parcours nord-côtier, à travers les œuvres de mon corpus, est symbolique d'une relation entre le territoire et le sujet. Cette relation, médiatisée par le

---

<sup>634</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, 1982, p. 40.

<sup>635</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 110.

<sup>636</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

<sup>637</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *op. cit.*, 2021, p. 170.

<sup>638</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>639</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 12.

<sup>640</sup> White, cependant, regroupe indistinctement les expressions qu'il entend à l'accent québécois qu'il nomme « la voix néofrançaise du Québec ». Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 29.



langage, reproduit dans certaines œuvres (Pomerleau-Cloutier, White et Perrault) la linéarité du territoire en nommant successivement le nom des lieux comme l’a illustré l’inventaire des lieux nommés. Ainsi, le recueil de Pomerleau-Cloutier est composé de dix-sept sections qui correspondent à dix-sept villages de la Basse-Côte-Nord entre Kegaska et Blanc-Sablon<sup>641</sup>. En revanche, d’autres œuvres (Vigneault et Fontaine) s’intéressent à des éléments plus précis (comme le nom d’une personne) de manière à détailler, mais également à morceler, le territoire pour en faire, selon Fontaine, le « témoins d’une alliance égalitaire [...] entre Autochtones et Québécois<sup>642</sup> ». En ce sens, plutôt que d’aller vers une extrémité ou l’autre de la région, ces auteurs construisent des parcours qui ne répondent pas uniquement à une structure imposée : chacun, selon ses expériences et ses connaissances, peut écrire la Côte-Nord et y prendre place. Par conséquent, la linéarité n’est pas en mesure de rendre compte de l’ensemble des parcours nord-côtiers recensés dans mon corpus alors que certains sujets divergent même des pôles (Baie-Comeau et Sept-Îles) autour desquels s’organise la vie culturelle de la Côte-Nord pour se concentrer, comme le fait Vigneault, par exemple, sur Natashquan, noyau de son discours cependant « que la planète est fragile / [a]utour<sup>643</sup> ». Enfin, le territoire peut donc être perçu comme une autorité syntaxique à laquelle les sujets littéraires obéissent ou *désobéissent* par un ensemble de choix qui reproduisent, dans l’espace littéraire, des structures géographiques et linguistiques (et autant de transgression de ces structures). Pour Kanapé Fontaine, il s’agit de nommer adéquatement le territoire – elle écrit, « lève la tête / souviens-toi de ton nom<sup>644</sup> » – alors que White, pour sa part, décrit la Côte-Nord en fonction d’intérêts qui lui sont extérieurs pour saisir, comme il appelle la Côte-Nord, « la terre que Dieu donna à Caïn<sup>645</sup> ». Ainsi, les auteurs de mon corpus affirment ou infirment, successivement, la structure (géographique et linguistique) du territoire pour s’y affirmer par le truchement

---

<sup>641</sup> Voir Annexe A.

<sup>642</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 143.

<sup>643</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 301.

<sup>644</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, 2016, p. 38.

<sup>645</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1987], p. 15.

d'un langage qui répond, en fonction d'un parcours effectué sur le territoire et reproduit dans l'espace littéraire, à une expérience de la Côte-Nord ou, encore, à des stéréotypes qui lui sont liés.

## CONCLUSION

La Côte-Nord littéraire – et par extension historique le Labrador<sup>646</sup> – représente, en somme, un lieu de tensions dans le discours. Présentes sous trois formes distinctes, mais complémentaires dans mon corpus, ces tensions correspondent respectivement, dans l'espace littéraire, à l'impression d'éloignement engendrée par l'habitation ou la visite du territoire, à une pratique de l'espace – perçue comme une représentation des lieux dans les œuvres selon les concepts de limites et de frontières – et aux parcours effectués par les sujets des œuvres, c'est-à-dire l'interprétation du territoire nord-côtier perçu, dans l'espace littéraire, comme un signe qui nécessite d'être interprété, lu et organisé (en fonction des connaissances des sujets). À cet égard, la Côte-Nord est un lieu de tension en littérature puisqu'elle engendre des représentations successivement ambivalentes et inéquivoques, multiples et homogènes dirigées selon un rapport tour à tour interne et externe au territoire<sup>647</sup>.

Les œuvres abordées<sup>648</sup>, alors qu'elles représentent une diversité nord-côtière, reproduisent une multiplicité de discours et de parcours qui *portent* sur le territoire nord-côtier et qui *proviennent* de la Côte-Nord. D'un point de vue littéraire, cette distinction présente deux manières d'écrire le territoire : de l'intérieur et de l'extérieur. En ce sens, le territoire peut être écrit en fonction d'intérêts strictement communautaires ou particuliers, dans certains cas en joignant les deux comme le fait Noémie Pomerleau-Cloutier, afin de décrire une Côte-Nord qui est traversée plutôt qu'habitée. Or, ce mémoire a permis de démontrer que les auteurs extérieurs à la Côte-

---

<sup>646</sup> L'un et l'autre, administrativement distincts demeurent, en littérature, ambigu comme l'ont démontré les œuvres de Perrault, Puyjalon, White, Ferland et, plus récemment, Pomerleau-Cloutier.

<sup>647</sup> Jérôme Guenette, « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier. », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 154, 2019, p. 36.

<sup>648</sup> Il s'agit de *Ueish. Quelque part* (Joséphine Bacon), *Uashtessiu/Lumière d'automne* (Jean Désy et Rita Metsokosho), *Shuni* (Naomi Fontaine), *Bleuets et abricots* (Natasha Kanapé Fontaine), *La patience du lichen* (Noémie Pomerleau-Cloutier), *Poèmes* (Gilles Vigneault), *Toutes isles* (Pierre Perrault), *Récits du Labrador* (Henry de Puyjalon) et *La route bleue* (Kenneth White) – discours-modèle extérieur à la Côte-Nord dans mon corpus.

Nord, s'ils organisent leurs œuvres de manière à traverser le territoire en orientant leur parcours vers une extrémité ou l'autre de la région (comme le fait White), ne se limitent pas à reproduire l'ordre dans lequel sont disposés les villages et les villes de manière impersonnelle. Au contraire, la Côte-Nord littéraire est le produit d'une capacité d'adaptation des auteurs de l'intérieur *et* de l'extérieur à ce milieu et répond davantage à des curiosités géographiques, culturelles et linguistiques qu'à un seul impératif esthétique.

À cet égard, le premier chapitre s'est construit autour de l'hypothèse suivante : l'impression d'éloignement engendrée par l'écriture de la Côte-Nord n'est pas perçue de la même manière par tous les auteurs de mon corpus : pour les auteurs de l'extérieur, comme Pierre Perrault, la Côte-Nord est un lieu éloigné et hostile « où les hommes ne possèdent pas d'armes contre le froid<sup>649</sup> ». En revanche, pour les auteurs de l'intérieur, comme Rita Mestokosho, la Côte-Nord est (d)écrite selon une proximité qui traduit une familiarité à l'égard du territoire, comme en témoignent ces vers.

Vers l'est je regarde grand-père soleil / là d'où j'ai marché pour venir  
jusqu'ici. / Vers le sud, je regarde ma jeunesse / tout le potentiel des vents  
chauds. / Vers l'ouest, je vois un miroir de femme / toute l'énergie de la  
mère porteuse. / Vers le nord, se trouve une montagne / Une île de  
sagesse<sup>650</sup>.

Si la distinction entre ces deux manières d'écrire la Côte-Nord tient d'abord à des facteurs culturels – l'imaginaire collectif étant corollaire d'une intériorisation du rapport au territoire par un groupe donné<sup>651</sup> –, les représentations qu'ils en font répondent à des présuppositions parfois stéréotypées, parfois fidèles aux réalités

---

<sup>649</sup> Pierre Perrault, *Toutes isles*, Montréal, Éditions LUX, 2021 [1961], p. 116.

<sup>650</sup> Jean Désy et Rita Mestokosho, *Uashtessiu/Lumière d'automne*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2010, p. 33.

<sup>651</sup> Florence, Giust-Desprairies, « 4. La construction du monde dans les groupes institués », *L'imaginaire collectif*, Toulouse, Érès, « Société - Poche », 2009, p. 105-142. URL : <https://www-cairn-info.proxy.bibliotheques.uqam.ca/l-imaginaire-collectif--9782749211329-page-105.htm>, consulté le 1er mai 2023.

locales. En effet, White, qui n'est pas originaire de la Côte-Nord, ne distingue pas la Côte-Nord du Labrador et du Nunavik. Pour lui, il s'agit d'un tout homogène, « *d'eau vive et de vide*<sup>652</sup> ». Conformément aux principes interprétatifs de l'imaginaire du Nord développé par Daniel Chartier dans *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord?*<sup>653</sup>, les discours extérieurs à la Côte-Nord comme ceux de White et Perrault perpétuent l'idée que les représentations de lieux nordiques se font en minimisant le rôle des cultures de ceux et de celles qui habitent le territoire puisqu'ils décrivent la région comme un territoire « inconnu, vide, inhabité et *éloigné*<sup>654</sup> ». Or, lorsque la Côte-Nord est représentée par des auteurs qui en sont originaires, elle est plutôt dépeinte par des caractéristiques naturelles et culturelles diversifiées qui reproduisent, comme l'indique Jérôme Guénette, « sa nature singulière – la mer, la forêt, les rivières, les caps<sup>655</sup> » – de manière à permettre au sujet de s'affirmer sur le territoire selon un principe de successivité : en nommant la nature (et la culture), le sujet prend place dans le territoire puisque « [l]a communauté [selon Naomi Fontaine] c'est l'accent *régional* qui donne la musique aux mots<sup>656</sup> ». En outre, c'est également cette impression de filiation qui l'amène à revendiquer, « au Festival America à Vincennes, près de Paris<sup>657</sup> », que porter une robe plutôt que « des peaux tannées<sup>658</sup> » ce n'est pas renier sa culture « [p]arce que tout cela n'est pas une question de culture, mais plutôt de modernité<sup>659</sup>. » Par conséquent, les connaissances (collectives et personnelles) des sujets, en représentant le territoire en fonction d'un ensemble de thèmes et de termes directeurs (la nature, la culture et la relation qu'entretient avec le sujet avec celles-ci), favorisent

---

<sup>652</sup> Kenneth White, *La route bleue*, Marseille, Le mot et le reste, 2017 [1983], p. 152. L'auteur souligne.

<sup>653</sup> Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Montréal, Imaginaire | Nord et Harstad (Norvège), Arctic Arts Summit, coll. « Isberg », 2018, p. 10.

<sup>654</sup> *Ibid.* Je souligne.

<sup>655</sup> Jérôme Guénette, *op. cit.*, 2019, p. 36.

<sup>656</sup> Naomi Fontaine, *Shuni*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, p. 102. Je souligne.

<sup>657</sup> *Ibid.* p. 60.

<sup>658</sup> *Ibid.*

<sup>659</sup> *Ibid.*

la stratification d'expériences différentes associées à un *ici* (la Côte-Nord) et un *ailleurs* éloigné.

La complémentarité des champs d'expérience retraçables dans l'espace littéraire engendre une hybridation du discours à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, c'est-à-dire de près *et* de loin par rapport au territoire. Le sujet littéraire devient donc un sujet tiers vers où convergent une parole narrative extérieure au lieu décrit et une parole intérieure associée aux communautés locales, comme chez Pomerleau-Cloutier : « un sourire furtif / entre deux grondements / de navire / *j'ai besoin de voir l'eau / mais j'en ai peur*<sup>660</sup> ». Conformément à la théorisation du neutre par Roland Barthes, le sujet devient constitutif « d'un réseau de lectures [...] ni raisonnée[s] [...] ni exhaustive[s]<sup>661</sup> », mais représentatives d'une réalité complexe et plurielle. La confrontation des savoirs collectifs et des savoirs personnels marque ainsi une compétitivité discursive dans l'élaboration du discours régional et dévoile, à l'intérieur de celui-ci, une ambivalence discursive par rapport à la distance.

Le deuxième chapitre de ce mémoire, reposant sur l'idée d'une pratique de l'espace engendrée par l'ambivalence discursive perceptible chez certains auteurs nord-côtiers comme c'est le cas de Pomerleau-Cloutier, a permis de démontrer une capacité chez certains auteurs de reconfigurer le territoire dans l'espace littéraire. Puisque la Côte-Nord est un territoire historiquement flou<sup>662</sup>, il a été observé que les discours étudiés conservent l'ambiguïté d'un territoire marqué, à la fois, par l'éloignement et la proximité, ce qu'ils transposent, en littérature, par des descriptions du territoire et du corps du sujet. À cet effet, le territoire, pour Gilles Vigneault, agit comme une matrice à partir de laquelle la corporalité du sujet s'exprime par l'écriture

---

<sup>660</sup> Noémie Pomerleau-Cloutier, *La patience du lichen*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. «Poésie», 2021, p. 114.

<sup>661</sup> Roland Barthes, *Le neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Éditions Seuil, coll. « Traces écrites », 2002, p. 33.

<sup>662</sup> Henri Dorion, *La frontière Québec – Terre-Neuve*, cité par Mgr René Bélanger, « Le comte Henry de Puyjalon, 1840-1905 [sic] », *Saguenayensia*, vol. 8, no 5, 1966, p. 99.

du territoire, comme en témoigne ce vers : « bien huilée la nuit qui rentre dans le mur / [v]a me laisser la ville au vif<sup>663</sup> ». Dans le cas présent, la ville s'intègre à la morphologie du sujet. La poésie de Vigneault, puisqu'elle reproduit, dans l'espace littéraire, l'opposition matérielle entre deux espaces (le corps et la ville), produit ce que Michel de Certeau appelle une combinatoire d'espaces<sup>664</sup> par laquelle l'un et l'autre se déterminent. L'un et l'autre, la ville et le corps, étant de manière réciproque liés à des réalités empiriques, permettent, successivement, d'intégrer certaines connaissances à propos du territoire dans la représentation du corps et de dégager, comme c'est le cas chez Kanapé Fontaine, le corps de ses limites en le décrivant à partir de celles du territoire. Kanapé Fontaine écrit par exemple : « corps d'écume<sup>665</sup> ». L'idée d'une combinatoire d'espace témoigne, en ce sens, d'une restructuration du territoire dans l'espace littéraire. En effet, les allusions, dans les œuvres de mon corpus, à un *chez-soi* puis à un *ailleurs* inscrivent, dans les textes, deux espaces liés à des réalités différentes de manière à percevoir, de loin, la Côte-Nord. Comme en témoigne la poésie de Joséphine Bacon, c'est sur un « [b]anc public [...] [que] [d]es récits d'ainés<sup>666</sup> » l'atteignent. Ces deux éléments, associés à deux espaces (la ville et le territoire ancestral), semblent ainsi évoluer simultanément dans le texte. Or, s'ils engagent, à l'instar du territoire et du corps du sujet, une réappropriation des facteurs organisationnels du lieu, la reconfiguration du territoire n'est possible que par l'écriture. L'utilisation de termes précis, qui dévoile une connaissance du territoire, impose, par voie de conséquence, une distance intégrée dans l'usage de la parole, c'est-à-dire un principe de successivité propre à l'énumération des éléments (d)écrits.

---

<sup>663</sup> Gilles Vigneault, *Poèmes*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « Compact », 2017 [2013], p. 52.

<sup>664</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « essais », 1980, p. 186.

<sup>665</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et bricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « poésie », 2012, p. 16.

<sup>666</sup> Joséphine Bacon, *Uiesh, Quelque part*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2018, p. 14.

Conséquemment, une reconfiguration du territoire dans l'espace littéraire est difficile pour les auteurs de l'extérieur puisque la Côte-Nord répond, dans les œuvres de White et Perrault, à une indétermination sémantique. En effet, elle est autonome par rapport aux sujets littéraires qui n'arrivent pas à la saisir par des descriptions, elle est fugitive comme une « voix [qui] se perd dans le vent<sup>667</sup> ». Or, pour les auteurs nord-côtiers, la Côte-Nord est représentée à travers une multitude de réalités communautaires affranchies des stéréotypes propres aux représentations occidentales de lieux nordiques<sup>668</sup>. À cet égard, la réserve de Uashat, pour Fontaine, est le sol fécond de plusieurs réalités : il y a « [c]eux de la rue Kamin et ceux de la rue Babel. Celles qui font des enfants et celles qui avortent. Ceux qui jouent au Bingo et ceux qui vont à Punta Cana<sup>669</sup>. » La parole singulière dévoile, ainsi, un collectif pluriel. La parole régionale nord-côtière, perceptible par une oscillation des instances pronominales chez Pomerleau-Cloutier et Fontaine, produit, à cet égard, une ambivalence formelle et thématique entre la malléabilité du territoire et une certaine rigidité linguistique; la Côte-Nord littéraire étant une réalité hétérogène.

Pour le troisième chapitre, une organisation des œuvres étudiées en fonction des parcours effectués sur le territoire a été observée. À cet égard, la linéarité de ce dernier influencerait la structure des œuvres. D'abord, l'inventaire des lieux nommés dans les titres de chapitres et de poèmes a démontré que l'impact de la linéarité sur les œuvres reste limité. En effet, seulement trois auteurs de mon corpus (Pomerleau-Cloutier, White et Perrault) utilisent des noms de lieux pour segmenter leurs œuvres conformément aux parcours effectués par les sujets. En ce sens, la linéarité, chez eux, est une forme autour de laquelle s'organise un discours conformément à un parcours, elle l'oriente. Or, l'idée d'une *orientation* – le sujet se dirige vers une extrémité ou l'autre de la région – engendre, dans certains cas, l'écriture de lieux précis par lesquels

---

<sup>667</sup> Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 115.

<sup>668</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 10.

<sup>669</sup> Naomi Fontaine, *op. cit.*, 2019, p. 102.



s'ouvre un monde local, c'est-à-dire une réalité communautaire. Comme l'indique Gaston Bachelard dans *La poétique de l'espace*<sup>670</sup>, cette focalisation, qui découle d'une *direction*, renvoie à deux réalités discursives différentes, mais complémentaires : du micro vers le macro et du macro vers le micro. Pour Fontaine et White, le sens du récit (compris à la fois comme la signification du discours et la direction du parcours) se justifie, à cet égard, dans le détail; ce qu'ils arrivent à faire en nommant, par exemple, une personne par laquelle converge l'ensemble d'un lieu, ce que représente le personnage d'Eskimo Joe dans le récit de White<sup>671</sup>. En revanche, pour Pomerleau-Cloutier et Perrault, c'est la description d'éléments généraux, comme le nom d'un lieu, qui permet d'aller vers l'intimité des personnages (le micro). En ce sens, les auteurs témoignent de plusieurs réalités sociales dynamiques qui contredisent la description cartésienne des lieux disposés, selon De Certeau, les uns à côté des autres dans l'espace<sup>672</sup>. En effet, même si le parcours est corollaire d'une progression, celle-ci n'est pas, comme l'explique Mariève Desjardins, strictement linéaire<sup>673</sup>. Par exemple, la référence à Natashquan pour Vigneault se fait sans égard à sa disposition par rapport aux autres villages de la région, car c'est à l'intérieur du village que le sujet effectue un parcours pour « retrouver le riche ennui / [par] les dunes de Haute Nuit<sup>674</sup>... » Ce faisant, le poète, en détaillant une réalité particulière, recomplexifie le territoire de la Côte-Nord : elle n'est plus écrite à partir du tout, mais en fonction des parties<sup>675</sup>. Par conséquent, le parcours répond d'abord à des choix puis à des réalités locales. La linéarité *proposant* un itinéraire général, la Côte-Nord littéraire s'écrit selon un

---

<sup>670</sup> Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », (2020) [1957], p. 227.

<sup>671</sup> Par sa singularité Eskimo Joe incarne Sept-Îles. Kenneth White, *op. cit.*, 2017 [1983], p. 55-58.

<sup>672</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 173.

<sup>673</sup> Mariève Desjardins, « L'écriture du parcours dans la ville », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, Faculté des arts et sciences, 2005, f. 44.

<sup>674</sup> Gilles Vigneault, *op. cit.*, 2017 [2013], p. 303.

<sup>675</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, 1980, p. 153.

ensemble de sélections à partir desquelles les discours reproduisent différents parcours dans l'espace littéraire.

Pour cette raison, les parcours nord-côtiers reproduits dans les œuvres de mon corpus, selon un principe constitutif de l'imaginaire du Nord, confrontent ou se conforment à un discours dominant imposé selon des besoins imaginaires et matériels extérieurs à la Côte-Nord<sup>676</sup>. En effet, le rapport intérieur/extérieur qui organise la Côte-Nord littéraire dévoile deux manières distinctes d'écrire le territoire : de manière stéréotypée et de manière à faire revivre ce que Bourdieu appelle des formes « de la langue commune<sup>677</sup> », c'est-à-dire des régionalismes. Or, cette ambivalence prend forme en fonction des expressions incluses dans les œuvres plutôt qu'au lieu d'origine des auteurs. Pour cette raison, Perrault, qui n'est pas originaire de la Côte-Nord, apparaît dans mon corpus comme une figure d'opposition au discours dominant puisqu'il fait usage de nombreux termes techniques spécifiques à la région comme en témoigne le mot « *troll* qui signifie pêcher à la ligne ou [...] *trôlée* dont les gens du pays ont fait *trâlée* pour dire par exemple une *trâlée* d'enfants, de la même façon qu'il y a sur la ligne une *trâlée* d'hameçons<sup>678</sup> ». Alors que Bacon incarne à la fois une forme d'adhésion et de délinquance par rapport au discours dominant puisqu'elle témoigne de la clémence (possible) et de l'hostilité (stéréotypée) du territoire, le rapport intérieur/extérieur au territoire reflète un ensemble de choix effectifs qui visent à produire un effet de réel et restituer l'autorité littéraire de la parole régionale<sup>679</sup>. En ce sens, le sujet s'immisce dans la nature nord-côtière pendant que « [s]on ombre s'étend / [et que] la neige est lumière<sup>680</sup> » - il s'y affirme ou s'y oppose.

---

<sup>676</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, 2018, p. 22.

<sup>677</sup> Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, éditions du Seuil, « Points », 2001, p. 40.

<sup>678</sup> Pierre Perrault, *Toutes isles*, Montréal, Éditions LUX, 2021 [1961], p. 86.

<sup>679</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, 1982, p. 40.

<sup>680</sup> Joséphine Bacon, *op. cit.*, 2018, p. 48.

En somme, la Côte-Nord littéraire témoigne de tensions discursives entre un *ici* et un *ailleurs*. Alors que les différentes cultures présentes sur le territoire dépeignent une Côte-Nord fidèle à leurs expériences et leurs connaissances, c'est-à-dire à leur perception de celle-ci, la tension entre l'ici et l'ailleurs, plutôt que d'engendrer une dépendance de l'un par rapport à l'autre, crée un langage par lequel la Côte-Nord semble accessible et ouverte, « mais où entrent véritablement ceux qui sont déjà initiés. On croit qu'on accède à ce qu'il y a de plus simple, mais on est au cœur du mystère<sup>681</sup> »; le territoire n'est pas perçu de la même manière par tous. Cette précision de Michel Foucault par rapport à ce qu'il nomme les « hétérotopies », des lieux en apparence accessibles, mais véritablement hermétiques en raison de codes, de signes et de langages propres à leur pratique, caractérise une dynamique propre aux espaces investis par l'imaginaire. Si cette idée accentue l'hermétisme des productions discursives provenant de la Côte-Nord lorsqu'elles s'opposent à celles ne provenant pas de la région, mais qui portent sur celle-ci, elle propose, comme le précise Chartier, de produire des « nœuds discursifs » qui « mettent en évidence le besoin de “lisibilité” des lieux<sup>682</sup> ». L'écriture du territoire tendrait ainsi à dévoiler toutes les possibilités du réel.

---

<sup>681</sup> Michel Foucault, *Le corps utopique, les hétérotopies*, Nouvelles Éditions Lignes, 2009, p. 33.

<sup>682</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.], *L'idée du lieu*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », 2013, p. 21.

## ANNEXE A

Tableau sommatif des lieux nommés en titre de chapitres et de poèmes

Lieu / Auteur	Pomerleau-Cloutier	Perrault	White	Vigneault	Bacon	Kanapé Fontaine	Pujalon	Fontaine
Kegaska	x							
La Romaine	x							
Unamen Shipu / Olomanshibu	x	x						
Chevery	x							
Harrington Harbour	x							
Aylmer Sound	x							
Tête-à-la-baleine	x	x						
Mutton Bay	x							
La tabatière	x	x						
Pakua Shipi (kakekiku)	x	x						
Saint-Augustin	x							
Old Fort Bay / Baie du vieux Château	x	x						
St. Paul's River	x							
Middle Bay	x							
Brador	x							
Lourdes de Blanc-Sablon	x							
Blanc-Sablon	x							
Île d'Aticosti		x						
(Lac) Mistapeo		x						
Montréal			x					
Chicoutimi			x					
Pointe-Bleue			x					
Sept-Îles			x					
Mingan			x					
Schefferville			x					
Goose Bay			x					
Lac des Huttes sauvages			x					
Baie d'Ungava			x					
Natashquan				x				
Les Galets				x				
<b>Total des lieux nommés en titre de chapitre ou de poème</b>	17	7	9	2	0	0	0	0

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus étudié

- Bacon, Joséphine. (2018). *Uiesh, Quelque part*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 122 p.
- Fontaine, Naomi. (2019). *Shuni*. Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 160 p.
- Kanapé Fontaine, Natasha. (2012). *Bleuets et abricots*. Montréal, Mémoire d'encrier, collection « Poésie », 81 p.
- Perrault, Pierre. (2021) [1963]. *Toutes isles*. Montréal, LUX, 223 p.
- Pomerleau-Cloutier, Noémie. (2021). *La patience du lichen*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. «Poésie», 264 p.
- Puyjallon, Henry de. (2007) [1894]. *Récits du Labrador*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 208 p.
- Vigneault, Gilles. (2017) [2013]. *Poèmes*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « compact », 432 p.
- White, Kenneth. (2017) [1983]. *La route bleue*, Marseille, Le mot et le reste, 160 p.

### Corpus secondaire

- Bouchard, Hélène. (2011). *Petits fruits nordiques*, Ottawa, Éditions David, coll. « Voix intérieures – Haiku », 96 p.
- Désy, Jean et Rita Mestokosho. (2010). *Uashtessiu/Lumière d'automne*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 112 p.
- Morali, Laure [dir]. (2017). *Aimititau! Parlons-nous!*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Legba », 326 p.
- Nolin, Manon. (2016). *Ma peau aime le Nord*, Wendake, Éditions Hannenorak, coll. « Poésie », 60 p.
- Gagnon, Maude Smith. (2014). *Une tonne d'air. Un drap. Une place*, Montréal, Tryptique, coll. « poésie », 144 p.
- Thériault, Yves. (2012) [1972]. *La Passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc, coll. « Les cahiers du Grénoc », 143 p.

Vigneault, Gilles. (2005). *Les gens de mon pays*, Montréal/Paris, l'Archipel, 480 p.

#### Études sur le corpus

Biron, Michel, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge. (2010). *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 700 p.

Boivin, Mathieu. (2019). « Ton vieux nom – Innu », *Histoire Québec*, vol. 25, no 2, p. 27-29.

Cloutier, Mario. (2018). « Natasha Kanapé Fontaine et Joséphine Bacon : entre mémoire et révolte », *La Presse*, cahier « Arts et littérature », en ligne, <<https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201805/30/01-5183836-natasha-kanape-fontaine-et-josephine-bacon-entre-memoire-et-revolte.php>>, consulté le 24 septembre 2022.

Ferretti, Lucia. (2012). « Pierre Maisonneuve, Vigneault. Un pays intérieur », *Les cahiers de lecture de L'Action nationale*, Montréal, Ligue d'action nationale, p. 20-20.

Fournier, Roger. (1966). « Gilles Vigneault », *Revue liberté*, vol. 8, no 4, Montréal, Collectif Librerté, p. 50-57.

Huberman, Isabella. (2015). « Entrevue avec Naomi Fontaine. Garder nos yeux dans l'espoir », *Littoral*, no 10, p. 79-82.

——— (2018). « “Si ce n'est pas moi” : écrire à la jonction du soi et de la communauté chez An Antane Kapeshe et Natasha Kanapé Fontaine », *Études en littérature canadienne*, University of New Brunswick, vol. 43, no 11, p. 108-127.

Loiselle, Daniel. (1989). *Musique et poésie dans l'œuvre récente de Gilles Vigneault*, thèse de doctorat, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivière, 107 f.

Lelièvre, Denys. (2019). « Gilles Vigneault : la musique des mots », *Nuit blanche*, Montréal, Nuit blanche, le magazine du livre, no 157, p. 49-52.

André Marissel, « *La route bleue* par Kenneth White », *Esprit*, no 86, 1984, p. 204-205.

Parisot, Yolaine, « "Géotropiques" ou la pensée écologique insulaire à l'épreuve de l'espace littéraire "postcolonial" », *Nouvelles études francophones*, vol. 33, no 2, 2017, p. 59-72.

Potvin Damase. (1938). *Puyjalon. Le solitaire de l'Île-à-la-chasse*, Québec, [s. é.], coll. « Les oubliés », 168 p.

- Porteus, Véronique S., « Kenneth White : penser l'espace, écrire les lieux », *Interfaces. Image-texte-langage*, no 11-12, 1997, p. 297-312.
- Smith, Donald. (1984). *Gilles Vigneault : conteur et poète*, Montréal, Québec/Amérique, 158 p.
- Thério, Adrien. (1985). « Gilles Vigneault, conteur et poète de Donald Smith », *Lettres québécoises*, Montréal, Éditions Jumonville, no 37, p. 76-76.

#### Études sur le lieu et l'espace

- Agostini, Bertrand et Christiane Pajotin. (2019) [1998]. *Jack Kerouac et le haïku. Itinéraire dans l'errance*, Nyons, Éditions des Lisières, 120 p.
- Bachelard, Gaston. (2020) [1957]. *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « quardige », 416 p.
- Barthes, Roland. (2002). *Le neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Éditions du Seuil, coll. « traces écrites », 276 p.
- Bazié, Isaac. (2014). « Soit je ne suis personne, soit je suis une nation », *Postures*, Dossier « Corps et nation : frontières, mutation, transfert », no 20, p. 15-20.
- (2004). « Roman francophone : écriture, transitivity, lieu. », *Tangence*, no 75, p. 123–137.
- Berque, Augustin. (1984). « Paysage-empreinte, paysage-matrice : éléments de problématique pour une géographie culturelle », *L'espace géographique*, tome 1, no 1, p. 33-34.
- Bolgett D., Edward. (2013). « Le « je » du paysage /Com mor de cossirar... », *Québec français*, no 169, p. 70-71.
- Bouvet, Rachel et Bertrand Lévy, « Littérature et géographie : dialogue autour du récit de voyage », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, no 118, 2018, p. 5-23.
- Bouvet, Rachel et Kenneth White, *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Cahiers Figura, no 18, 2008, 227 p.
- Bureau, Luc. (1991). *La terre et moi*, Montréal, Éditions Boréal, 275 p.
- Chartier, Daniel, Marie Parent et Stéphanie Vallières [éd.]. (2013). *L'idée du lieu*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura, no 34 », 214 p.
- Courtine, J-F. (1990). *Heidegger et la phénoménologie*, Vrin, Paris, 408 p.

- Girard, Camil et Carl Brisson. (2014). *Nitassinan, notre terre. Alliance et souveraineté partagée du peuple innu au Québec. Des premiers contacts à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 196 p.
- Giust-Desprairies, Florence. (2003). *L'imaginaire collectif*, Toulouse, Éditions Érès, coll. « poche. Société », 247 p.
- (2009). « 4. La construction du monde dans les groupes institués », *L'imaginaire collectif*, Toulouse, Érès, « Société - Poche », p. 105-142. URL : <<https://www-cairn-info.proxy.bibliotheques.uqam.ca/l-imaginaire-collectif--9782749211329-page-105.htm>>, consulté le 1er mai 2023.
- Hieronimus, Gilles. (2020). « Présentation », Bachelard, Gaston. (2020) [1957]. *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « quardige », p. 9-23.
- Loudes, Jean-Paul. (1995). « Espace et géopoétique », *Le monde ouvert de Kenneth White*, Bordeaux, Presses de l'université de Bordeaux, p. 117-129.
- Pascal Baud, Serge Bourgeat, Catherine Bras. (2003) [2013]. *Dictionnaire de géographie*, Paris, Hatier, coll. « Initial », 509 p.
- Sarthou-Lajus, Nathalie. (2010). « L'exil », *Études*, S.E.R, tome 412, p. 233-240.
- Urbain, Jean-Didier. (2010). « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, vol. 87, no 2, p. 99-107.
- Westphal, Bertrand. (2007). *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 304 p.
- Yi-Fu Tuan. (2006). *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*, Gollion, Infoli, coll. « Archigraphy », 219 p.

#### Études sur le parcours

- Bernd, Zilá. (1999). « Une promenade en Amérique », *Voix et images*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, vol. 25, no 1, p. 164-175.
- Bisenius-Penin, Carole. (2019). « Narrations de l'espace urbain : promenades littéraires et artistiques franco-québécoises », *Enjeux et société*, vol. 6, no 2, p. 141-163.
- Des Marais, Luce. (2004). *Écriture au « je » et expérience : lectures croisées de l'essai II, VI des Essais de Montaigne et de la deuxième promenade des Rêveries du promeneur solitaire de Rousseau*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département de littératures et de langues du monde, Université de Montréal, 95 f.



- Desjardins, Mariève. (2004). *L'écriture du parcours dans la ville*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département de littératures et de langues du monde, Université de Montréal, 99 f.
- Duchatel, Annick. (2012). « Le Québec dans le texte », *Entre les lignes*, vol. 3, no 8, p. 18-19.
- Leblanc, Jérémie. (2004). *Philippe Jaccottet et la promenade : une poétique de l'entre-deux*, thèse de doctorat, Montréal, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, 214 f.
- Prévost, Maxime. (1996). *La promenade et l'ouverture du texte humaniste*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, 133 f.

#### Études sur le Nord

- Chartier, Daniel. (2018). *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Montréal et Harstad, Imaginaire | Nord et Arctic Arts Summit, coll. « Isberg », 157 p.
- (2020). « La poésie, l'absurde, le réel et le Nord. Le Collège de Pataphysique et les poètes de la revue *Liberté* », *Revue nordique des études francophones*, vol. 3, no 1, p. 43-51.
- Borm, Jan et Daniel Chartier. (2018). *Le froid. Adaptation, production, effets, représentations*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 372 p.
- Gomez, Françoise. (2018). « Poétique du froid sur la scène contemporaine. », dans Borm, Jan et Daniel Chartier. (2018). *Le froid. Adaptation, production, effets, représentations*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 317-336.
- Hamelin, Louis-Edmond. (1996) *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 482 p.

#### Études sur les littératures autochtones/innue

- Fontaine, Naomi. (2018). « Naomi Fontaine : “Je crois que la littérature autochtone est nécessaire pour la société” », *Radio-Canada*, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1098829/naomi-fontaine-je-crois-que-la-litterature-autochtone-est-necessaire-pour-la-societe>>, consulté le 24 septembre 2022.

- Guénette, Jérôme, Pierre Rouxel et Marie-Ève Vaillancourt [éd.]. (2011). « L'écriture innue », *Littoral*, no 10, 200 p.
- Jeannotte, Marie-Hélène, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand [éd.]. (2018). *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Montréal, Mémoire d'encrier, 280 p.
- Jechsmayr, Katharina. (2015). *La représentation du territoire dans la littérature innue d'expression francophone*, Graz, Presses de l'université de Graz, 112 p.
- Mollen, Yvette. (2015). « La technologie au service de la langue innue », *Littoral*, no10, p. 77-78.
- Vincent, Sylvie. (2009). « Se dire Innu hier et aujourd'hui : l'identité est-elle territoriale ? », Gagné, Natacha et Martin Thibault, (éd.). *Autochtonies : Vues de France et du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 261-273.
- Sioui, Georges Emery. (2018) [1989]. *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 166 p.
- St-Gelais, Myriam. (2022). *Une histoire de la littérature innue*, Montréal/Sept-Îles, Imaginaire | Nord et Institut Tshakapesh, coll. « Isberg », 180 p.

#### Études sur la Côte-Nord

- Bélanger, Mgr. René. (1971). *La Côte-Nord dans la littérature/Anthologie*, Québec, Bélisle Éditeur, 128 p.
- (1977). *L'avion à la conquête de la Côte-Nord*, Québec, Les Éditions Laliberté, 133 p.
- Bouchard, Serge, Marie-Christine Lévesque. (2017). *Le peuple rieur : hommage à mes amis innus*. Montréal, LUX, 320 p.
- (2017). *Récits de Mathieu Mestokosho, Chasseur innu*. Montréal, Éditions Boréal, coll. « Compact », 198 p.
- Bureau de recherches économiques. Division des études régionales, Division du Québec en dix régions et vingt-cinq sous-régions administratives, Gouvernement du Québec : études régionales, 1967.
- Chartier, Daniel. (2006). « La "Côte-Nord" comme discours culturel », *Littoral*, no 1, p. 13-17.

- Dorion, Henri. (1963). *La frontière Québec-Terre-Neuve. Contribution à l'étude systématique des frontières*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Travaux et documents du Centre d'études nordiques », 316 p.
- Ferland, Jean-Baptiste-Antoine. (2021) [1863]. *Le Labrador : notes et récits de voyage*, Québec, Septentrion. 328 p.
- Frenette, Pierre. (1996). *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, 672 p.
- Guénette, Jérôme. (2008). « Côte-Nord, terre infertile? Vers une culture et une récolte de(s) textes. », *Littoral*, no 3, p. 2-3.
- (2008). « L'aigle leader et l'original volant : vers des croisements poétiques en terre de Côte-Nord », *Littoral*, no 3, p. 51-55.
- (2019). « Imaginaire de la Côte-Nord. De l'espace nord-côtier. », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 154, p. 34-36.
- , Pierre Rouxel et Mari-Ève Vaillancourt. (2012). « Introduction », dans Thériault, Yves. 2012 [1972]. *La Passe-au-Crachin*, Sept-Îles, Grénoc, coll. « Les cahiers du Grénoc », p. I - LII.
- La Côte-Nord et ses territoire*, en ligne,  
 <<https://www.emploi.quebec.gouv.qc.ca/regions/cote-nord/la-cote-nord-et-ses-territoires/>>, consulté le 9 mars 2023.
- Mailhot, José. (2021). *Shushei au pays des Innus*, Montréal, Mémoire d'encrier, 224 p.
- Organisation territoriale, Nord-du-Québec*, en ligne,  
 <<https://www.mamh.gouv.qc.ca/organisation-municipale/organisation-territoriale/regions-administratives/nord-du-quebec/>>, consulté le 15 juillet 2022.
- Rouxel, Pierre. (2018). « Fuir la Côte ou l'habiter? », dans Borm, Jan et Daniel Chartier. (2018). *Le froid. Adaptation, production, effets, représentations*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 217-234.
- (2019). « Écrire sur la Côte-Nord », *Nuit blanche, magazine littéraire*, no 154, p. 40-45.
- (2021). « Introduction » dans, *Le Labrador*, Septentrion, Sillery, p. i-cxiii.
- (2012). « Mgr René Bélanger, *La Côte-Nord dans la littérature*. La première anthologie nord-côtère a déjà 40 ans », *Littoral*, no 7, p. 74-81.

## Études philosophiques sur l'être et le social

Certeau, Michel de. (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 416 p.

Taylor, Charles. (2003) [1989]. *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « compact », 720 p.

## Études sur le discours

Amossi, Ruth. (2010). *La présentation de soi*. Paris, Presses universitaires de France, 236 p.

Baroni, Raphaël. (2017). « Les rouages de l'intrigue. Les outils de la narratologie postclassique pour l'analyse des textes littéraires ». *Fabula*, 16 septembre. <https://www.fabula.org/atelier.php?L%27intrigue>, consulté le 11 novembre 2021.

Benveniste, Émile. (1980). *Problèmes de linguistique générale. Tome II*. Paris, Gallimard, coll. « Tel », 286 p.

Bourdieu, Pierre. (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 244 p.

Duchet, Claude et M. Launay. (1970). « La lexicologie au service de l'histoire et de la critique littéraires », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Paris, Presses Universitaires de France, no 5, p. 810-818.

Neri, Claudio. (2011). « La diffusion transpersonnelle », *Le groupe. Manuel de psychanalyse de groupe*, Érès, p. 187-192.

Eco, Umberto. (1978). *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris, Grasset, 256 p.

Foucault, Michel. (1966). *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. « tel », 406 p.

——— (1971). *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard/NRF, 88 p.

——— (2009). *Le corps utopique, les hétérotopies*, Nouvelles Éditions Lignes, 64 p.

Genette, Gérard. (1972). *Figures III*, Paris, Seuil, 288 p.

Iser, Wolfgang. (1985). *L'acte de lecture*, Bruxelles, P. Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 408 p.

#### Études sémiologiques en littérature

Agamben, Giorgio. (2006). « La fin du poème », *Poésie*, Paris, Belin, no 117-118, p. 171-175.

Amossi, Ruth. (1991). *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 216 p.

Bossé-Andrieu, Jacqueline. Geneviève Maréchal. (1998). « Trois aspects de la combinatoire collocationnelle », *Diachronie et synchronie*, Ottawa, Association canadienne de traductologie, vol. 11, no 1, p. 157-171.

Chomski, Noam. (1969). *Structures syntaxiques*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 144 p.

Jakobson, Roman. (1984). *Une vie dans le langage*. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 168 p.

Mathiot, Madeleine. (1973). « Quelques problèmes fondamentaux dans l'analyse du lexique », *Meta. Journal des traducteurs*, Montréal, vol. 18, no 1-2, p. 19-33.

Matoré, Georges. (1959). « Lexicologie et littérature », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Paris, no 11, p. 301-306.

Mitterand, Henri. (1965). « L'analyse du lexique littéraire. Perspectives et problèmes. », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 72, no 4, p. 542-544.

Polguère, Alain. (2008). *Lexicologie et sémantique lexicale*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 394 p.

Saussure, Ferdinand. (1995) [1916]. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, coll. « Grande Bibliothèque Payot », 416 p.

#### Dictionnaires

*Dictionnaire de la philosophie* (2006). Paris, Albin Michel, coll. « Encyclopaedia universalis », 2 205 p.

*Dictionnaire du littéraire* (2002). Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige dicos poche », 848 p.

Dictionnaire Larousse, « Nostalgie »,  
<<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/nostalgie/55033#citation>>,  
consulté le 6 février 2023.